BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
54
NAPOLI

148.
L.
54.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLEBRES.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME VI.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, rue de [illegible] et à Strasbourg, grand'rue, n.° 15.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1806.

NAPOLI

TITUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Landon direx.t

TITUS.

Titus, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, naquit le 29 décembre, l'an 40 de J. C. Aux avantages d'une éducation soignée, il joignait ceux que donne la nature; sa belle physionomie réunissait la grâce avec la majesté, et sa force était singulière, quoiqu'il ne fût pas d'une grande taille. Elevé à la cour de Claude, il devint l'ami de Britannicus; et, lorsque Néron fit périr ce jeune prince, on croit que Titus, qui avait partagé la coupe empoisonnée, en fut longtemps malade.

Il avait à peu près quinze ans, lorsqu'il débuta dans la carrière militaire. Il servit avec distinction en Germanie et dans la Grande Bretagne. De retour à Rome, il s'adonna aux études du barreau. Mais bientôt après, son père ayant été nommé général de l'armée qui devait agir contre les Juifs révoltés, il le suivit en qualité de premier lieutenant. Les talens du fils contribuèrent, en grande partie, à la gloire du père. Titus décida du succès de plusieurs combats, et s'acquit la réputation d'un excellent capitaine.

Vespasien était à Césarée, lorsqu'il apprit la mort de Néron et l'élévation de Galba. Titus fut envoyé pour féliciter le nouvel empereur; mais, instruit des troubles de l'Italie, il revint sur ses pas, et consulta l'Oracle de la Vénus de Paphos

sur le succès de sa navigation. L'Oracle lui promit l'empire, que son père obtint peu de temps après.

Vespasien, partant pour Rome, le laissa continuer la guerre de Judée. Bientôt les Juifs, chassés de toutes parts, furent obligés de se renfermer dans Jérusalem. Il mit le siége devant cette ville, sur laquelle se réunirent à la fois tous les fléaux. Josephe compte qu'il périt 1,300,000 hommes, par le fer, la peste et la famine. Titus fit passer la charrue sur les débris de cette malheureuse cité. Ses légions voulurent le saluer *imperator*, sa modestie s'y refusa: « Je ne mérite point cet honneur, « leur dit-il, je n'ai fait qu'exécuter les ordres de « Dieu contre un peuple qui paraissait l'objet de sa « colère. »

A son retour à Rome, il triompha de la Judée avec Vespasien. On vit porter en pompe, dans cette cérémonie, la table, le chandelier d'or à sept branches, le livre de la loi, les rideaux de pourpre du sanctuaire, et, en mémoire de cet heureux événement, on éleva un arc de triomphe qui subsiste encore.

Successivement consul, tribun, intendant du palais, Titus partagea avec son père la puissance suprême. A son retour d'Antioche, où la terreur de son nom avait dissipé les Alains, il fut créé censeur et bientôt après préfet du prétoire. Les mœurs de ce jeune prince avaient été peu réglées

jusqu'alors. On le voyait entouré de jeunes esclaves destinés aux plaisirs les plus honteux, de danseurs et de libertins. Les Romains l'accusaient d'user de son pouvoir avec hauteur, et d'exciter Vespasien à accabler le peuple d'impôts. Le meurtre d'Aulus Cecinna, homme consulaire, prévenu de conspiration, et assassiné sous ses yeux, par ses ordres, acheva de le rendre odieux à la plupart des citoyens qui, depuis ce moment, le redoutèrent comme un nouveau Néron. Telle était la disposition des esprits, lorsqu'il parvint à l'empire, le 24 juin de l'an 79.

Philostrate rapporte qu'au commencement de son règne, il consulta le célèbre Appollone de Thyane sur la manière de bien gouverner. Ce philosophe lui répondit: *Imitez votre père.* Il fit mieux, il surpassa Vespasien. En renvoyant Bérénice, il sacrifia d'abord son amour à son devoir. La vertu seule donna droit à son amitié; et les danseurs et les ministres de ses anciennes débauches disparurent de sa cour.

Son premier acte public fut pour déclarer valides les concessions faites avant son règne. Haïssant la calomnie, il ordonna de fustiger dans les places publiques, et de réduire en esclavage les délateurs et les espions, restes de l'ancienne tyrannie. Il abrégea les procédures, et fixa le nombre d'années après lesquelles il ne fut plus permis de plaider pour les successions.

Comme Vespasien, il fit tout pour l'embellissement de Rome. L'Amphithéâtre et les Bains furent achevés ; il répara plusieurs édifices et en fit élever un grand nombre de nouveaux. Il étonna par la magnificence de ses spectacles. Le combat naval donné dans l'ancienne Naumachie surpassa tout ce qui s'était vu jusqu'alors. Populaire, sans avilir la couronne, Titus s'entoura de ses sujets comme de ses enfans. Quelquefois même il admettait à ses bains les principaux d'entre les citoyens. Rome aussi lui donna le glorieux surnom d'*amour et de délices du genre humain*, et toutes les bouches retentirent de ses éloges. Qui n'en eût prodigué au prince qui disait, ayant passé une journée sans obliger : *mes amis, j'ai perdu un jour?* Qui n'eût adoré celui qui voulait que personne ne sortît mécontent de l'audience du Souverain? Son oreille était en garde contre ceux qui cherchaient à l'irriter par des propos contre sa personne : *Si je ne fais rien*, disait-il, *qui soit digne de répréhension, pourquoi m'irriterai-je de la calomnie?*

Etant revêtu de la charge de grand pontife, il assura *qu'il aimerait mieux périr lui-même que de causer la perte d'un seul homme*. Aussi fit-il grâce à deux Patriciens qui avaient conspiré contre lui, et poussa même la bonté jusqu'à dépêcher un courrier à la mère de l'un d'eux, pour l'avertir qu'elle ne craignît rien pour son fils. Il pardonna également à Domitien qui excitait ses légions à

la révolte, l'associa à l'empire, en le priant, les larmes aux yeux, de vivre avec lui comme un frère.

Rome eût été trop heureuse sous le règne d'un si bon prince, si l'éruption du Vésuve, une peste cruelle et un violent incendie n'eussent troublé son bonheur. Dans toutes ces calamités, Titus se montra une seconde Providence. Il nomma des commissaires pour réparer les désordres de la Campanie. Pendant la peste, il ne quitta les victimes de ce fléau que pour aller implorer les Dieux en leur faveur; et il publia qu'il se chargeait de tous les dommages causés par l'incendie.

Pendant que l'empire était exposé à ces redoutables fléaux, Agricola achevait de soumettre la Grande Bretagne. La gloire de ses exploits rejaillit sur Titus, à qui l'on déféra, pour la seizième fois, le titre d'*imperator*. Il ne jouit pas longtemps de ses honneurs: au milieu d'un spectacle, par un pressentiment de sa mort, il ne put s'empêcher de verser quelques larmes; peu de jours après, il voulut revoir le pays des Sabins. Pendant la route, il fut pris d'une fièvre violente; et, sentant sa fin approcher, il ne dissimula point qu'il quittait la vie à regret, car, tournant ses yeux languissans vers le ciel, il se plaignit de finir ses jours dans un âge si peu avancé, sans qu'il le méritât. Il protesta que, dans toute sa vie, il ne se reprochait qu'une seule chose, qu'il ne dit

point. Plusieurs historiens ont fait des conjectures à ce sujet; aucun d'eux ne paraît être dans le secret de Titus. Il mourut, à l'âge de 41 ans, au même lieu où son père était mort deux ans auparavant. Suétone rapporte que Domitien, pour hâter sa mort, le fit mettre dans un bain de neige, sous prétexte de le rafraîchir.

A peine cette nouvelle fut-elle connue à Rome, qu'elle y occasionna un deuil universel. Le sénat s'assembla sans être convoqué, et mit au rang des Dieux celui qui avait été leur image sur la terre.

Titus est au dessus des éloges; son nom seul en est un pour les meilleurs princes.

Ph. L. R.

MAFFEI.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

SCIPION MAFFEI.

Une seule tragédie, ou plutôt l'honneur que Voltaire a fait à cet ouvrage d'en emprunter le sujet et quelques traits, a rendu le nom de Maffei fort célèbre parmi nous.

François Scipion Maffey naquit à Vérone, en 1675, d'une famille ancienne et illustre dans l'église, dans les lettres et dans les armes. Son frère était un général distingué au service de l'électeur de Bavière. Lui-même fit quelque temps la guerre avec honneur sous les mêmes drapeaux : il se trouva à la bataille de Donawert où il donna les plus grandes preuves de valeur. Mais il renonça bientôt à l'état militaire pour se livrer tout entier aux sciences et aux lettres. Le bruit de son mérite se répandit en peu de temps hors de sa patrie. Il fut associé à l'Académie des Arcades de Rome, agrégé à celle de Florence, et reçu à celle des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, en qualité d'honoraire étranger. Il parcourut toute l'Italie, visita l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Il vint en France en 1732, et séjourna quatre ans à Paris, dans la société des savans, des littérateurs et des artistes. Il mourut à Vérone, sa patrie, en 1755, âgé de 80 ans. Cette ville, reconnaissante de l'honneur qu'il lui avait fait par ses talens, et de plusieurs ouvrages qu'il avait composés à la gloire de ses grands hommes et de ses

monumens, lui avait fait élever une statue avec cette courte et flatteuse inscription : *Au marquis Scipion Maffei, vivant.* On a comparé cette inscription à celle que la ville de Montpellier fit mettre au bas d'une statue de Louis XIV : *A Louis XIV, après sa mort.* Elles sont toutes deux également glorieuses. Ordinairement les rois ne sont célébrés que de leur vivant, et les grands écrivains ne le sont qu'après leur mort. Renverser cet usage en leur faveur, c'est rendre aux uns un hommage qui ne peut être suspect de flatterie, c'est prouver que le mérite des autres est tellement supérieur qu'il a triomphé de l'envie elle-même. La république de Venise, à qui Maffei avait dédié un de ses ouvrages, lui décerna aussi les plus grands honneurs. Maffei n'était étranger à aucune science, à aucun art. Il a écrit sur l'histoire littéraire, les antiquités, la diplomatie et la théologie. Il a donné des éditions de plusieurs Pères de l'église ; il a fait des vers et des pièces de théâtre : sa *Mérope* est une des meilleures tragédies dont l'Italie puisse se vanter. Voltaire lui dédia la sienne, et se plut d'abord à reconnaître hautement les obligations qu'il lui avait. Mais les ennemis de ce grand poète ayant exagéré le mérite de la *Mérope* italienne pour diminuer d'autant celui de la *Mérope* française, il crut devoir faire une critique de la pièce de Maffei, sous le nom de M. de la Lindelle.

A.

SUGER.

N. pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

SUGER.

Le lieu où naquit Suger est inconnu. En 1091, la même année que S. Bernard vint au monde, il fut amené à l'Abbaye de S. Denys, à l'âge de dix ans, par un père pauvre et obscur qui, suivant la coutume abusive de ces temps là, le consacra à la profession religieuse. Quelques années après, il fut envoyé en Poitou pour y achever ses études. Rappelé ensuite à S. Denys, il ne tarda pas à y développer les talens et les qualités qui annoncent les hommes supérieurs. Elles étaient relevées en Suger par un caractère doux, aimable et facile; et, quoiqu'il fût d'une figure médiocre, qu'il n'eût point cet extérieur noble et ces grâces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite, il possédait cependant ce don de plaire qui ajoute un si grand prix au talent et à la vertu. Philippe I régnait alors en France. Il faisait élever, dans la même Abbaye, Louis son fils surnommé *le Gros*. Depuis Charlemagne l'usage s'était maintenu de faire l'éducation des successeurs au trône dans le séjour qui renfermait les tombeaux de leurs ancêtres. Le jeune Louis sut distinguer Suger. Bientôt s'établirent, entre eux, ces rapports intimes qui font franchir toutes les distances aux grandes âmes, dès qu'une fois elles se sont reconnues; et déja le jeune Moine contribuait à former un grand roi dans le

cloître, au moment où lui-même acquérait les talens qui font le grand ministre.

L'abbé de S. Denys avait reconnu de bonne heure l'extrême capacité de Suger pour toutes les affaires. Aussi se l'était-il attaché particulièrement, et il le conduisait partout avec lui, soit aux conciles qui se tinrent alors, soit à la cour, soit même au conseil d'état, où le jeune Religieux admis à 25 ans, donna au roi le salutaire avis de chercher des alliances plutôt parmi les puissans vassaux du royaume que dans les cours étrangères. Ce fut peu de temps après, qu'on le nomma aux prévôtés de Berneval et de Toury. C'était lui fournir une occasion nouvelle de négliger les devoirs de son état, pour lesquels il ne se piquait pas d'une exactitude très-scrupuleuse. Aussi le vit-on, plus occupé du soin de réprimer un voisin incommode, que d'établir l'observance des vertus religieuses, figurer plutôt comme valeureux capitaine, que comme humble religieux; et aider le roi de son bras et de ses conseils, pour soumettre le fameux seigneur du Puiset qui ne put être réduit qu'après trois ans de siéges et de combats où Suger fit éclater sa bravoure et son habileté. Dans plusieurs voyages qu'il fit en Italie, il avait étudié tous les ressorts de la politique dont la cour de Rome fut de tout temps et l'école et le centre, et il s'était perfectionné dans les connaissances nécessaires à l'homme qui doit être

appelé aux premières fonctions de l'état : telle était en effet la destinée de Suger. Adam, abbé de S. Denys, était mort ; Suger fut nommé son successeur. Mais ce n'est point dans son monastère et parmi ses moines qu'il paraît d'abord, c'est à la tête des troupes qu'il a levées et formées des sujets de son abbaye, et au milieu de cette armée immense qui s'était réunie de toutes les parties du royaume pour forcer l'empereur Henri à renoncer aux projets de vengeance et d'invasion qu'il méditait contre Reims et contre toute la France ; c'est encore au siége de Clermont où il donne des preuves non équivoques de sa valeur, et ne doit son salut qu'à la bonté de son armure.

On conçoit aisément que sous un Abbé à la fois guerrier et courtisan, que ses emplois mettaient dans la nécessité de recevoir toutes sortes de personnes dans son monastère, les désordres devaient s'y multiplier chaque jour : aussi étaient-ils devenus tels qu'ils demandaient une prompte réforme. S. Bernard remplissait alors l'Europe entière du bruit de son nom ; et, du fond de sa retraite, il parlait à tous les hommes de son temps, avec cette autorité que donne l'ascendant du génie et des vertus. Il estimait, il aimait Suger. Dans une Lettre, monument précieux de la noble hardiesse et de l'éloquence admirable avec lesquelles il faisait retentir aux oreilles des grands la voix sévère de la vérité et de la reli-

gion, il avait reproché à Suger sa vie toute séculière, ses habits somptueux, sa nombreuse suite et toute cette magnificence que cet Abbé-Ministre se plaisait à étaler, et qui sans doute ne s'accordait guères avec la simplicité de son état. Loin de s'en offenser, Suger ne songea qu'à mettre à profit les avis dictés par le zèle de l'amitié. Résolu de réformer son abbaye, il employa le moyen le plus infaillible d'y réussir; ce fut de se réformer lui-même. Le succès répondit à ses efforts; S. Denys offrit bientôt le spectacle de la régularité la plus parfaite, et Suger lui-même devint un autre homme. Il parut à la cour avec une modestie qui édifia toute la France. Fidèle à tous ses devoirs envers Dieu, fidèle à son prince dont les intérêts lui étaient plus chers que les siens propres, zélé pour la patrie dont il paraissait le père, équitable envers tout le monde, le soin qu'il prenait des affaires publiques ne lui faisait rien oublier de ce qu'il devait à sa propre maison; et, accordant les fonctions de ministre avec celles d'abbé, il vivait à la cour en sage courtisan, dans son cloître en sage religieux.

Il songeait à se retirer cependant; mais la volonté de son souverain, le vœu de la nation le retinrent, et bientôt la disgrace du sénéchal de Garlande fit retomber sur lui tout le poids de l'administration. Qui plus que Suger était en état de le supporter? Son génie et l'activité de son

esprit purent suffire à tout. Par eux, il s'éleva au dessus du siécle où il vécut, et imprima dès cette époque le mouvement à cette multitude de causes qui, dans l'espace de six siécles, ont produit les loix, les arts et le bonheur dont jouissent les temps modernes. Le premier il eut, dans le chaos de la féodalité, quelque idée d'administration publique. Il apprit aux princes à réprimer les vassaux ambitieux, soit en établissant les communes, soit en affranchissant les serfs, soit en diminuant la trop grande autorité des justices seigneuriales; et ses opérations, comme ministre, ont servi de modèles aux sages établissemens du plus vertueux de nos rois. Mais ce fut particulièrement à l'époque de sa régence que parurent dans tout leur jour ses talens rares et ses qualités éminentes. En vain il avait combattu de tout son pouvoir la résolution de se croiser qu'avait prise Louis le Jeune, successeur de Louis le Gros son père. Les exhortations pleines d'enthousiasme de S. Bernard, appuyées de toute l'autorité du pape, durent l'emporter sur les vues sages du ministre d'état; mais du moins la France fut consolée du départ de son roi, en voyant Suger investi de l'autorité suprême. Réprimer les factieux qui veulent profiter de l'absence du souverain; veiller à la garde des places frontières; faire observer les loix de l'état et les édits du prince; maintenir les églises dans la paix, ré-

former le clergé; obliger les magistrats de rendre la justice; présider aux assemblées; assister aux conciles, y soutenir avec fermeté les droits de l'église gallicane; mettre des bornes à l'influence des papes et à leurs prétentions, sans porter atteinte à leur autorité; retenir les grands dans le devoir, et les petits dans la dépendance; se faire respecter par un heureux mélange de douceur et de fermeté; soumettre à ses ordres absolus le comte de Vermandois lui-même, premier prince du sang, à qui plusieurs historiens font, à tort, partager la régence avec lui; déjouer les projets ambitieux du comte de Dreux qui, revenu de la Terre Sainte avant le roi son frère, voulait profiter de ses malheurs et de son absence pour s'emparer de la couronne; employer habilement, dans une circonstance aussi critique, la ressource toujours si dangereuse des états-généraux; fournir aux besoins sans cesse renaissans du monarque et de son armée en Syrie, sans mettre de nouveaux impôts, et sans faire murmurer le peuple; dissiper les nuages que la calomnie avait répandus dans l'esprit de son maître; à son retour lui remettre entre les mains le royaume dans un état plus florissant que lorsqu'il était parti, et mériter le titre de *Père de la Patrie* que le roi reconnaissant s'empressa de lui donner; tel est le tableau intéressant que présente la régence de Suger. Un seul trait peut prouver la vigueur de son gou-

vernement: le duc de Normandie refusait de venir rendre à la couronne un service qu'il devait comme vassal: « Si vous ne venez pas, j'irai vous « chercher, lui écrivit Suger, » et le Duc se hâta d'obéir.

Si Suger ne put se soustraire entièrement aux préjugés de son temps, il n'y en eut aucun cependant qu'il ne fit céder à une raison supérieure. Toutefois on ne peut se dissimuler que tout en réformant son monastère, il s'occupa trop du soin de l'enrichir; mais les richesses immenses qu'il y avait amassées, il les regarda toujours comme le patrimoine de l'état, et il ne balança pas à les lui consacrer au besoin.

Il ne serait pas aussi facile de le justifier de l'ardeur avec laquelle il établissait ses religieux de S. Denys dans divers monastères, sous prétexte d'y mettre la réforme. La justice présida peu surtout à la manière dont il envahit celui d'Argenteuil, et enleva à l'infortunée Héloïse l'asile où elle pleurait sur les suites trop cruelles d'un moment d'erreur. Mais ce qui doit plus étonner, c'est de voir Suger, si longtemps opposé aux croisades, s'occuper, dans ses derniers jours, à en lever une à ses frais, et se disposer à la conduire, en personne. Il mourut, au milieu de ses préparatifs, l'an 1152, âgé de 70 ans. C'est lui qui a bâti l'église de S. Denys telle qu'on l'a vue dans ces derniers temps, à l'exception du

portail et des deux tours qui l'accompagnent, monumens vénérables de l'ancienne église bâtie par Pepin et par Charlemagne. Ce qui honore du moins autant sa mémoire, dit le président Hénault, c'est qu'on croit, avec beaucoup de vraisemblance, que le projet de la compilation des grandes Chroniques, connues sous le nom de Chroniques de S. Denys, fut son ouvrage. On a de lui quelques écrits, entre autres une Vie de Louis le Gros. Son style est loin d'approcher de la grâce et de la politesse qu'on remarque encore dans un petit nombre d'auteurs de ce temps, tels qu'Yves de Chartres, S. Bernard, Abeilard et Héloïse.

L. G. T.

FOUCQUET.

Nanteuil del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

FOUCQUET.

Nicolas Foucquet, marquis de Belle-Isle, naquit, en 1615, de madame de Maupeou, femme très-pieuse, issue d'une famille originaire de Normandie. La vivacité de son esprit et sa pénétration donnèrent de lui, dès sa jeunesse, les idées les plus avantageuses. A 20 ans, il fut reçu maître des requêtes, et procureur-général au parlement de Paris à 35.

Alors une des plus dangereuses plaies du royaume était l'épuisement des finances, également funeste au Prince dont il traversait les desseins, et aux sujets sur lesquels il attirait les impôts; épuisement causé en partie par les dépenses des guerres civiles et étrangères, et par l'avarice insatiable et les déprédations du cardinal Mazarin qui s'était approprié, en souverain, plusieurs branches des revenus de l'état. A la mort de ce Ministre, Foucquet eut la place de surintendant des finances; mais il avait des envieux auxquels sa conduite donna des armes. Loin de ménager et de réparer le trésor par une sage économie, il le dépensa en prodigalités, et employa des sommes immenses pour faire bâtir sa maison de Vaux. Le roi, prévenu, par différens avis, de ses profusions et des partisans qu'il attachait à sa personne avec les richesses publiques, ouvrit

les yeux et résolut la chute de son ministre. En 1661, une fête superbe fut donnée, dans la maison de Vaux, à la reine-mère et à Louis XIV qui, malgré le plaisir qu'il parut prendre et les caresses qu'il fit au Surintendant, voulait le faire arrêter au milieu de la fête; mais un mot de la reine-mère empêcha alors l'exécution de ce projet.

Quelque temps après on attira Foucquet à Nantes où l'on se saisit de sa personne. Son procès est un des événemens curieux du règne de Louis XIV. Quoique Foucquet fût coupable, le projet de le perdre fut tramé avec un art si odieux; la conduite des juges, dont plusieurs étaient ses ennemis, fut si passionnée, qu'on ne peut s'empêcher de le plaindre. Accusé, arrêté comme coupable du désordre des finances, il est condamné au bannissement pour crime d'état; et ce crime est un projet vague, de résistance et de fuite dans les pays étrangers, qu'il avait jeté sur le papier quinze ans auparavant, lorsque les factions de la Fronde partageaient la France, et qu'il croyait avoir à se plaindre de l'ingratitude de Mazarin. Cet écrit, qu'il avait entièrement oublié, fut trouvé dans ses papiers. Dans un des interrogatoires qu'on lui fit subir; vous ne pouvez nier, lui dit le chancelier Le Tellier, que ce projet ne soit un crime d'état? « Un crime d'état, répondit-il, c'est quand on « est dans une charge principale, qu'on a le secret « du prince, et que tout d'un coup on se met du

« côté de ses ennemis; qu'on engage sa famille « dans les mêmes intérêts; qu'on fait ouvrir les « portes des villes dont on est gouverneur à l'ar- « mée des ennemis, et qu'on la ferme à son véri- « table maître; qu'on porte, dans le parti con- « traire, tous les secrets de l'état; voilà, Monsieur, « ce qui s'appelle un crime d'état. » Réponse d'autant plus spirituelle et plus piquante, qu'elle était l'histoire même du Chancelier. Après trois ans de procédures, on le condamna à un bannissement qui fut commué en une prison perpétuelle. On avait tellement persuadé au roi que Foucquet avait des appuis formidables, qu'il le fit accompagner à sa prison de Pignerol par cinquante mousquetaires; et ces appuis étaient Pélisson qui eut le courage de le défendre, de partager sa captivité et d'écrire des mémoires pour sa justification; et La Fontaine, qu'il avait protégé, et qui pleura ses malheurs dans une élégie noble, belle et touchante où il osa demander sa grâce au Monarque irrité; traits de générosité qui sont les plus beaux ornemens des fastes de la littérature! M. d'Ormesson, nommé son rapporteur, se couvrit aussi d'honneur dans le procès, par l'éloquence courageuse avec laquelle il défendit Foucquet contre les fausses accusations, et le soutint contre celles qui, quoique vraies peut-être, étaient sans preuves. Colbert, qui remplaça Foucquet, et Le Tellier furent, dit-on, des plus acharnés à sa perte. On rapporte, à ce sujet,

le mot de Turenne qui prenait intérêt au sort du malheureux Surintendant : « M. Colbert a plus « d'envie que M. Foucquet soit pendu ; M. Le Tel- « lier a plus de peur qu'il ne le soit pas. »

L'infortuné Ministre supporta avec fermeté les ennuis de sa prison, et mourut, le 23 mars 1680, à 63 ans. Il aimait le luxe, la dépense et les femmes; brillant et prodigue, il traitait légèrement toutes les affaires, et ne négligeait aucuns plaisirs. Mais on doit lui rendre cette justice, qu'appréciateur du vrai mérite, et ami des beaux-arts, il se plaisait à les encourager. La plupart des grands hommes qui illustrèrent le règne de Louis XIV jouirent des bienfaits de Foucquet et célébrèrent sa magnificence. Aussi la postérité en a-t-elle conservé un souvenir qui l'emporte tellement sur celui des torts qu'il put avoir, que plusieurs personnes ont plutôt voulu voir en lui une victime du pouvoir qu'un coupable justement puni.

A. T.

JEANNIN.

R. N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

JEANNIN.

Pierre Jeannin, nommé à juste titre *l'enfant de ses vertus*, naquit à Autun en 1540. Issu d'une famille bourgeoise, une excellente éducation et une réputation sans tache furent le seul héritage qu'il reçut de son père. Il embrassa fort jeune la profession d'avocat, et s'y distingua par ses talens. En 1572, remplissant les fonctions de conseil des états et de gouverneur de la Chancellerie de Bourgogne, il persuada au comte de Charny, lieutenant-général de la Province, de différer l'exécution des ordres de la cour à l'égard des Calvinistes: cette lenteur salutaire préserva la Bourgogne des massacres de la Saint-Barthélemy. Jeannin fut récompensé dans la suite par une charge de conseiller, puis de président au parlement de Dijon. Député aux états de Blois, il fit de vains efforts pour prévenir le renouvellement de la guerre civile. Après l'assassinat des deux Guise, Henri III se servit de son entremise pour tâcher d'apaiser le ressentiment des princes de Lorraine. Le Président échoua dans cette négociation, les hostilités éclatèrent, et bientôt son attachement pour le duc de Mayenne l'entraîna lui-même dans le parti de la ligue. Ce fut un bonheur sans doute qu'au milieu de cet amas de factieux égarés par le fanatisme, séduits par l'ambition, ou vendus à l'Espagne, il se trouvât un citoyen vertueux, aussi éclairé qu'intègre, toujours

bon français quoique sujet rebelle, étranger aux vues secrètes des chefs de la ligue, assez pénétrant pour les découvrir, assez ferme pour les combattre. Jeannin, estimé de Mayenne, haï des *Seize*, et nécessaire à tous, devint l'ame du parti malgré le parti même : il modéra la passion et les fureurs du Conseil de l'Union, et réprima le pouvoir et l'audace des créatures de Philippe II. Après la mort de Henri III, il avait proposé de réunir les représentans de tous les ordres de l'état, de sommer le roi de Navarre de se faire catholique, et, s'il refusait, de le déclarer déchu du trône : mais cette démarche franche, qui eût peut-être alors embarrassé Henri IV, ne convenait ni à Mayenne ni aux Espagnols. En 1591, Jeannin, député par l'assemblée de Reims auprès de Philippe II, sut, à travers les artifices de ce prince, démêler ses véritables projets. Il en prévint Mayenne, et, s'il ne put lui persuader dès-lors de traiter avec son roi légitime, il dessilla ses yeux, refroidit son zèle, et lui inspira une méfiance qui fut utile à Henri IV. En 1595, le roi, ayant accordé une trève au duc de Mayenne, appela et retint près de lui Jeannin dont il avait toujours estimé le caractère et les talens, lui donna la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiterait avec un autre, et le fit entrer dans le conseil. Le Président voulut s'en défendre : *Celui qui a été fidèle au duc de Mayenne*, lui dit Henri, *le sera au roi de France.* De ce moment Jeannin fut employé dans toutes les

affaires importantes, soit au dedans soit au dehors du royaume. Il joignait, dit De Thou, à une grande candeur, une rare éloquence et une habileté extraordinaire pour les négociations. En 1598, il prit part au traité de Vervins, et travailla avec *Schomberg*, *Colignon* et *De Thou*, à la rédaction du célèbre édit de Nantes. En 1607, il alla en Hollande pour négocier la trève qui fut conclue, deux ans après, entre l'Espagne et les Provinces-Unies. Sa prudence éclairée et sa noble franchise surmontèrent à la longue toutes les difficultés que présentait cette mission délicate: ce fut en obtenant la confiance des deux partis, qu'il réussit enfin à les rapprocher. Scaliger et Barnevelt protestaient qu'ils sortaient toujours d'avec lui meilleurs et plus instruits; le cardinal Bentivoglio disait qu'il parlait avec tant de vigueur et d'autorité qu'il semblait que toute la majesté du roi respirât sur son visage. Henri IV reconnut les services et le dévouement de Jeannin par des témoignages répétés d'une affection particulière et d'une confiance sans bornes: ce fut, après Sully, celui de ses serviteurs qu'il aima le plus tendrement. Il l'appelait *le bon homme*, et se plaisait à verser ses plus secrètes pensées dans le sein de ce sage vieillard, et à le consulter sur ses plus chers intérêts Se plaignant un jour à ses ministres de ce que l'un d'eux avait révélé un secret important; *je réponds pour le bon homme*, ajouta-t-il en prenant Jeannin par la main, *c'est à vous autres de vous examiner*. Le Chancelier (Sillery) disait-il

dans une autre occasion, *ne sait jamais ce qu'il veut faire;* VILLEROY *me donne toujours raison;* JEANNIN *pense toujours bien, ne me cache rien de ce qu'il pense, et ne me flatte jamais.* Sans vouloir reprocher à celui-ci d'avoir, par complaisance pour la passion du roi, dressé la requête que Montmorency présenta en 1609 contre le prince de Condé son gendre, il est assez curieux de remarquer que le Connétable, désavouant par la suite cette pièce, protesta *qu'il l'avait approuvée sans la connaître, attendu qu'il ne savait ni lire ni écrire.* Après la mort du roi et la retraite de Sully, Jeannin partagea quelque temps avec De Thou et Châteauneuf les fonctions de directeur des finances. Il les quitta en 1616, et les reprit l'année suivante avec le titre de surintendant. On sait assez que la prospérité de la France avait disparu avec Henri IV. Subordonné à une femme capricieuse et faible, à un ministre avide et tout puissant, Jeannin ne put empêcher le mal et s'appliqua vainement à y porter remède. Au milieu des dilapidations générales, il fut presque le seul qui donnât encore l'exemple de l'intégrité, et mourut en 1622, âgé de 82 ans, ne laissant d'autre fortune, après 27 ans de ministère, qu'un nom illustré par ses vertus, ses talens et ses services. On a de lui des *Négociations* publiées en 1659 et réimprimées depuis. Le cardinal de Richelieu en faisait grand cas: elles présentent d'utiles renseignemens sur les affaires du temps.

F.

CARACALLA.

NAPOLI

Landon direx.t

CARACALLA.

Ce monstre, digne successeur de Caligula, de Néron, et de Domitien, était fils de Septime Sévère. Il naquit à Lyon, le 4 avril 188, et porta dans sa jeunesse le nom de *Bassien*. Il fut nommé César, à l'âge de 9 ans, par son père qui lui donna les surnoms de *Marc-Aurèle-Antonin*. S'ils n'ont fait que rendre ses excès plus hideux, ils ne parurent pas d'abord trop inconvenans, parce que Caracalla, semblable en tout à Néron, commença par être doux et humain. Bientôt son caractère se développa. Impatient de régner, il attenta aux jours de son père : il allait le percer de son épée par derrière, lorsqu'un cri d'horreur des assistans le retint. Sévère lui dit le soir, en présence de Papinien, le plus célèbre des jurisconsultes romains, et d'un homme de confiance : « Tuez-moi « maintenant, il n'y a que deux témoins. » Caracalla, humilié, mais non repentant, vit enfin ses desirs accomplis en l'an 211. Il monta sur le trône impérial que la mort de Sévère lui laissait ; mais son frère Géta, devenu son collégue, ne fut plus à ses yeux qu'un ennemi dont la perte lui devenait utile. Caracalla le fit poignarder en sa présence, dans les bras de leur mère Julie. Géta semblait avoir prévu son sort quelques années auparavant. Voyant que Caracalla excitait contre

des captifs la rigueur à laquelle Sévère n'était que trop porté, il lui dit: « Quelque jour vous tuerez « votre frère ! » Caracalla, pour calmer les murmures, augmenta la paye des soldats, prétendit que Géta avait voulu le faire périr, et enfin le mit au rang des Dieux. Il voulut même que Papinien fit l'apologie de ce meurtre; mais le célèbre légiste, loin d'imiter la bassesse de Sénèque en une circonstance semblable, lui répondit: « Il est « plus facile de commettre un pareil crime que de « l'excuser. » Ces mots courageux furent l'arrêt de sa mort.

Caracalla, seul maître de l'empire, montra combien il en était indigne. Il commença par aller dans les Gaules, qu'il traita plutôt en pays ennemi qu'en province alliée et soumise. Les Germains armèrent contre lui: au lieu de se défendre, il acheta lâchement la paix à prix d'argent; mais il se consola de ce traité honteux, en prenant les surnoms de *Germanique*, de *Parthique*, d'*Arabique*. Il prit aussi celui d'*Alexandre*, ce qui ne l'empêcha pas de se montrer très-cruel envers les habitans d'une ville fondée par le monarque macédonien. Il fit massacrer le peuple d'Alexandrie qui avait osé murmurer de l'assassinat de Géta et plaisanter de son apothéose. Enfin l'an 217, un Centenier des Préforiens lui donna la mort. Il avait régné 6 ans. le Sénat et le peuple couvrirent sa mémoire de malédictions.

D. D.

JUNIUS BRUTUS.

Landon direx.t

NAPOLI

L. J. BRUTUS.

Deux hommes ont rendu célèbre, dans l'histoire romaine, ce nom de Brutus, le vengeur de Lucrèce et l'assassin de César. C'est du premier qu'il s'agit dans cette Notice.

Lucius Junius Brutus était fils de Marcus Junius et de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien. Sa famille prétendait descendre d'un des compagnons d'Enée. Pour échapper à Tarquin le Superbe qui avait fait périr son père et son frère, il cacha sous un air stupide le desir ardent de la vengeance. L'affront fait à Lucrèce par Sextus, fils de Tarquin, lui en fournit l'occasion, et il se garda de la laisser échapper. Il retira du sein de la victime le poignard encore sanglant dont elle s'était frappée, et jura la perte des Tarquins. Il obtint du Sénat et du peuple le bannissement de cette famille, l'abolition de la royauté et l'établissement du consulat. Il fut le premier consul, et eut pour collègue Collatinus, mari de Lucrèce, environ l'an 509 avant J. C.

Des ambassadeurs de Porsenna, roi d'Etrurie, chez lequel Tarquin s'était réfugié, ourdirent à Rome une conspiration dans laquelle entrèrent les deux fils de Brutus : ce père inflexible, l'ayant découverte, se conforma aux lois sévères qu'il avait fait porter contre la royauté. Il condamna ses fils

à mort, et poussa le courage (ou la cruauté) jusqu'à présider à leur supplice. Cette action est de celles qui seront toujours louées ou détestées, selon le point de vue d'où on les envisagera. Virgile l'a jugée avec une grande impartialité : il semble plaindre Brutus, il n'ose le condamner ; mais il ne dissimule pas que des motifs étrangers à l'amour de la patrie ont pu le diriger.

Infelix ! ut cumque ferent ea facta minores.
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.
Æneid. Lib. 6.

Les neveux de Collatinus étaient aussi coupables ; mais leur oncle, quoiqu'à regret, les laissa périr. Après le sacrifice que Brutus faisait à Rome, il n'était permis à personne d'écouter la pitié.

L. J. Brutus périt l'année même de cette sanglante catastrophe. Dans un choc de cavalerie, près du lac Régille, Aruns fils aîné de Tarquin et lui se reconnurent, et coururent l'un sur l'autre avec tant de furie, qu'ils se percèrent tous deux au même instant. Le Sénat lui rendit des honneurs extraordinaires, et les dames romaines portèrent, pendant une année, des vêtemens de deuil, en témoignage du respect et de la reconnaissance qu'elles avaient voués au vengeur de la pudicité de Lucrèce.

D. D.

CLARKE.

C. del.t

NAPOLI

Landon direxit

CLARKE.

« Ce n'est guères de leur vivant que les grands « hommes qui ont levé, pour ainsi dire, un coin « du voile qui nous cachait la vérité, ont changé « la face des sciences. Newton seul a eu l'avantage « singulier de voir sa philosophie généralement « reçue en Angleterre de son vivant, et d'avoir « ses compatriotes pour ses partisans et pour ses « admirateurs.» *Dalembert, Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

Le docteur Samuel Clarke, philosophe et théologien anglais, né en 1675, à Norwick, a été peut-être celui à qui Newton fut plus particulièrement redevable de cet avantage. *Les principes mathématiques de la Philosophie naturelle* avaient paru en 1687. Clarke, en finissant ses études « dans l'âge « où tout était nouveau pour lui, et où il n'avait « d'autre intérêt que de bien choisir, » adopta avec enthousiasme les principes de Newton. Il fut un des premiers qui les soutinrent dans les écoles; et, lorsque Leibnitz, depuis longtemps jaloux de la gloire du Géomètre anglais, et lui disputant ses découvertes, l'accusait d'avoir fait de Dieu un être matériel, Newton, ennemi de toute dispute, laissa Clarke, pour le moins son égal en métaphysique, entrer pour lui dans la lice et réfuter les inculpations du Philosophe saxon.

Plus Clarke pénétrait dans les secrets de la nature, plus il était convaincu des vérités de la religion. « Jamais, » dit Voltaire dont ici le témoignage n'est point suspect, « jamais ce philosophe « ne prononçait le nom de Dieu qu'avec un recueil- « lement et un respect très-remarquables. *Je lui « avouai l'impression que cela faisait sur moi,* « et il me dit que c'était de Newton qu'il avait « pris cette coutume; *laquelle doit être en effet « celle de tous les hommes.* »

On accuse Clarke, naturellement doux et modéré, d'avoir réfuté avec aigreur le livre de *Collins sur la liberté de penser*. En admettant cette inculpation, il faut dire que ce ne fut point en théologien qu'il s'éleva contre ce livre, ce fut en homme sage, pénétrant, et qui prévoyait les suites funestes de l'athéisme, prêché publiquement par un magistrat généralement estimé et recommandable par la douceur de ses mœurs.

Clarke avait des sentimens singuliers sur quelques dogmes de la foi; entre autres, il croyait à la supériorité du père sur le fils dans le mystère de la Trinité. On prétend que cette doctrine, qu'il professait et qu'il soutint dans plusieurs écrits, empêcha la reine Anne de le nommer à l'archevêché de Cantorbéry; mais ce philososophe était extrêmement désintéressé, et, après la mort de Newton, il refusa la place lucrative d'intendant des monnayes. Sa mort arriva en 1729.

M.

D'HARCOURT.

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

D'HARCOURT.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, joignit les avantages du mérite à ceux de la fortune. Issu du sang le plus illustre, il fut un des plus heureux capitaines de son temps; aussi disait-il que *si la guerre a des revers imprévus, elle a quelquefois des succès qu'on n'aurait osé se promettre.*

Né au commencement du dix-septième siècle, le comte d'Harcourt se distingua, dès l'année 1620, à la bataille de Prague. Les siéges de Montauban, de l'Ile-de-Ré, de la Rochelle, furent les théâtres où se signala sa valeur. Il chassa, en 1637, les Espagnols des îles Lérins, et, deux ans après, défit, avec 8,000 hommes, près de Quers en Piémont, 20,000 Espagnols. Il gagna, devant Cazal et Turin, deux combats importans, et mit aussitôt le siége devant cette dernière place; le prince Thomas de Savoie, qui y était enfermé, assiégeait lui-même la citadelle, tandis que le comte d'Harcourt pressait la ville, et était à son tour assiégé dans son camp par le général Léganes: la plus affreuse disette fut pour le camp des Français la suite de cette singulière position; mais elle n'arrêta point les opérations de l'armée, le comte d'Harcourt disait qu'il *leverait le siége, lorsque ses chevaux auraient mangé toute l'herbe qui était autour de Turin, et ses soldats tué tous les chevaux de l'armée.* Cette

résolution n'était pas la suite de l'indifférence du chef, pour les souffrances de ses troupes; aucun général ne prit autant de soin de ses soldats, et n'en fut plus aimé : ce fut à ce siége qu'il fit distribuer aux malades et aux blessés, le vin destiné à sa table. La ville se rendit; Harcourt vainquit encore devant Yvrée, fit lever le siége de Chivas, et prit Coni. Le gouvernement de Guienne et la charge de grand écuyer de France furent les récompenses de tant de services.

Ce grand capitaine posa un instant les armes, et fut envoyé en 1643 en Angleterre, pour offrir la médiation de la France entre le roi et le parlement; mais l'animosité des partis était déja trop grande, pour que cette négociation eût du succès. Nommé, en 1645, vice-roi de Catalogne, la campagne qu'il y fit fut signalée par la prise de plusieurs villes et le gain de la bataille de Liorens. La levée du siége de Lérida fut l'unique revers qu'essuya le comte d'Harcourt pendant sa longue carrière militaire.

Envoyé quelque temps après dans les Pays-Bas, il prit Condé, Maubeuge et le Château de l'Ecluse; mais ce qu'il y eut de plus glorieux peut-être, ce fut d'arrêter la marche du Grand Condé, et de le forcer enfin à quitter la Guienne. On est fâché de voir après cela le comte d'Harcourt se joindre aux ennemis de l'état; mais cette courte erreur doit être effacée par l'importance des services qu'il rendit à la France. Il mourut subitement, en 1666, à l'âge de 65 ans. M.

LA ROCHEFOUCAULD

Ferdinand. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LA ROCHEFOUCAULT.

Ce nom rappelle le souvenir d'une de ces familles qui, dans les fastes de notre histoire, présente une suite non interrompue d'hommes distingués dans tous les genres. Aux grandes qualités dont il trouvait la source dans son sang, François, duc de la Rochefoucault, joignit celles de l'esprit et les dons du génie. Il était né en 1614. Il se présenta, dans le monde, avec les avantages qui attirent les regards et gagnent les cœurs, unissant à un esprit agréable un caractère aussi insinuant qu'il était vrai et solide. Cependant ses premiers pas furent marqués par quelques erreurs; elles étaient causées par un attachement trop aveugle pour la séduisante duchesse de Longueville qui, lors des troubles de la Fronde, l'entraîna dans le parti des princes. Il s'y distingua par son zèle, sa fidélité et sa bravoure, et partagea jusqu'au dernier moment la disgrace de ces illustres rebelles. Mais l'occasion de faire sa paix avec honneur s'étant présentée, il ne la laissa point échapper. Ramené dès-lors à la vie privée qu'il chérissait par goût et par caractère, il s'y fixa pour jamais. La société des plus beaux esprits de son temps; la culture des lettres, et surtout l'amitié qui régna entre madame de Lafayette et lui, et à laquelle, dit madame de Sévigné, « rien ne pou-

« vait être comparé pour le charme et pour la « confiance, » embellirent tous ses instans jusqu'à son dernier soupir qu'il rendit, à l'âge de 68 ans, entre les bras du grand Bossuet.

M. de la Rochefoucault a laissé des Mémoires qui ont bien moins contribué à sa célébrité que son Livre des Maximes. « On lit les uns, a dit Voltaire, « on sait les autres par cœur. » Cependant bien des réclamations se sont élevées et sur la pensée première qui semble être la base de tout l'ouvrage, et sur quelques pensées particulières. On a trouvé que l'auteur détruisait la vertu, en flétrissant le principe de toutes les actions humaines; que trop souvent, il confondait l'amour *propre*, avec l'amour *de soi*, et qu'il s'était plus attaché à faire la satyre du genre humain qu'à tracer son véritable portrait. Cependant par quel charme secret, ce *triste* Livre, (c'est ainsi que le qualifie J. J. Rousseau) sait-il fixer l'attention de quiconque aime à sonder les replis du cœur humain? C'est par la justesse et la vérité des réflexions, et surtout par la grâce avec laquelle elles sont exprimées; c'est par l'attrait d'un style pur, correct, élégant, où l'on ne trouve pas une expression qui ait vieilli, ce qui doit être regardé comme un phénomène, vu l'époque où l'ouvrage parut.

L. G. T.

DESJARDINS.

H. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

DESJARDINS.

Les ouvrages de Desjardins sont plus connus que son nom. Malheureusement on ne peut parler de ces mêmes ouvrages, sans porter les regards sur les ruines dont la révolution a couvert la France, et sans penser que peut-être bientôt la mémoire des monumens qui devaient assurer la réputation de ce sculpteur s'effacera ainsi que le souvenir de ses talens. Il naquit à Breda, ville de Hollande, en 1632; mais si l'on considère qu'il n'a travaillé qu'en France, et que même il est fort peu connu dans sa patrie, on n'hésitera pas à le placer au rang des sculpteurs de l'école française. Soit que l'adversité ne lui ait pas permis de se livrer de bonne heure à la sculpture, soit que son goût pour cet art ait été tardif, Martin Desjardins ne commença à cultiver la sculpture que dans l'âge où les artistes ont ordinairement terminé leurs études; aussi ne travailla-t-il jamais le marbre avec beaucoup de dextérité; et c'est dans les monumens en bronze dont il savait diriger la fonte et le jet, qu'il a donné les plus grandes preuves de sa rare capacité. Lorsque le duc de la Feuillade, en 1686, fit ériger, sur la place des Victoires bâtie presque entièrement à ses frais, un monument à la gloire du roi, il choisit Desjardins pour l'exécuter, et lui en laissa l'entière direction. Cet

habile artiste remplit cette tâche avec honneur. Sur un piédestal élevé était placée la statue de Louis XIV, couronnée par la Renommée. Plus bas on voyait quatre figures colossales d'esclaves enchaînés. Ces dernières subsistent encore, et sont déposées à l'hôtel des Invalides. Le traité de la France avec l'Espagne, la conquête de la Franche-Comté, le passage du Rhin et la paix de Nimégue étaient représentés dans quatre bas-reliefs. Parmi les inscriptions on remarquait celle-ci : *Viro immortali.* Elle donna lieu aux vaines critiques des étrangers et des Français mécontens ou frondeurs. Le monument et l'inscription ont disparu : cette décoration noble dans son ensemble, exécutée avec soin dans tous ses détails, hommage vraiment digne d'un grand roi, dut déplaire aux novateurs, et, sous leur règne, la populace aveugle détruisit ce chef-d'œuvre. Dans le même temps, la ville de Lyon eut à regretter une statue équestre du même prince, ouvrage qui ne faisait pas moins d'honneur à Desjardins. Ses autres productions les plus marquantes sont une Vierge en marbre, les Vertus cardinales et le Tombeau de Mignard, son ami, qu'on voyait dans l'église des Jacobins, rue S. Honoré; plusieurs de ces morceaux sont conservés, mais n'ont plus de destination. Desjardins mourut en 1694. On connaît si peu de détails sur sa vie qu'on peut croire qu'elle n'a offert aucun incident remarquable.

L.

ANTONIN PIE.

NAPOLI

Landon direx.t

ANTONIN.

L'empereur Antonin, surnommé *le Pieux*, naquit à Lanuvium, l'an 86 de J. C. Il fut d'abord proconsul d'Asie, puis consul, en l'an 120; et fit dès-lors paraître la justice, la bonté, la sagesse qui ont rendu sa mémoire sacrée pour les amis de l'humanité. Adrien qui, malgré quelques vices, eut le mérite de savoir connaître et honorer la vertu, adopta Antonin et le désigna pour son successeur. A peine placé sur le trône (en 138), Antonin confirma et même surpassa les espérances que l'on avait conçues de lui. La perception des impôts obligeait souvent à employer des voies rigoureuses: Antonin ne voulut pas qu'on usât de ce moyen toujours odieux au peuple, d'accroître les richesses de l'état. Il attaqua même le mal dans sa source, en diminuant les subsides. Les nations barbares furent contenues par les sages mesures de ce monarque; et, ce qui n'était point arrivé avant lui, elles laissèrent l'empire en paix tant qu'il le gouverna. Si, à cette époque fortunée, quelques villes éprouvèrent de ces malheurs que la prudence humaine ne peut prévenir, l'empereur y remédia par ses libéralités. Il fut ennemi de la persécution: dès les premiers jours de son avénement, il avait fait mettre en liberté plusieurs criminels d'état qu'Adrien destinait à la mort: il usa de la même clémence envers ceux qui avaient

conspiré contre lui-même. Quoique l'on ait contesté l'authenticité de la lettre que l'on présume avoir été écrite par lui en faveur des Chrétiens, il n'en est pas moins vrai qu'il fit cesser les poursuites rigoureuses que l'on avait exercées contre eux. Scipion avait dit : « J'aime mieux conserver un citoyen que « de faire périr mille ennemis. » Antonin répétait souvent ce mot admirable, et il en fit comme la règle de ses actions. Enfin, après avoir maintenu Rome et l'univers en paix pendant 23 années, Antonin mourut en 161, à l'âge de 75 ans, pleuré comme le plus tendre des pères par tous les ordres de l'état.

On a dit qu'Auguste, afin de se faire regretter, avait choisi Tibère pour son successeur ; Antonin, supérieur à cette odieuse politique, mit le comble à ses bienfaits envers les peuples, en adoptant Marc-Aurèle auquel il donna sa fille en mariage.

D. D.

COMMODE.

Landon dirxt

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

COMMODE.

Voici encore un de ces fléaux de l'humanité qui ne se sont signalés que par l'abus du pouvoir suprême et par de folles atrocités. Commode naquit à Rome, l'an 161 de J. C., et fut proclamé empereur l'an 180. Il était le fils de cette Faustine qui put disputer à Messaline le prix d'une débauche effrénée. L'époux de Faustine était le sage Marc-Antonin; mais les mœurs de cette femme et le caractère atroce de Commode n'ont pas permis que, du vivant même de ce dernier, on le crût véritablement fils du modèle des princes. Quoique l'enfance de Commode eût été confiée à des hommes recommandables par leur savoir et leurs vertus, son mauvais naturel l'emporta. Il commença par confier le gouvernement aux plus vils brigands. Perennis, esclave de Pannonie, eut quelque temps toute l'autorité, tandis que Commode, confondu avec les gladiateurs, les combattait dans l'arène, ou y exerçait son adresse contre les bêtes féroces. Perennis fut massacré par les soldats, ainsi que plusieurs autres ministres; mais Commode n'en continua pas moins à se signaler par des crimes et des infamies dont le détail serait trop révoltant. Il se faisait appeler Hercule, fils de Jupiter; parcourait, couvert d'une peau de lion, les rues de Rome, et assommait avec sa massue les estropiés que l'on avait à dessein rassemblés sur

son passage. Il inventa des conspirations, et fit périr un grand nombre de sénateurs. Son palais devint un lieu de prostitution, où il réunit jusqu'à trois cents femmes et autant de jeunes garçons destinés à assouvir ses débauches. Il força ses trois sœurs à se prostituer à lui, pour éviter la mort.

Enfin, deux de ses officiers, Lœtus et Electus, se joignirent à Martia, concubine de Commode, pour délivrer Rome et l'empire de ce monstre. Tous trois étaient certains qu'il avait médité leur perte, et résolurent de le prévenir. Ils lui donnèrent, au sortir du bain, un breuvage empoisonné; et, comme sa santé robuste leur fit craindre qu'il ne résistât aux atteintes du poison, ils l'étranglèrent pendant son sommeil. Ainsi périt Commode, l'an 192, à l'âge de 31 ans, il en avait régné 13. Sa mémoire fut déclarée infame par un décret du Sénat, et le peuple se réjouit publiquement d'en être délivré.

D. D.

ALCIBIADE.

Landon direx!

NAPOLI

ALCIBIADE.

Alcibiade, fils de Clinéas et de Dinomaque, naquit au milieu du cinquième siécle, avant l'ère chrétienne. Il comptait Ajax au nombre de ses aïeux, et ses richesses et sa beauté égalaient son illustre origine.

Il fut élevé dans la maison de Périclès, son tuteur. Socrate fut son maître: mais quelquefois l'élève échappait au Philosophe; ce qui faisait dire à Cléanthes *que Socrate ne tenait le jeune enfant que par les oreilles.* Mille traits, cités d'après Plutarque, le montrent à découvert: *tu mords comme une femme: dis plutôt comme un lion*, reprit Alcibiade à un de ses camarades, dont il déchirait le bras, en luttant avec lui. Se présentant un jour à la porte de Périclès; celui-ci lui fit dire qu'il ne pouvait le recevoir, étant occupé à chercher comment il rendrait ses comptes aux Athéniens. « Ne vaudrait-il pas mieux, dit Alcibiade en se retirant, « qu'il s'occupât à trouver les moyens de n'en « point rendre. »

Alcibiade fit ses premières armes dans la guerre de Potidée. Socrate, qui l'avait suivi, eut le bonheur de lui sauver la vie, et la générosité de lui faire accorder le prix de la valeur. Alcibiade en remporta trois autres aux jeux Olympiques. Ses grâces, son amabilité, ses débauches même aux-

quelles il savait donner des charmes, le rendirent bientôt l'idole d'Athènes; ce qui faisait dire au misanthrope Timon : *Courage, mon fils; continue de t'agrandir, je te devrai la perte des Athéniens.* La prédiction ne tarda pas à s'accomplir; l'éloquence d'Alcibiade fit résoudre la guerre contre la Sicile qui ralluma celle du Peloponèse; mais la veille du départ de la flotte, dont il avait été nommé commandant avec Nicias, et Lamachus qu'on lui adjoignait pour modérer sa vivacité, les statues de Mercure se trouvèrent mutilées et renversées. On l'accusa de ce sacrilége. Son irreligion donnait assez de prise sur lui. Cependant il veut être jugé; mais ses ennemis, plus adroits, l'obligent de partir chargé de cette accusation. Arrivé en Sicile, à peine a-t-il pris Catane, qu'ils la renouvellent et font partir d'Athènes la galère qui doit le ramener. Ayant pris la fuite, Alcibiade est condamné à mort; ses biens sont vendus, et les prêtres obligés de le maudire. *Je ferai bien voir que je suis encore en vie,* s'écria-t-il en apprenant ces nouvelles. Et, sur le champ, il va offrir ses services à Sparte, lui fait envoyer Gylippe au secours de Syracuse, et gagne en sa faveur la plupart des villes de l'Yonie. L'envie l'emporta sur la reconnaissance; Agis dont il avait séduit la femme, et les généraux de Lacédémone, se réunirent pour le perdre. Alcibiade prévint leur dessein, se retira chez Tissapherne, dont il gagna bientôt l'amitié, et négocia, dans le

même temps son rappel ; il l'obtint par les soins de Trasybule et de Téramène qui partagèrent avec lui le commandement de l'armée. Il se couvrit de gloire dans cette campagne, contre les Spartiates qui furent forcés à demander la paix, et il mérita d'être reçu avec enthousiasme par ces mêmes Athéniens qui l'avaient condamné à mort. Plutarque rapporte qu'on lui offrit alors la royauté, et qu'il refusa. Ses ennemis et les gens de bien, redoutant son ambition, exaltèrent ses talens et voulurent le rendre victime de sa propre réputation. Il partit général de la flotte. Les espérances étaient brillantes ; quelle fut la surprise, lorsqu'on apprit qu'il avait échoué devant Cénée, et qu'Antiochus, son lieutenant, avait été battu par les Lacédémoniens ! A cette nouvelle les haines se réveillent, et le peuple, excité par ses ennemis, le destitue du commandement. Alors se bannissant lui-même de sa patrie, il erra quelque temps en Thrace. Après la bataille d'Ægos Potamos, voyant Athènes sous le joug de Lacédémone, il se retira auprès de Pharnabaze, Satrape persan; sa facilité à prendre les mœurs des hommes avec lesquels il se trouvait, l'en fit bientôt aimer. Dans son asile il pensait encore aux moyens de secourir son ingrate patrie; lorsque Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le Satrape de le délivrer d'un génie aussi dangereux, celui-ci eut la lâcheté de condescendre à cette demande, et envoya des émissaires pour assassiner Alcibiade. Les barbares,

n'osant l'attaquer, mettent le feu à sa maison: l'épée à la main il s'élance à travers les flammes, et ne succombe que sous la quantité de traits que les meurtriers lui lancent en fuyant. Timandre, sa maîtresse, qu'on dit mère de la fameuse Laïs, recueillit son corps, et lui rendit les derniers devoirs. Telle fut la fin de cet homme extraordinaire qui périt dans sa quarantième année, dit le savant Auteur du Voyage d'Anacharsis. Sa mort est une tache éternelle pour Lacédémone.

Alcibiade, né avec tous les talens, obtint tous les succès. Mais ses grâces et son amabilité ne lui servirent qu'à ruiner l'édifice des mœurs, déja fort ébranlé par Périclès. Il captiva tous les peuples, parce qu'il avait l'esprit de toutes les nations. Il étonna les Athéniens, par son luxe; les Spartiates, par sa frugalité; les Thraces, par son intempérance; les Béotiens, par son goût pour les exercices du corps, et les Ioniens, par son amour pour la paresse et la volupté et par sa magnificence, qui surpassait celle des gouverneurs du grand roi. Ambitieux, il voulut placer Athènes au premier rang, avant de la mettre à ses pieds. Voilà le secret des guerres qu'il fit entreprendre. Il eût tout fait pour la gloire de son pays, s'il l'eût asservi. Athènes monarchie eût commandé à la Grèce, Athènes république devait succomber.

Ph. L. R.

SEPTIME SEVERE.

Landon direx.t

NAPOLI

SEPTIME SÉVERE.

Cet empereur offrit, dans un degré peu commun, le mélange des vertus et des vices. Il posséda les talens qui font le grand prince et le grand général; mais il souilla sa gloire par des actes affreux dont elle ne peut le faire absoudre.

Septime Sévère, né à Leptis, en Afrique, l'an 145, fut d'abord successivement tribun, proconsul, et consul. Après la mort violente du vieux et respectable Pertinax, massacré par les soldats prétoriens, Didius Julianus acheta des assassins le trône devenu vacant; mais, en même temps, Pescennius Niger en Syrie, Albin en Angleterre, et Sévère en Illyrie, furent proclamés par les armées qu'ils commandaient. Sévère marcha rapidement sur Rome, et la mort de Didius, tué l'an 193, le débarrassa de l'un de ses concurrens. Le premier soin de Sévère fut de venger le meurtre de Pertinax. Il dégrada tous les Prétoriens, et livra aux bourreaux ceux qui avaient eu le plus de part au crime. Cette fois, du moins, les supplices ordonnés par Sévère, parurent commandés par une justice rigoureuse.

Niger, vaincu par Sévère dans trois différens combats, fut enfin totalement défait près d'Issus (lieu déjà célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses), et tué dans sa fuite. Sévère ne fit grâce à aucun des parens ou des amis de Niger; tous

furent mis à mort. Il faut en excepter cependant Cassius Clément. Ce sénateur, amené devant le tribunal de Sévère qui voulait le juger en personne, eut le courage de lui représenter que le seul tort de Niger était d'avoir été vaincu ; et que lui, Septime, se couvrirait d'une tache éternelle s'il continuait de se baigner dans le sang des partisans d'un rival qui avait les mêmes droits que lui au trône impérial. La hardiesse de ces représentations, loin de déplaire à Septime, l'engagea à pardonner à Clément qui même rentra dans tous ses biens.

Craignant sans doute de triompher moins facilement d'Albin que de ses deux autres rivaux, Sévère feignit de vouloir partager l'empire avec lui, et il le nomma son fils par adoption ; mais alors même il essaya plusieurs fois de s'en délivrer par l'assassinat. Albin, forcé d'armer pour sa défense, fut vaincu près de Lyon, en 197, et tué dans le combat. Sévère envoya la tête d'Albin au Sénat avec une lettre terrible où il annonçait les derniers supplices à ceux qui auraient pu favoriser les prétentions de son ennemi. Il n'exécuta que trop fidèlement cette menace ; et, dans la recherche et la punition des partisans d'Albin, il montra une rigueur inflexible.

Il nomma ensuite César, et désigna pour son successeur Caracalla, son fils aîné. Celui-ci, pour prélude des crimes dont il devait effrayer l'univers,

essaya d'ôter à son père le trône et la vie. Sévère, instruit à temps de la conspiration, eut la faiblesse de faire grâce au coupable; mais il le contraignit d'assister à la mort de ses complices; et, faisant allusion à ses propres infirmités qui avaient servi de prétexte au projet dénaturé de Caracalla; « Apprends jeune insensé, lui dit-il, que c'est « la tête seule qui gouverne, et que tant qu'elle « demeure intacte, le reste du corps est en santé. »

Sur la fin de sa vie, Sévère, qui avait toujours rendu sa puissance respectable aux Barbares, fit la guerre aux habitans de la Grande Bretagne. Ce fut lui qui, pour arrêter les incursions des peuplades les plus sauvages de l'île, fit bâtir cette fameuse muraille dont il reste encore des vestiges. Il mourut à Yorck, en 211, à l'âge de 66 ans. On croit qu'il avança la fin de ses jours, et cette conjecture est appuyée sur des motifs assez probables. Ce souverain, que la fortune n'avait jamais abandonné, parut dans les derniers temps comme fatigué de sa puissance et de la vie. Ce dégoût se montrait dans tous ses discours.

Sévère est compté parmi les empereurs qui se sont opposés, par des moyens rigoureux, à l'établissement du christianisme. C'est à lui que l'on rapporte la cinquième persécution. D'après son caractère connu, on croira sans peine qu'elle fut une des plus violentes qui eussent été excitées contre la religion nouvelle.

Si un prince n'était responsable des crimes de ses ministres, on dirait, pour la justification de Sévère, qu'une partie des erreurs commises sous son règne, fut l'ouvrage de son favori Plautien dont l'insatiable avidité se permit tous les excès. Mais la puissance illimitée dont jouit ce monstre est peut-être le plus grave reproche qu'on puisse faire à Septime qui disait quelquefois : « J'aime « Plautien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui. » Il fut cependant obligé de faire périr ce ministre qui, abusant de sa faiblesse, finit par conspirer contre sa vie.

Tel fut cet empereur : capitaine intrépide, habile politique, prince ambitieux, tyran implacable ; mais, dans l'intérieur de sa maison, homme faible, et presque toujours soumis aux caprices de ceux qui l'entouraient.

Sévère avait écrit sa propre histoire. Ce livre, dont les contemporains estimaient l'impartialité, est du nombre de ceux qui ont été perdus dans les temps de barbarie.

D. D.

REGNARD.

Busse del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

REGNARD.

Regnard est, après Molière, le premier de nos poètes comiques. *Longo sed proximus intervallo.* Sans doute, il est à une grande distance de Molière; mais le mérite distingué de plusieurs de ceux qui marchent après lui, rend sa place très-belle, et l'on peut croire qu'il la gardera toujours.

Jean François Regnard naquit à Paris en 1656. Aux avantages de la fortune, il joignit ceux de la nature; il était grand, bien fait, et d'une figure aimable. Maître, fort jeune encore, d'un bien considérable, il se mit à voyager. « Il eût été « célèbre par ses seuls voyages, a dit Voltaire. » Il alla deux fois en Italie : la première fois il gagna beaucoup d'argent au jeu; la seconde fois il fit connaissance d'une provençale fort jolie, et en devint amoureux. Comme il revenait en France par mer, avec cette femme et son mari, ils furent pris par un Corsaire barbaresque qui les conduisit à Alger. Regnard fut vendu au même maître que sa belle Provençale. Il aimait la table, et s'entendait en bonne chère : ce petit talent lui valut l'emploi de cuisinier. On ne dit pas quel fut celui de madame de Prade (c'est le nom de la dame provençale). Quoi qu'il en soit, leur maître les conduisit à Constantinople, où ils restèrent, pendant plus de deux ans, dans une captivité fort

dure. Au bout de ce temps, Regnard, qui avait fait savoir sa mésaventure à sa famille, toucha de l'argent, paya sa rançon et celle de sa maîtresse, et revint avec elle en France. Ils y reçurent la nouvelle de la mort du mari, resté à Alger; et ils étaient à l'instant de s'épouser, lorsque ce mari reparut tout-à-coup avec deux religieux mathurins qui l'avaient racheté. Regnard résolut de voyager encore pour se guérir de son amour. Il a composé, sur cette aventure, une petite nouvelle intitulée *la Provençale*. C'est une espèce de Roman : il n'y a que le fond de vrai; tout le reste est d'invention.

Regnard voulut parcourir le Nord. Il alla d'abord en Flandre et en Hollande, puis en Danemarck et en Suède. Le roi de Suède l'engagea à voir la Laponie, et à en faire la description. Il entreprit ce voyage avec deux gentilshommes français. Arrivés au bord de la mer Glaciale, ils gravèrent sur la pierre une inscription en vers latins, que M. de la Harpe a traduite ainsi en vers français :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers.
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

Regnard écrivit sa relation : on la trouve dans

ses œuvres. Revenu à Stockholm, il en partit bientôt pour aller en Pologne, de là en Hongrie, et ensuite en Allemagne. Après deux ans d'absence, il rentra dans sa patrie pour ne la plus quitter. Il acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et celle de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de Dourdan. Il se fit encore recevoir grand-bailli de la province de Hurepoix. Il passait l'hiver à Paris, et la belle saison à la campagne. A Paris, il habitait, au bout de la rue de Richelieu, une maison où sa bonne table et sa bonne humeur attiraient la meilleure compagnie. A la campagne, il tuait du gibier, et faisait des comédies. Il avait acheté la terre de Grillou, et n'avait rien épargné pour en faire un séjour agréable. Il y mourut, le jeudi 5 septembre 1710, âgé de 54 ans. On raconte diversement les causes de sa mort. Les uns disent qu'il prit une médecine comme celles qu'on donne aux chevaux, sans prévoir qu'elle le tuerait : les autres prétendent que ce ne fut pas de sa part une imprudence ; que ce poète, jusques-là si gai dans le monde et dans ses écrits, prit tout-à-coup un grand dégoût de la vie, et se l'ôta. Voltaire semble partager cette dernière opinion.

Avant de travailler pour le Théâtre Français, Regnard avait fait, tantôt seul, tantôt avec Dufresny, plusieurs petites pièces pour le Théâtre

Italien. Il eut un démêlé avec ce même Dufresny, au sujet du *Joueur*, que celui-ci avait aussi traité de son côté. Ils s'accusèrent réciproquement de plagiat. Le public, sans trop examiner le fond du procès, décida que le sujet appartenait à celui qui l'avait le mieux traité. Ce fut Regnard qui gagna. *Le Joueur* passe pour son chef-d'œuvre. Quelques-uns préfèrent *le Légataire*. Ces deux pièces, ainsi que *les Ménechmes*, *les Folies amoureuses*, *le Distrait*, et même *Démocrite*, reparaissent de temps en temps sur la scène où elles font toujours plaisir aux trop rares amateurs de la bonne comédie. Son style est en général plein de verve et de gaieté. On disait à Boileau que Regnard était un *poète médiocre*. — *Il n'est pas médiocrement gai*, répondit le Satirique. Regnard avait fait une *Satire des Maris*, en réponse à la *Satire des Femmes* de Boileau, et une autre Satire contre Boileau lui-même, sous le titre de *Tombeau de Despréaux*; mais il se réconcilia avec lui, et lui dédia sa comédie des *Ménechmes*.

A.

JULIEN.

Landon direx.t

NAPOLI

JULIEN L'APOSTAT.

Il est peu de princes sur lesquels les jugemens ayent autant varié que sur l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. On le voit loué à l'excès par les uns, horriblement décrié par les autres, et nos écrivains modernes ainsi que les auteurs de son temps, guidés sans doute par les mêmes motifs, en ont parlé avec les mêmes préventions. En étudiant la vie de ce prince, doué de qualités aussi extraordinaires qu'opposées, et dont le caractère semblait être un assemblage inconcevable de contradictions, on n'est point étonné qu'il ait fourni à ceux qui avaient sujet de l'aimer, comme à ceux qui devaient le haïr, une matière également abondante et d'éloge et de blâme.

Julien était fils de Constantius, frère du grand Constantin. Il eut pour mère Basiline, qui mourut quelques mois après l'avoir mis au monde à Constantinople, l'an 331. Il avait 7 ans lorsque la mort de l'empereur, son oncle, fut suivie du massacre de son père et de tous ses parens. Son frère Gallus et lui y échappèrent. Confiés d'abord à un gouverneur vertueux qui ne leur inspira que de bons sentimens et les forma, de bonne heure, à la pratique des mœurs austères, ils furent ensuite entourés de Pédagogues qui gâtèrent l'heureux naturel de Julien. Etonnés de ses rapides progrès dans les sciences,

ils s'extasiaient sur ses grandes dispositions. « *Nous « n'avons plus rien à lui apprendre,* » disaient-ils ; et par là ils développaient le germe de cette excessive vanité et de cette opiniâtreté qui ont caractérisé cet empereur. Les ménagemens et les flatteries des maîtres habiles et des philosophes qu'il fréquenta depuis, soit à Athènes soit à Constantinople, entretinrent ces dispositions et nourrirent en lui cette extrême curiosité qui l'entraîna dans la recherche ridicule des choses placées au dessus de la portée des mortels. Soumis cependant aux ordres de Constance, il fallait bien qu'il pratiquât extérieurement le christianisme. Mais il se dédommageait en particulier de cette contrainte, en s'appliquant à pénétrer les absurdes secrets de la magie. Condisciple des Grégoire de Nazianze et des Basyle avec lesquels il étudiait les règles de l'éloquence à Athènes, il feignait de partager leur croyance, et se promettait en secret de la détruire un jour. Enthousiaste d'Homère, admirateur fanatique de Platon ; portant jusqu'à l'excès la négligence de soi-même, il se souciait peu, revêtu d'un simple habit de moine, d'attirer les suffrages par les qualités extérieures ; mais il se piquait de marcher sur les traces de Socrate et de Marc-Aurèle.

Tout-à-coup, il est élevé à la dignité de César, par Constance qui venait de faire périr Gallus, et bientôt il est envoyé dans les Gaules comme

dans une espèce d'exil. Là, il se trouve, avec le commandement général, presque sans troupes, sans argent, environné de surveillans, et n'ayant qu'une ombre d'autorité. Mais son génie surmonte tous les obstacles : il forme des troupes, les discipline, s'en fait aimer. Il passe le Rhin, et repousse jusqu'à la forêt Hercinienne les Germains qui ravageaient les Gaules. A cette conduite de César, il joint les vertus de Titus et de Trajan. Il encourage l'agriculture, le commerce, la population ; fait fleurir les arts, établit le règne des lois, soulage les peuples du poids des impôts et du joug des oppresseurs, et partage son temps entre les devoirs du général et les occupations du philosophe, de l'orateur et du poète, sans oublier toutefois son goût particulier pour la magie. Sobre d'ailleurs, juste, tempérant, il dort sur une peau étendue à terre, n'assiste jamais aux jeux, ni aux spectacles, donne l'exemple des vertus les plus austères, s'attire l'amour de toutes les Gaules, et s'assure le dévouement de son armée. Constance, alors en Orient, se faisait battre par les Perses. Inquiet et jaloux des succès de Julien, il veut lui enlever la meilleure partie de ses troupes. L'armée se révolte : Julien est proclamé empereur. C'était près de Paris que se passait cet événement. Julien affectionnait ce séjour, et il y avait fait bâtir un palais dont on retrouve encore quelques traces. Le masque une

fois levé, il marche contre Constance. Celui-ci accourait au devant de lui, lorsque la mort l'arrêta en chemin, et le força d'abandonner l'empire à Julien que toutes les villes et les armées s'empressèrent de reconnaître. L'autorité suprême sembla être l'écueil des vertus de Julien. Sa conduite n'est plus qu'un mélange bizarre de sagesse et de folie, d'actions sublimes et d'extravagances qui montrent assez que chez lui l'amour de la sagesse était plutôt une prétention qu'un véritable goût, qu'il s'y était attaché plus par système que par sentiment, et que sa simplicité n'existait que dans son extérieur, et non dans son caractère.

Il commence par former une chambre de justice en apparence, pour punir les ministres prévaricateurs sous Constance; mais en effet pour se venger des mauvais traitemens qu'il avait essuyés; et les innocens sont confondus avec les coupables. Il établit une réforme sévère dans les officiers de la cour, réduit les impositions, diminue les dépenses; mais bientôt il détruit les effets de ces sages opérations, en appelant, à grands frais, à sa cour, une foule de sophistes, d'astrologues, de devins, de devineresses avec lesquels il passe une partie de ses journées à offrir des sacrifices qui coûtaient des sommes immenses à l'état. Il se rend recommandable d'abord par son impartialité et sa tolérance envers toutes les sectes; mais il ne tarde pas à laisser éclater sa haine invétérée contre les Chrétiens.

Il affecte de les vouer au mépris par la dénomination de *Galiléens*, et il les admire cependant au point de les imiter lui-même, et de les proposer pour modèles aux pontifes payens. Il prétend n'employer contre eux que les armes du ridicule, et l'ascendant de la philosophie, et il les abandonne aux vexations de ses gouverneurs; il leur ferme l'entrée à tous les emplois, et leur défend même d'enseigner et d'étudier les sciences.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes ses inconséquences. Il devait y joindre encore celle d'ambitionner la réputation de conquérant, après avoir prétendu au titre de philosophe. A la tête d'une armée nombreuse, il va combattre les Perses avec lesquels l'empire était en paix. Il veut faire l'Alexandre et ne semble plus guidé que par une aveugle fureur. Après avoir entraîné ses légions dans des contrées où mille dangers les environnent de toute part, il est atteint lui-même par une flèche qui lui fait une blessure mortelle. Dans ce dernier moment, son courage ne l'abandonna point. Après avoir fait à ses amis un discours tel qu'aurait pu le prononcer le plus vertueux des hommes et le plus juste des princes, il expira, sans avoir voulu nommer un successeur à l'empire. Il était âgé de 32 ans, et avait régné sept ans et demi.

Telle fut la fin de ce prince qui, quand même il ne se présenterait pas dans les annales de l'histoire,

comme un des hommes les plus remarquables par ses qualités extraordinaires, pourrait encore y figurer comme un écrivain distingué. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages qui ont mérité l'attention des connaisseurs. On remarque surtout son *Mysopogon*, satyre dirigée contre les habitans d'Antioche, et ses *Césars;* c'est un cadre ingénieux où il passe en revue et juge tous les empereurs qui l'ont précédé. Quelque talent que ces ouvrages attestent, on y trouve tous les défauts du siécle où il écrivait; les jeux de mots, l'abus des antithèses, les vaines déclamations, indices certains de la corruption du goût et de la chute des bonnes études.

L. G. T.

TILLOTSON.

Lely pinxt London, dirext

NAPOLI

TILLOTSON.

L'Angleterre se vante d'avoir fourni des modèles dans tous les genres de littérature : pour l'éloquence de la chaire, Tillotson est l'orateur qu'elle oppose à nos Bourdaloue et à nos Massillon. Si l'on ne trouve, chez l'écrivain anglais, ni la véhémence du premier, ni l'onction, le sentiment et l'harmonie du second, on citera toujours ses ouvrages pour la force et la netteté du raisonnement, le développement adroit des preuves; enfin, pour ce ton de candeur et de simplicité qui semble commander la persuasion, doucement et comme sans effort. Les prédicateurs anglais l'ont pris pour guide, et ils lui doivent d'avoir purgé la chaire des métaphores outrées, des figures gigantesques, que les plus célèbres auteurs de ce pays n'ont pas toujours su éviter.

Tillotson naquit, en 1694, dans le comté d'Yorck. Ses parens y avaient une existence obscure, et professaient le rit presbytérien, selon lequel il fut instruit. Tillotson l'abandonna pour la secte épiscopale, où ses talens et ses vertus l'élevèrent par degrés jusqu'au siége de Cantorbéry. Il fut d'abord doyen dans cette métropole, puis revêtu de la même dignité à S. Paul de Londres; enfin, en 1691, archevêque primat. Sincèrement attaché à sa religion, Tillotson fit plusieurs conversions, moins

par la force de ses argumens que par le ton décent et modéré qu'il employait toujours. Il combattit tour-à-tour les Catholiques et les Matérialistes; mais sans jamais se livrer à aucun des excès qui déshonorèrent trop souvent les discussions théologiques. Tillotson fit paraître, dans une circonstance importante, cet esprit de bienveillance et de modération : le roi Guillaume III, grand politique, et très-prononcé contre les querelles religieuses, eut le projet de réunir les sectes protestantes, et de les faire jouir des mêmes droits. Parmi les prélats ou docteurs qui secondèrent les vues utiles du monarque, aucun ne montra plus de zèle que Tillotson. Mais la plupart des membres du clergé anglican s'y opposèrent, et parvinrent à empêcher une innovation qui blessait leurs préjugés, et qui surtout contrariait leurs intérêts.

Tillotson composa, contre les Athées, un *Traité de la règle de la Foi*, estimé des Controversistes; mais c'est surtout à ses *Sermons* qu'il est redevable de sa célébrité. Ils étaient si estimés que le manuscrit de ceux qu'il laissa à sa mort fut acheté 2,500 guinées (environ 62,500 fr.). Barbeyrac et Beausobre ont essayé de traduire en français les ouvrages de Tillotson; mais ce ne serait pas rendre justice à cet auteur que de le juger d'après leurs versions : elles manquent en général de vigueur, et souvent de fidélité.

D. D.

VILLARS.

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

VILLARS.

Louis Hector de Villars naquit de Pierre de Villars et de Marie de Bellefonds, au mois de mai 1651.

Selon quelques-uns, Turin fut sa patrie; d'autres réclament pour la ville de Moulins l'honneur de lui avoir donné naissance. Le goût des armes et le desir de la gloire s'annoncèrent en lui dès ses plus jeunes années. Bientôt il apprit à y joindre ce coup-d'œil attentif et sage, cette prudence dans les décisions, sans laquelle le courage d'un général, pouvant compromettre le sort de l'état, serait une sorte de fléau pour la nation. Villars, naturellement audacieux, eut besoin de quelques leçons en ce genre, et les reçut des maréchaux de Luxembourg, de Schomberg, et de Créqui sous lesquels il servit en Flandre, en Alsace et en Allemagne. Au siége de Maestricht, en 1673, il se lança dans la tranchée parmi quelques grenadiers, quoiqu'il fût alors cornette de chevau-légers. Louis XIV, témoin de son danger, crut devoir modérer une telle ardeur, et lui rappela, d'un ton sévère, qu'il avait défendu aux volontaires, et surtout aux officiers de cavalerie, d'aller aux attaques sans permission. — « J'ai cru, Sire, répondit le « jeune Villars, sans se troubler, que Votre

« Majesté me pardonnerait d'apprendre le mé-
« tier de l'infanterie, surtout quand la cavalerie
« n'a rien à faire. »

Au même siége, une poignée de gendarmes repoussait les ennemis avec une intrépidité remarquable. « Qui donc commande ces gendarmes, « demanda le Roi? On lui répondit: Villars. — « Il semble, dit-il, que dès qu'on tire en quel-« que endroit, ce petit Garçon sort de terre « pour s'y trouver. » De semblables éloges lui furent donnés par Turenne et le Grand Condé. En 1674, ce prince, prêt à livrer la bataille de Senef, lui entendit faire une observation si juste qu'il ne put s'empêcher de lui dire: « Jeune homme, « qui vous en a tant appris? » A l'instant où Condé fit sonner la charge et tira son épée, « Ah! « s'écria Villars, voilà ce que j'ai tant souhaité! « je vois le Grand Condé l'épée à la main! »

Après avoir passé par différens grades, Villars eut en 1691 le commandement d'une armée de 15,000 hommes, et fut fait lieutenant-général. Négociateur à Vienne et à Munich, pendant la paix qui suivit le traité de Nimègue, il y déploya des talens qu'on ne lui connaissait point encore, et reprit ensuite le commandement de l'armée en Italie et en Allemagne. En 1702, il gagna la bataille de Fridlingen, et l'année suivante il emporta le fort de Kell, et gagna la bataille d'Hochstet. Maréchal de France, puis

chevalier des ordres du roi, Villars, en 1705, rentra en campagne. Ce fut alors qu'il occupa ce fameux camp de Sirk; position savante qui couvrit Thionville et Sar-Louis, et préserva la Champagne. Marlborough, qui semblait devoir l'attaquer alors, se vit forcé, par les indécisions du prince de Bade, de renoncer à ce projet.

Les années 1706 et 1707 furent marquées par de nouveaux succès; mais Villars, habitué à vaincre, ne se montra pas moins grand lorsqu'en l'année 1709 il vit changer la fortune, et qu'on lui donna le commandement d'une armée faible et dénuée de tout, sur une frontière mal défendue et déja entamée par l'ennemi: c'est alors que, soutenant ses soldats dans la détresse, comme il savait les animer dans le danger, il leur fit supporter sans murmure cette désastreuse campagne que tous ses efforts ne purent empêcher de se terminer par la bataille de Malplaquet où les ennemis restèrent maîtres du champ de bataille. Villars y eut le genou cassé, et au retour fut fait pair de France.

Dans les deux années qui suivirent, les ennemis, supérieurs en nombre, firent des progrès dont Villars seul ne s'effraya point. Il rassure son roi, qu'un dernier effort de courage portait à défendre lui-même son peuple et ses états; et, fort des grandes destinées qu'il tient dans ses mains, Villars rassemble ce qui lui reste de trou-

pes, et marche au devant de l'ennemi : la fortune servit son courage. Ce fut le 24 juillet 1712 que Villars remporta contre le prince Eugène l'importante victoire de Denain. Il fit lever le siége de Landrecies, rompit ces lignes que les confédérés appelaient *le grand chemin de Paris*, et qui eussent pu le devenir si Villars n'eût ainsi sauvé la France.

Le fruit de cette victoire, à jamais célèbre, fut la paix que conclurent à Rastadt, en 1714, Eugène et Villars, généraux et plénipotentiaires, dignes tous deux de combattre et de traiter ensemble. La pacification générale laissa dès-lors à Villars la faculté de s'occuper, sous des rapports nouveaux, du bonheur de la France. Serviteur fidèle, ami dévoué de ses maîtres, il soutint, par des conseils hardis, la vieillesse malheureuse de Louis XIV. Ministre prudent, comme grand capitaine, il fut appelé dans les conseils établis sous la régence. Là, toujours protecteur des peuples qu'il avait si bien défendus, il y rappela sans cesse leurs besoins et la nécessité de diminuer les impôts ; enfin il osa, en parlant à Louis XV, lui faire un devoir important d'une stricte économie.

Le maréchal de Villars reprit encore les armes en 1733; et, à l'âge de 83 ans, il conquit le Milanais. Il mourut dans son lit, à Turin, en juin 1734.

M.

MAYENNE.

A. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MAYENNE.

Le duc de Mayenne est plus redevable de sa célébrité au hasard de la naissance, et aux circonstances, qu'aux qualités qui font les héros, quoiqu'il n'en ait pas été dénué. Les temps orageux de la ligue ont dévoloppé un certain nombre de caractères, qui, dans la politique et la guerre, auraient pu jeter un plus grand éclat que celui de Mayenne; mais il fut le chef des ennemis de Henri IV : à ce titre seul il mériterait les regards de la postérité.

Charles de Lorraine, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine, duc de Guise, naquit en 1554. Son frère aîné fut Henri de Guise, surnommé *le Balafré* qui rendit si fameux un nom déja illustré par son père. Mayenne avait combattu les Protestans avec courage dans plusieurs occasions, lorsqu'il se vit placé à la tête des ligueurs, par l'assassinat de Guise et du cardinal de Lorraine, aux états de Blois. Le Cardinal de Bourbon, couronné roi sous le nom de *Charles X*, ne fut jamais qu'un instrument politique dans la main des factieux, et Mayenne fut véritablement roi pendant quelques années. Il fit à Henri IV une guerre où il montra plus de courage que d'activité. Cependant, comme il

eut toujours une grande supériorité de forces, il le réduisit souvent à de cruelles extrémités. Il le tenait comme bloqué, avec sa petite armée, auprès d'Arques; et déja il se vantait, dans ses lettres, de le faire prisonnier ou de le forcer à se réfugier en Angleterre; lorsque, malgré le nombre de ses soldats, les bonnes dispositions de son armée, et sa valeur personnelle, il fut entièrement défait, le 22 septembre 1589, par son illustre adversaire, que secondaient les plus courageux officiers de ce temps. La bataille d'Ivri, livrée le 14 mars de l'année suivante, offrait à Mayenne, encore très-supérieur à son ennemi, l'espoir d'une revanche glorieuse. Elle eut les mêmes résultats que celle d'Arques, et aurait pu anéantir la ligue, si les chefs qui suivaient les drapeaux de Henri IV avaient eu autant de constance à suivre la guerre, qu'ils montraient de bravoure dans un jour de combat.

Mayenne eut ensuite à défendre la capitale elle-même contre Henri victorieux. Il tira parti du fanatisme populaire, et surtout de la bienfaisance de Henri qui ne voulut pas que ses sujets fussent affamés sous ses yeux. Bientôt l'arrivée du duc de Parme fit lever le siége, et Mayenne vit reculer devant lui les drapeaux de son roi. Cependant, frustré dans ses vues ambitieuses, et voyant que les provinces épuisées

se ralliaient toutes à l'autorité légitime, il eut le bon esprit de faire avec Henri un accommodement qui rendit la paix à la France. Le Roi le combla de bienfaits; et, cette fois du moins, sa générosité ne fut pas payée d'ingratitude. Mayenne fut depuis sujet fidèle du héros qu'il avait combattu, et c'est le plus beau trait de son histoire.

Pour égaler son père et son frère, et peut-être pour ravir le trône aux Bourbons, il ne manqua à Mayenne que cette activité sans laquelle il n'est point de grands capitaines. Tous les contemporains attestent qu'il « était plus longtemps « à table que Henri IV au lit. » Cette lenteur fournit au Roi une réponse charmante. Lorsque la duchesse de Montpensier, sœur de Mayenne, vit entrer Henri IV dans Paris; forcée de céder aux circonstances, elle alla saluer ce Prince, et témoigna le regret que son frère, alors absent, ne pût pas lui-même le recevoir et lui présenter les clefs de sa capitale. « Oh! Madame, « dit Henri, il nous aurait fait attendre trop « longtemps! »

Mayenne eut quelquefois et à propos une sorte d'énergie. Lorsque la faction des *Seize* fit périr, par la corde, plusieurs membres du Parlement de Paris dont le crime était de préférer le gouvernement d'un grand homme aux horreurs de

la guerre civile; Mayenne fut assez équitable, assez éclairé sur ses propres intérêts pour punir du dernier supplice quatre des plus dangereux de ces assassins. Il mourut à Soissons, en 1611, âgé de 57 ans, et laissa un fils unique nommé *Henri*. Ce dernier n'eut pas de postérité, et en lui s'éteignit la maison de *Guise* qui avait occupé une si grande place dans les fastes de la monarchie française.

D. D.

TIBERE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

TIBÈRE.

Vers l'an 15 de J. C. l'empire romain passa des glorieuses mains d'Auguste dans celles du plus dissimulé des hommes et du plus vicieux des tyrans. Associé au trône des Césars par Auguste qui avait épousé sa mère Livie, Tibère attendait avec impatience la mort de son père adoptif. Mais lorsque, vêtu de deuil, il voulut selon l'usage lire, au milieu du Sénat, l'oraison funèbre de ce grand homme, de fausses larmes parurent prêtes à le suffoquer; il s'arrêta tout-à-coup, et donnant à son fils Drusus le discours qu'il ne pouvait achever de lire, « Plût aux « Dieux, s'écria-t-il, que j'eusse perdu la vie « plutôt que la voix! » Cependant ces signes évidens de douleur ne lui firent point oublier qu'Agrippa, petit-fils d'Auguste, réclamerait peut-être un jour de justes droits au trône, et ce fut la première victime qu'il dévoua à la mort: toutefois ce fut avec un tel secret, qu'il put jouer l'étonnement et la douleur, et laisser croire qu'Auguste mourant avait, à son insçu, ordonné ce meurtre.

A tous les vices du cœur, Tibère joignait beaucoup de finesse et d'esprit. Il reconnut bientôt qu'il n'est de puissance solide que sur des bases justes et sages, au moins en apparence : il sen-

tit que l'adroite imitation des vertus qu'il n'avait pas, lui devenait nécessaire pour contenir un peuple pour lequel la liberté avait encore tant de charmes; il prévit que les succès et les talens de Germanicus, adoré des troupes, et dont la femme était née près du trône, pouvaient lui causer de l'ombrage; et, décidé par tout ce que l'intérêt personnel a de plus pressant, Tibère voilant ses vices et réprimant ses passions, suivit pendant plusieurs années le plan de dissimulation qu'il s'était tracé. Par des refus obstinés, il annonça d'abord sa répugnance à s'emparer de l'autorité suprême, qu'il appelait un fardeau bien au dessus de ses forces; comme il prolongeait les témoignages de cette fausse modestie, un des Sénateurs ne put s'empêcher de lui dire: « La « plupart tardent à exécuter ce qu'ils ont pro- « mis; mais pour vous, César, vous tardez bien « à promettre ce que vous exécutez d'avance. » Ce mot hardi n'inspira nulle colère au Prince. « Est-il étonnant, disait-il, que des hommes « libres parlent librement? » On le vit équitable, généreux même envers ses ennemis; et, tandis que l'humanité, la justice, la bonne foi semblaient diriger toutes ses actions, une morale austère dictait des édits par lesquels il censurait jusqu'à la trop grande somptuosité des repas.

Cependant ces apparences de vertu ne durèrent qu'autant que Tibère les crut nécessaires pour

consolider son pouvoir : la mort de Germanicus dont on s'accorde à l'accuser, sembla lui ouvrir la carrière des crimes, et déchirer le voile dont il enveloppait son ame : cette ame qu'un instituteur de ce Prince encore enfant, trouvait, disait-il, *un composé de boue pétrie avec du sang*. Parmi le nombre effrayant de meurtres ordonnés par ce Prince, on cite celui de sa propre femme Julie, des deux fils de Germanicus, enfin de Séjan, son favori, que des vices affreux avaient longtemps rendu cher à son maître. Ou plutôt, renonçant à compter ses crimes, l'histoire fait seulement dater, du règne odieux de Tibère, l'époque où commence le despotisme des empereurs et la basse servitude du Sénat ; d'un côté, les premières limites de la justice franchies ; de l'autre, la première impression de terreur reçue ; chaque jour ne fit plus qu'accroître la tyrannie du maître, la pusillanimité des premiers ordres de l'état, et le malheur des peuples victimes de l'une et de l'autre.

Tibère, aussi défiant que cruel, quitta Rome inondée du sang qu'il faisait couler, et se retira près de Naples, dans l'île de Caprée, devenue célèbre par son séjour et ses débauches. De là il dictait ses ordres féroces ; de là il prononçait sur le sort d'une foule de citoyens dont il inventait à la fois les crimes et les supplices. Sans s'être ralenti dans ses innombrables cruautés, il

finit à 78 ans un règne de 23 années, marquées par les larmes et les malédictions de tous ses sujets.

Nulle action d'éclat, nul mérite militaire ne parut racheter ses crimes. Insouciant à l'excès sur le sort de l'état, il n'eut d'autre soin dans ses derniers momens que de désigner pour son successeur, Caïus Caligula, dont les vices naissans lui donnaient, disait-il, l'espoir qu'il parviendrait un jour à faire oublier les siens. Espérance digne d'un tel prince, et que celui qui les fit naître ne tarda pas à réaliser, puisqu'on assure qu'il fit étouffer Tibère, trouvant qu'il n'expirait pas assez vîte à son gré.

M.

CH.LES LE TÉMÉRAIRE

Snyderoef del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA MUSEALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

De tous les surnoms que les contemporains de ce prince lui donnèrent, celui de *Téméraire* qui le caractérise le mieux, est le seul qui ait été conservé par la postérité.

Les ducs de Bourgogne tinrent longtemps le premier rang parmi les grands vassaux des rois de France, et ils étaient plutôt, pour ces monarques, de redoutables adversaires que des sujets soumis. Charles naquit à Dijon, l'an 1433. Il était fils du duc Philippe qui, par la douceur de son caractère, et une administration paternelle, mérita d'être appelé *Le Bon*. Charles avait donné en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Mont-Lhéri, des preuves d'nn courage impétueux, lorsqu'en 1467, il hérita des états de son père. Il commença par soumettre les habitans de Gand et de Liège; mais bientôt, ouvrant à son ambition une plus vaste carrière, il combattit ouvertement le roi de France, Louis XI. Les démêlés de ce prince avec le duc de Bourgogne forment une époque importante dans son histoire. Enfin, à force de politique et de prudence, Louis parvint à vivre en paix avec un voisin pour qui le repos semblait une fatigue. Il eut même l'adresse de se faire livrer le comte de Saint-Pol qui s'était

réfugié auprès de Charles. Celui-ci, par un traité infame que l'on n'aurait pas attendu de son caractère audacieux et plein de franchise, obtint quelques villes et les biens du proscrit. Faible dédommagement pour la honte dont cette trahison a couvert sa mémoire!

En paix avec la France, mais toujours plein de projets chevaleresques, le duc de Bourgogne tourna ses armes contre les Suisses. Ce peuple avait brisé le joug de l'Autriche, et ne paraissait pas susceptible de crainte; cependant, pour conserver ses mœurs agrestes et sa liberté, il essaya de conjurer l'orage qui le menaçait. Il offrit des satisfactions à Charles pour des griefs imaginaires; il alla jusqu'à lui représenter que la conquête de la Suisse entière ne vaudrait pas ce qu'elle lui coûterait. Charles fut sourd à toutes ces remontrances, et commença la guerre en assiégeant la petite ville de Granson. Il fit passer au fil de l'épée les 400 hommes qui la défendaient, et la détruisit entièrement: crime impolitique qui força ses ennemis à n'attendre leur salut que de leur désespoir. Les Suisses lui livrèrent, en 1466, près de Morat, une de ces batailles décisives qui fixent pour des siécles la destinée d'un état; Charles y fut complètement défait, et y perdit l'élite de ses troupes. Les vainqueurs consacrèrent le souvenir de cette

action par un monument singulier, plus digne sans doute des sauvages habitans du nord de l'Amérique que d'un peuple déja avancé dans la civilisation. Ils construisirent, avec les ossemens des Bourguignons tués dans le combat, une pyramide qui a été longtemps connue sous le nom d'*Ossuaire de Morat* (elle a subsisté jusqu'à la fin du dix-huitième siécle où elle fut détruite, le jour anniversaire de la bataille, par un corps de Bourguignons faisant partie de l'armée française qui pénétra dans la Suisse).

Le butin que firent les Suisses à Morat fut immense, et répandit chez eux des richesses dont ils avaient jusqu'alors ignoré presque entièrement la valeur et l'usage. Un diamant que Charles portait à son épée, et qui fut trouvé parmi son bagage, fut vendu un écu, parce que celui qui s'en empara ne le regarda que comme un morceau de verre. C'est ce joyau qui a depuis appartenu aux grands ducs de Toscane, et que l'on a toujours regardé comme le plus précieux de l'univers, après celui qui ornait le trône des souverains du Mogol.

Le malheur n'avait point corrigé Charles. Toujours porté aux entreprises hasardeuses, il attaqua le duc de Lorraine, en 1477, un an après le désastre de Morat, et vint mettre le siége devant Nancy. Pour défendre sa capitale, son ennemi tenta le sort d'une bataille, et Charles fut encore vaincu,

mais moins par sa faute que par la trahison d'un de ses principaux officiers, napolitain de naissance, à qui il avait accordé une confiance absolue. Charles fut tué dans sa fuite, le 5 janvier de cette même année, à l'âge de 44 ans. Il ne laissa qu'une fille nommée Marie. Cette princesse épousa l'archiduc Maximilien, et porta ainsi dans la maison d'Autriche, dès-lors très-puissante, d'immenses domaines qui devinrent l'objet de guerres longues et sanglantes entre la France et l'Allemagne.

D. D.

FRANÇ. DE GUISE.

C. del.t Landon direx.t

NAPOLI

FRANÇOIS DE GUISE.

François de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, naquit au château de Bar, le 17 février 1519. La nature, prodigue envers lui, l'avait doué à la fois des plus brillantes qualités de l'esprit, des vertus les plus rares, et d'une valeur héroïque. En 1545, il se distingua au siége de Boulogne où il reçut la blessure qui lui fit donner le surnom de *Balafré*. En 1553, la défense de Metz le rangea, malgré sa jeunesse, parmi les plus grands capitaines, et aurait suffi seule à sa gloire. En conservant à la France une place importante, il déploya ses talens militaires et les vertus de son ame. Il força Charles-Quint à lever le siége, quoique ce prince eût imprudemment juré d'y périr plutôt que de l'abandonner; les malades qui furent trouvés dans le camp après son départ n'eurent point à craindre la violence d'un vainqueur irrité; Guise leur prodigua ses soins et l'argent nécessaire pour retourner dans leur patrie. La bataille de Renti en 1554, les campagnes d'Italie et surtout la prise de Calais, en 1558, mirent le comble à sa gloire. Cette ville, que les Anglais possédaient depuis plus de 200 ans, et que l'on croyait imprenable, céda en 8 jours aux efforts de François; et Henri II reconnaissant accorda à ce brave soutien

de son empire la confiance qu'il méritait ; mais il lui laissa prendre une autorité toujours dangereuse dans les mains d'un sujet aussi habile qu'ambitieux. Ce pouvoir, déja excessif sous ce prince, devint absolu dès que François II monta sur le trône ; Marie Stuart, épouse de ce monarque, était nièce des Guise : ce titre qui ajoutait au crédit des princes Lorrains leur permit de tout entreprendre. Le Duc s'empara du commandement des armées ; le cardinal de Lorraine, son frère, eut l'administration des finances ; et François II, gouverné par ses deux oncles, leur abandonna toute son autorité ; mais une puissance si formidable causa de l'ombrage aux Français, et le prince de Condé, à la tête des mécontens, voulut opposer une digue à tant d'audace et d'ambition. Les Guise ne voulurent point mettre de bornes à leurs prétentions ; ils appelèrent à l'appui de leur querelle des étrangers toujours prêts à profiter des dissentions de la France ; et, cachant leurs intérêts particuliers sous le voile sacré de la religion, ils fomentèrent des troubles dont les suites déplorables couvrirent leur patrie malheureuse de sang et de carnage. La mort de François II n'apporta aucun changement à la prospérité du duc de Guise. Sous Charles IX, encore enfant, il se réunit au maréchal de Saint-André et au connétable de Montmorency, et crut n'avoir rien à craindre des Protestans. Ce triumvirat (car il en reçut le nom dès-lors) gouvernait despotiquement ; mais

les esprits s'échauffaient, les haines étaient plus envenimées, et un événement imprévu fit éclater l'incendie qui embrasa bientôt la France entière. Le premier mars 1562, le duc de Guise passant près de Vassy, sur les frontières de la Champagne, trouva les Réformés réunis pour le prêche dans une église de cette ville; ses gens prirent querelle avec eux, ils en vinrent bientôt aux mains, le massacre fut général; François lui-même y reçut une légère blessure, et les malheureux Protestans y périrent presque tous. A cette nouvelle, tous les religionnaires qui se trouvaient en force, s'arment, se réunissent; le prince de Condé les commande, et l'on se prépare de tout côté à se défendre vaillamment. Vainqueur à Bourges, à Rouen, Guise donne, le 19 décembre 1562, la bataille de Dreux, y fait prisonnier le prince de Condé; et aussi grand dans la victoire qu'intrépide dans le combat, il partage sa tente et son lit avec son illustre rival. Au commencement de l'année suivante, 1563, il vient attaquer Orléans, centre de la faction protestante; il en poursuit le siége avec vigueur; mais il devait terminer là sa carrière et ses exploits; le 24 février, il est tué d'un coup de pistolet par Jean Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. François, prêt à mourir, se justifia du massacre de Vassy qu'il assura n'être dû qu'au hasard. Il fit venir Anne d'Est, son épouse, et Henri, son fils aîné, recommanda à

l'une l'éducation de ses enfans, et conjura l'autre de fuir les faveurs de la cour dont il reconnaissait trop tard les dangers et les peines. La conduite de Henri prouva qu'il ne sût point apprécier la sagesse de ces conseils. Le Laboureur appelle François de Guise, *un héros qui aimait l'état et la religion. Il reste pourtant encore indécis*, dit M. Anquetil dans son Esprit de la Ligue, *s'il aimait à dominer pour faire régner la religion, ou s'il aimait la religion pour triompher par elle* : réflexion judicieuse, qui doit éclairer sur le véritable caractère de François. Ce qui ne peut être mis en doute, c'est la grandeur et la générosité de son ame; on essaya plusieurs fois d'attenter à sa vie, et l'on sait qu'ayant été blessé par un Protestant, il lui adressa ces paroles remarquables : *Votre religion vous a ordonné de me tuer, et la mienne fait que je vous pardonne.* Voltaire les a parfaitement imitées dans la dernière scène d'Alzire.

M.

LUXEMBOURG.

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LUXEMBOURG.

L'illustre maison de Montmorenci donna naissance à ce héros. François Henri, duc de Luxembourg, était le fils posthume de Boutteville qui mourut victime des lois rigoureuses portées contre le duel. Il naquit le 8 janvier 1628. A l'âge de 15 ans, il faisait ses premières armes sous le Grand Condé, et prit part à la glorieuse journée de Rocroy. Attaché au prince, dont il suivit les diverses fortunes, Luxembourg rentra comme lui au service de sa patrie. En 1668, il était lieutenant-général, lorsque la Franche-Comté fut conquise. Il eut ensuite le commandement de l'un des corps d'armées qui envahirent la Hollande. Lorsque Louis XIV abandonna une conquête faite avec tant de rapidité, Luxembourg, laissé dans le pays avec 20,000 soldats, fit tête, pendant une retraite glorieuse, à 70,000 ennemis, redoutables par des succès récens et par le desir de venger les maux que leur patrie venait de souffrir. En 1675, il fut récompensé de ses glorieux travaux par le bâton de maréchal de France.

Lorsque Turenne fut tué, Luxembourg, jugé digne d'adoucir, du moins en partie, les vifs regrets que causa la mort de ce grand homme, lui succéda dans le commandement de l'armée. Mais, comme s'il eût été effrayé de la tâche im-

mense qui lui était imposée, il ne fit point tout ce que l'on attendait de lui, et ne put empêcher le duc de Lorraine de prendre Philipsbourg. Cette époque est unique dans la vie de Luxembourg : elle fut comme un instant de stupeur, après lequel il se réveilla plus terrible. Guillaume d'Orange, infatigable ennemi de Louis XIV, attaqua, près de Mons, le Maréchal qui se reposait sur la foi d'une paix récemment jurée ; mais il ne put lui arracher la victoire. Dans la seconde guerre des coalisés contre le roi de France, Luxembourg les battit complètement à Fleurus, village de la Belgique où devait triompher plus d'une fois la valeur française. A Leuze, l'avantage fut plus chèrement acheté ; mais, dans ces deux actions, le prince de Waldeck, général des Hollandais, dut céder au coup-d'œil rapide, aux ressources inopinées, en un mot au génie supérieur de l'élève de Condé. Surpris à Steinkerque par Guillaume, Luxembourg commit cette fois une véritable faute ; mais il la répara par un succès éclatant. La postérité a jugé cette action brillante, où le Général français fut si bien secondé par les princes du sang et par toute son armée, comme Louis XIV en jugea lui-même. « *Qu'aurait-il fait de plus, « s'il n'eût pas été surpris?* dit ce Monarque aux « courtisans jaloux. »

Guillaume, dont les partisans ont dit qu'il était « *toujours battu, jamais défait,* » fut mis par

Luxembourg dans une déroute complète à Nervvinde, en 1693. Après l'action, le vainqueur écrivit au roi de France, dans le style de Turenne, une lettre qui se termine par cette phrase : « Pour « moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir « exécuté les ordres de Votre Majesté; vous m'a« vez dit de prendre une ville, et de donner « bataille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée. »

Luxembourg mourut en 1695, âgé de 67 ans. Il était alors regardé comme le plus grand général des Français, que Turenne et Condé ne commandaient plus. Il montra, dans ses derniers momens, de grands sentimens de piété.

Une vie si brillante ne fut pas sans orages. Louvois, qui ne voulait pas que personne parût plus utile au roi que lui-même, persécuta Luxembourg. L'odieuse affaire des poisons servit, en 1680, de prétexte aux ennemis du Maréchal. Sur des soupçons vagues et injurieux, on le détint, pendant 14 mois, dans un des cachots de la Bastille. Le plus sage des hommes n'aurait pas pris un parti plus honorable que celui dont Luxembourg fit choix. Il ne se plaignit point, et continua de marcher à l'immortalité, en servant son prince et sa patrie.

Luxembourg avait dans l'ame cette fierté, cette conscience de ses propres forces, sans lesquelles il n'est point d'homme supérieur, en aucun genre. Son esprit vif et gai lui fournit souvent d'heu-

reuses saillies. Tout le monde sait que lorsqu'on lui rapporta l'exclamation chagrine du prince Guillaume, « ne battrai-je jamais ce bossu ! » il s'écria sur le champ : « Comment le sait-il ? il ne « m'a jamais vu par derrière. »

On a observé, avec justesse, que la mort de Luxembourg fut le terme des succès de Louis XIV. Les soldats, jusques-là invincibles sous un chef qu'ils adoraient, connurent alors les défaites : et plusieurs années malheureuses attirèrent sur la France des désastres dont la constance du Monarque, la bravoure nationale, et l'heureuse témérité de Villars purent seules arrêter le cours.

D. D.

LESDIGUIERES.

Dumonstier pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LESDIGUIÈRES.

François de Bonne, duc de Lesdiguières, naquit à Saint-Bonnet de Champsaur, dans le Haut-Dauphiné, le 1 avril 1543. Il fut le dernier connétable de France et le dernier de ces seigneurs puissans qui, sous Henri IV et Louis XIII, s'étaient rendus ou nécessaires ou redoutables à l'autorité royale encore mal affermie. En 1591, il défit, à la tête d'une de ces armées, telles qu'on en levait alors, c'est-à-dire composées de paysans, d'artisans et de bourgeois, les troupes savoyardes et italiennes qui étaient entrées dans le Dauphiné. Le succès de ses armes n'avait pas peu contribué à faire triompher celles de Henri IV; aussi la faveur de ce prince ne l'abandonna pas. En 1608, il fut fait maréchal de France, et sa terre de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie. Sous Louis XIII, on le voit, n'étant que lieutenant-général du Dauphiné, lever une armée à ses dépends, et aller secourir, contre les Espagnols, le duc de Savoie que la cour de France abandonnait. Peu de temps après, cette même cour fut obligée de négocier avec les chefs du parti protestant: Lesdiguières était le plus distingué de tous. Les Réformés lui offraient la place de généralissime, avec cent mille écus par mois. On proposa, dans le conseil, de le tuer ou de le faire connétable; le roi prit ce der-

nier parti, mais il fallait qu'il abjurât le calvinisme. Il fit ce sacrifice à son ambition. Ses lettres de connétable portaient: « Pour avoir toujours été « vainqueur et n'avoir jamais été vaincu. » Attaché depuis lors irrévocablement au parti de la cour et à la religion qu'il avait embrassée, il devint l'effroi des Réformés dont il avait été l'appui, et acheva de soumettre au roi les villes des provinces méridionales où les insurgés s'étaient réfugiés. Ce n'est pas que son orgueil n'eut à souffrir des faveurs ridicules dont le roi accablait le duc de Luynes, nommé connétable avant lui, et sous qui il fut obligé de servir. Celui qui avait conquis la Savoie à la France, et délivré le Dauphiné se vit préférer quelque temps un courtisan sans mérite. On cite de lui un trait qui fait honneur à sa clémence : tandis qu'il était encore chef du parti calviniste, un archevêque d'Embrun, corrompit un de ses domestiques de confiance, et le détermina à assassiner son maître. Lesdiguières, averti du complot, fait venir ce domestique et lui ordonne de s'armer ; il s'arme à son tour : « Puisque tu as promis de me tuer, lui dit-il, « essaye maintenant de le faire, et ne perd pas, par « une lâcheté, la réputation de valeur que tu t'es « acquise. » Le malheureux confondu, se jette aux pieds de son maître qui lui pardonne et continue de s'en servir. Lesdiguières mourut, en 1626, à l'âge de 84 ans.

L....x

LAUDHON.

Nilson del.t *Landon direx.t*

LAUDHON.

Gédéon, baron de Laudhon, maréchal, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, naquit, en Livonie, de parens pauvres, et parvint par son seul mérite aux premières dignités de l'empire. Une naissance obscure devint alors une espèce d'illustration pour celui qui, sujet d'une monarchie, semblait destiné à combattre et à mourir dans les rangs. Il est fâcheux que les exemples de ces honneurs accordés aux services soyent aussi rares et fassent partie de la gloire des souverains. Laudhon, né en 1716, n'était que de quatre ans plus jeune que Frédéric II, roi de Prusse; les guerres presque continuelles qui, depuis l'avénement de ce prince au trône en 1740, jusqu'au traité de 1785, agitèrent la Prusse et l'Autriche, étaient une école où se formaient les plus habiles généraux de l'Europe. Laudhon se fit remarquer parmi eux; et, dès la guerre de 1757, son nom était déjà célèbre. On sait combien elle pensa être funeste à la Prusse. Frédéric voyait ligués contre lui la Russie, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche, la Saxe, la Suède et la France; jamais campagne n'offrit plus de combats, ni plus de vicissitudes dans les armes. Celles de l'Autriche furent un moment et presque en tous lieux victorieuses: le prince Charles s'était emparé de Breslaw; Had-

drek, de Berlin ; et enfin Laudhon avait pris, en une nuit, Schweildnitz, la nombreuse garnison qui la défendait, une artillerie formidable et des magasins immenses. C'en était fait en apparence de la Prusse ; Frédéric n'avait point encore vaincu à Rosbach et à Lissa. C'est à la fin de cette campagne qu'il faut placer l'entrevue du roi de Prusse et de l'Empereur, dans laquelle Laudhon, admis à leur table, allait s'asseoir du côté opposé à celui du roi, lorsque celui-ci lui faisant place à côté de lui : « Venez vous mettre ici, M. de Laudhon, « lui dit-il, j'aime mieux vous avoir à côté de « moi qu'en face. » Il fit depuis la guerre contre les Turcs. Les qualités privées de Laudhon n'étaient pas moins recommandables que ses talens militaires. Il ne laissa qu'une fortune médiocre, après avoir longtemps commandé les armées d'une grande puissance. L'empereur dédommagea sa veuve, en lui assurant une partie des pensions de son époux.

Laudhon mourut en juillet 1790. Il avait fait dresser, de son vivant, un mausolée avec une inscription latine dont voici le sens : « Le sou- « venir de la mort est la meilleure philosophie. » Ces sentimens philosophiques de Laudhon, sa modestie, son désintéressement, l'amour du soldat pour lui, et enfin son élévation qui ne lui fit rien perdre de sa simplicité, rappellent quelques traits du caractère et de la vie de Catinat.

L....x

HENRI III.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE MITTEILUNGEN
NAPOLI

HENRI III.

Ce prince naquit à Fontainebleau, le 19 septembre 1551, de Henri II et de Catherine de Médicis. C'est de lui que Voltaire a dit :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Et jamais roi ne put mieux justifier cette remarque, applicable à d'autres souverains. Henri favorisé de l'affection de sa mère, fut placé à 18 ans à la tête des armées. Il y mérita l'estime des gens de guerre et la jalousie de Charles IX son frère, en gagnant sur les Protestans les batailles de Jarnac et de Moncontour. En 1573 il fut choisi pour roi, par les Polonais, après la mort de Sigismond-Auguste; mais, quoiqu'il se fût fait aimer de ce peuple, il préféra le trône de France, qui lui échut par la mort de Charles IX, à celui de Pologne qu'il n'occupa que trois mois, et revint secrètement dans sa patrie.

Il eut d'abord à soutenir contre les Protestans une guerre passagère, à laquelle il mit fin en leur permettant l'exercice de leur culte. Bientôt il se livra, dans une cour voluptueuse, à des excès qui surpassèrent ceux qui l'avaient déja souillée. Maugiron, Quélus, S. Maigrin, d'Epernon, Joyeuse et d'autres seigneurs dissolus devinrent les compagnons de ses honteuses débauches. Le nom de *Mignons du roi*,

qui a flétri leur mémoire dispense de s'appesantir sur ces turpitudes. Les historiens du temps les ont assez fait connaître, ainsi que les superstitions ridicules, les actes de pénitence dont ces débauches étaient accompagnées.

La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre des partis que l'autorité d'un roi méprisé ne pouvait plus contenir. Henri se fit chef de la ligue, pour détruire l'influence des *Guise*. Il envoya en 1587 Joyeuse contre le roi de Navarre; mais ce jeune favori fut défait complètement et perdit la vie dans les plaines de Coutras. L'année suivante, Guise, tout puissant dans Paris, en fit chasser le roi par la populace ameutée. L'assassinat de Guise, exécuté peu de temps après, par ordre de Henri, aux états de Blois, le délivra d'un ennemi, mais ne lui rendit point sa puissance. La ligue élut pour chef le duc de Mayenne, frère du mort; et, comme Henri avait aussi fait périr le cardinal de Lorraine, autre frère du duc, Sixte V l'excommunia.

Attaqué ouvertement par une partie de ses sujets à qui il était devenu plus odieux depuis que les foudres de l'église l'avaient atteint, Henri eut recours aux Protestans, et alla se jeter dans les bras de ce même Henri de Navarre qu'il avait jusques-là traité en ennemi. La présence d'un héros parut rendre au roi de France son ancienne valeur: dans une action où il en donna des preuves éclatantes, le roi de Navarre lui dit: « Je ne m'étonne plus, après ce que

« je viens de voir, si nos gens perdirent les batailles « de Jarnac et de Moncontour. — Mon frère, lui « répondit Henri, il faut faire tout ce qu'on est « obligé de faire. Les rois ne sont pas plus exposés « que les autres, et les balles ne viennent pas plus « tôt les chercher qu'un simple soldat. » Les deux rois unis et bien secondés eurent des succès importans, et vinrent mettre le siége devant Paris. La nombreuse population resserrée dans cette ville éprouvait déja les horreurs de la famine, lorsqu'un jeune homme qui, dans la solitude du cloître, portait au plus haut point le fanatisme politique et religieux, résolut de tuer Henri III, qu'il regardait comme le chef des ennemis de la ligue et de l'église. Ce jacobin, nommé Jacques Clément, se présenta devant le roi à S. Cloud, sous prétexte de lui apporter une lettre du premier président, de Harlay, et le perça d'un coup de couteau. Ces faits sont assez connus, ainsi que la punition du crime; mais on rapportera une anecdote moins généralement répandue: la duchesse de Montpensier, sœur des Guise, ayant su la résolution de Clément, le fit venir près d'elle, le combla d'éloges, et enfin, pour exalter sa tête par tous les genres de séduction, lui fit passer avec elle la nuit qui précéda l'assassinat. C'est cette même princesse qui portait toujours à sa ceinture une paire de ciseaux, afin, disait-elle, de pouvoir elle-même faire une tonsure à Henri III, lorsqu'il serait détrôné et mis dans un cloître.

Henri III mourut le 2 août 1589, le lendemain du jour où il avait été assassiné. Il était alors âgé de 38 ans, et régnait depuis 15. « Je ne suis point fâché « de mourir, dit-il quelques instans avant d'expirer, « mais de laisser le royaume en désordre et tous « les honnêtes gens affligés. » Après avoir montré la crainte que son successeur ne fût un jour victime d'un semblable assassinat, il fit rassembler les grands et les seigneurs qui lui étaient restés fidèles, et leur rappela les droits de Henri de Navarre à la couronne de France, en leur répétant qu'il ne fallait pas s'arrêter à la différence des religions. Ce sentiment ne s'accorde guères avec celui qu'il émit dans le conseil secret où fut résolu le massacre de la Saint-Barthélemy dont il fut, dit-on, l'un des instigateurs. En lui finit la branche des Valois, à laquelle succéda celle des Bourbons, dans la personne de Henri de Navarre, devenu immortel sous le nom de Henri IV.

D. D.

L'ABBÉ FLEURY.

Gobert pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

L'ABBÉ FLEURY.

L'abbé Fleury, un de nos historiens les plus distingués, doit être cité aussi parmi le petit nombre d'orateurs qui ont su écrire en vrais philosophes, sans cesser d'être chrétiens fidèles. En effet si, dans son Histoire ecclésiastique, il a dit toute la vérité; si le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévère, il s'en faut bien qu'il ait attribué tout le mal qu'ont produit l'ignorance des peuples et l'ambition des grands, à une religion qui ne veut et ne fait que le bien. Dans sa manière de traiter l'histoire, on sent qu'il a pris pour modèles les écrivains sacrés. Son style a quelque chose de leur noble simplicité; il y règne une clarté, un naturel et une onction qui inspirent la confiance et font estimer l'auteur. Malheureusement il composait son ouvrage à mesure qu'il étudiait l'histoire de sa religion: aussi s'aperçoit-on qu'il n'est pas maître de sa matière. Les discours, au contraire, qu'il y a répandus, aussi fortement pensés que purement écrits, annoncent un esprit qui plane sur ses sujets.

Plusieurs autres écrits sont sortis de sa plume, entre autres, le *Catéchisme historique*, si excellent, si parfait dans son genre, qu'il est étonnant qu'on ait pu songer à en faire d'autres; *les Mœurs des Israëlites et celles des Chrétiens*, ouvrages dignes de la plume judicieuse qui a écrit les Discours. On

peut indiquer aussi à l'estime publique son Livre *sur les Devoirs des Maîtres et des Domestiques; l'Histoire du Droit français, et le Traité du Droit public.*

La vie d'un homme tel que l'abbé Feury n'occupe pas une longue page dans l'histoire. Sans ambition, n'ayant d'autre goût que celui de l'étude et de la retraite, il vivait solitaire au milieu de la cour. Il avait été précepteur du prince de Conti et du comte de Vermandois, avant d'avoir été appelé auprès des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, pour être associé aux travaux de Fénélon. Louis XIV lui donna le riche prieuré d'Argenteuil. Fleury ne voulut point cumuler plusieurs bénéfices; il se démit de l'abbaye du Loc-Dieu dont il était pourvu. Ses vertus, ses talens, sa candeur, sa modestie, lui avaient concilié l'estime générale. Le Régent vit son choix universellement applaudi, quand il le nomma confesseur de Louis XV. Il avait choisi Fleury, disait-il, parce qu'il n'était ni *Moliniste*, ni *Janséniste*, ni *Ultramontain*. Son grand âge le força bientôt de se démettre de cette place. Il mourut peu après, en 1723, âgé de 83 ans. Il était né à Paris en 1640; il avait exercé les fonctions d'avocat pendant huit ans, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique.

L. G. T.

LA D.sse DE LA VALLIERE

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

M.me DE LA VALLIÈRE.

« *Cette petite violette qui se cachait sous l'herbe,* « *et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être* « *mère, d'être duchesse..... Jamais il n'y en aura* « *sur ce moule.*» C'est ainsi que madame de Sévigné trace le portrait fidèle de madame de La Vallière, et donne, dans ce peu de mots, l'histoire de sa vie et de son caractère. Fille d'honneur de Henriette d'Angleterre, elle ne brillait point à la cour par sa beauté; mais un charme secret répandu sur toute sa personne, un regard plein de douceur, de tendresse et de modestie,

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

LA FONTAINE.

lui gagnaient à la fois l'estime et le cœur de ceux qui l'approchaient. Son ame vraiment vertueuse était extessivement tendre. Elle ne tarda pas à sentir toute l'influence de cette funeste disposition. Voir Louis XIV, l'aimer avec transport, ce ne fut qu'une même chose pour elle. Ce prince dut au hasard de connaître le secret d'un cœur si sensible; et, pour la première fois, sentit tout le charme d'être aimé pour lui-même : aussi, dans l'union qu'il forma bientôt avec elle, il mit tout ce que son ame avait de grand, de délicat et de passionné. Cependant ce ne fut qu'après plus d'un an

de résistance, qu'il parvint à faire oublier à mademoiselle de La Vallière tous ses devoirs. Dès ce moment, renfermée toute entière dans sa passion; plus attentive à penser à celui qu'elle aimait qu'empressée de lui plaire, elle se montra indifférente à tout ce qui n'était pas Louis. Aussi ne la vit-on jamais figurer dans les intrigues de la cour, et si quelquefois elle profita de sa faveur, ce ne fut que pour faire du bien. L'inconstance du roi la rappela à des sentimens auxquels elle n'avait jamais renoncé. Madame de Montespan prit sa place. Après des efforts inutiles pour rappeler l'amant qui lui échappait, elle entra aux Carmelites à Paris, où elle prononça ses vœux en 1675. *Elle fit cette action comme toutes les autres*, dit madame de Sévigné, *d'une manière charmante*. L'usage de la serge, le coucher sur la dure, l'assiduité aux travaux les plus pénibles, le jeune, la prière, le silence, et cent autres austérités sur lesquelles elle enchérissait encore, tel fut le genre de vie qu'elle mena pendant 36 ans; et sa persévérance prouva que son renoncement avait été aussi entier que sincère. Dans cette vie austère et retirée, elle goûta un contentement qu'elle n'avait jamais éprouvé auprès du plus aimable et du plus grand roi du monde. Elle mourut le 6 juin 1710, âgée de 65 ans, dix mois. Elle avait eu du roi, le comte de Vermandois qui mourut sans être marié, et mademoiselle de Blois qui épousa le prince de Conti.

L. G. T.

COWLEY.

Faithorne del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

COWLEY.

Ce poète est un de ceux dont on a parlé le plus diversement. Hume le regarde presque comme un versificateur médiocre; et Chabanon l'appelle le Pindare anglais. Ces deux jugemens s'éloignent également de la vérité. Hume, selon sa coutume, a traité sévèrement un partisan des Stuart; et Chabanon n'était pas assez versé dans la littérature anglaise pour que son opinion soit de quelque importance. S'il fallait absolument comparer Cowley à quelque poète grec, on aurait pu nommer non pas Pindare, mais Anacréon. Une aimable facilité, de la grâce, des pensées heureuses distinguent les productions de Cowley; mais le desir de montrer de l'esprit l'a souvent égaré. Il lui a inspiré de froides allégories, et l'a jeté dans l'affectation. Quoi qu'il en soit, puisqu'un petit nombre de morceaux charmans suffit pour assurer la réputation d'un auteur, Cowley aura toujours une place honorable sur le Parnasse anglais. On lira toujours avec plaisir les vers qu'il a faits pour ses maîtresses et surtout sa *Dynastie*, morceau plein de sel et d'enjouement dans lequel se rappelant toutes les femmes qui ont possédé son cœur plus ou moins longtemps, il arrive jusqu'à la maîtresse *régnante*, à laquelle il souhaite une longue domination.

Cowley naquit à Londres, en 1618. Ses talens le

firent connaître de Charles I qu'il n'abandonna point dans ses malheurs. Après la catastrophe qui priva ce prince du trône et de la vie, Cowley suivit sa veuve en France, et revint en Angleterre lors du rétablissement de Charles II. Les bienfaits des ducs de Buckingham et de Saint-Albans lui procurèrent une existence heureuse. Il mourut, en 1667, âgé de 49 ans. Charles II, peu susceptible d'attachement, ne put s'empêcher de regretter en lui « l'homme « qui lui était le plus dévoué. » Cowley a son tombeau dans l'abbaye de Westminster, parmi ceux des personnages illustres de l'Angleterre. Le duc de Saint-Albans lui fit ériger ce monument, que l'on plaça entre ceux de Chaucer et de Spencer, les deux pères de la poésie anglaise.

D. D.

BOURDALOUE.

E. Charon pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

BOURDALOUE.

Bourdaloue naquit à Bourges en 1633. Il entra aux Jésuites de cette ville à 15 ans. Après s'être distingué dans tous les grades de sa société, par lesquels il passa successivement, il fut envoyé à Paris. A peine il y parut qu'un concours innombrable d'auditeurs s'empressa de l'entendre. On admirait la noblesse et le naturel de son expression, l'art avec lequel il s'élevait sans emphase, et savait descendre sans tomber dans la bassesse, se faisant également goûter et des grands et du peuple. On remarquait surtout cette force toujours égale que soutient sans cesse cette logique pleine de vigueur, avec laquelle il presse l'incrédule et l'impie jusques dans leurs derniers retranchemens, et pour la première fois, dit Voltaire, on entendit dans la chaire la raison éloquente.

Il fut appelé à Verssilles. Il étonna Bossuet; il émut le roi; fit pâlir les courtisans. Louis XIV voulut l'entendre prêcher tous les deux ans: *j'aime mieux vos redites*, dit-il *à Bourdaloue, que les choses nouvelles des autres.*

Envoyé dans les provinces méridionales, Bourdaloue sut s'y concilier tous les suffrages, gagner les cœurs, et faire aimer une religion que trop de violences avait rendu odieuse.

Il prêcha 34 ans de suite, soit à Paris, soit à la

cour, sans cesser de se livrer, en même temps, aux fonctions du tribunal de la pénitence, où il restait cinq et six heures de suite.

Il renonça à la prédication sur la fin de ses jours ; mais il se consacra aux assemblées de charité et aux prisons. Peu d'hommes ont fourni une carrière plus laborieuse, plus utile et plus complète que la sienne. A 72 ans, la surveille de sa mort, il s'occupait encore de l'instruction et des exercices de son ministère.

« Ce que j'admire en lui, dit M. Maury, « en appréciant son talent oratoire, c'est qu'il « se fait oublier lui-même..... C'est qu'il n'exa- « gère jamais les devoirs du christianisme.... C'est « cette fécondité inépuisable de ses plans, qui ne « se ressemblent jamais.... C'est cette connais- « sance la plus profonde de la religion, et l'usage « admirable qu'il fait de l'Ecriture et des Pères.... » Ajoutons cependant à ce jugement, que Bourdaloue, plus habile dialecticien qu'orateur disert, sait mieux dégager la vérité des chaînes tortueuses du sophisme, que trouver le chemin du cœur; que la pénible uniformité de ses raisonnemens n'est presque jamais interrompue par les mouvemens de l'ame, et que par fois son expression manque de couleur.

On regarde comme ses chef-d'œuvres les Sermons sur *la Conception*, sur *la Passion* et sur *la Résurrection*.

L. G. T.

MONTAUSIER.

Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MONTAUSIER.

Où est cet honnête homme qui dit toujours la vérité? demandait le peuple, sous Louis XIV, quand il voyait passer la cour. C'était ainsi qu'on désignait le duc de Montausier. Sans doute, il méritait cette honorable distinction. Au milieu d'une cour, où tout ce qu'il y avait de plus imposant et de plus aimable n'était occupé qu'à donner à la flatterie les formes les plus gracieuses et les plus propres à la faire goûter d'un prince, ami de la louange délicate, seul il osa toujours faire retentir sans ménagement la voix rude et austère de la vérité, et dans toutes les circonstances il se présente comme un homme qu'il faut mettre à part au milieu de cette foule d'hommes distingués dans tous les genres, qui se pressaient autour de Louis XIV. Il était né, en 1610, de l'ancienne famille de Sainte Maure. Sa mère, Marguerite de Châteaubriant, l'éleva dans la religion protestante que depuis il abjura. On a prétendu que l'amour avait eu quelque part à cette conversion, parce qu'elle fut suivie du mariage de Montausier avec la célèbre Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet; mais il avait déja prouvé que cette passion n'était pas capable de lui faire sacrifier sa conscience. Dès sa jeunesse, il avait servi avec éclat. A 28 ans, il était maréchal de camp

Lors des troubles de la Fronde, il se distingua par son fidèle attachement au roi et par ses succès contre les rebelles. Lorsqu'il vint s'établir à la cour : « *J'y vais*, dit-il, *mais je saurai y dire la* « *vérité*. » Il tint parole, et n'épargna pas les plus dures au roi lui-même.

Nommé gouverneur du Dauphin, il appela près de lui Bossuet et Huet, pour l'aider à former le cœur et l'esprit de son illustre élève. Il s'attachait surtout à écarter du jeune prince tout ce qui pouvait être empreint du poison de la flatterie. On sait ce qu'il lui dit en le quittant, et l'on connaît la lettre qu'il lui écrivit après la prise de Philisbourg. Que de traits semblables on aurait à citer, où se peignent sa vertu haute et austère, sa probité au dessus des mœurs de son siècle, son zèle pour la gloire de la nation, son goût pour le beau et le vrai, son horreur pour la flatterie et le mensonge, horreur qui quelquefois parut aller jusqu'à l'âpreté et la rudesse, mais qui le fit toujours regarder comme le reste de ces vertus antiques qui se rencontraient quelquefois à la cour des princes, et y commandaient le respect. Montausier mourut, en 1690, âgé de 80 ans.

L. G. T.

VINCENT DE PAUL.

Turonen pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

S. VINCENT DE PAUL.

Trop de plumes habiles ont exposé, dans ces derniers temps à l'admiration publique, le tableau des vertus de S. Vincent de Paul, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails sur un homme d'un mérite si rare. Pour le faire connaître, il suffira de tracer la liste des nombreux établissemens où les malheureux de toute espèce ont trouvé et trouvent encore des consolations et des ressources. Né de parens obscurs, en 1576, à Poy, au diocèse d'Acqs, il commença par être gardeur de troupeau. Il fut successivement esclave à Tunis, curé de village, précepteur du cardinal de Retz, aumônier général des galères, principal du collège des Bons-Enfans, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Sa vie ne fut qu'un tissu de bonnes œuvres dont nous jouissons encore en partie. Il institua en France, les séminaires, les Lazaristes, les Filles de la Charité, ces anges consolateurs, qu'un gouvernement réparateur s'est empressé de rendre aux vœux de l'humanité souffrante. Il fonda des hôpitaux pour les enfans trouvés à qui, par un discours de quelques mots, il sut procurer 40,000 l. de rente. Les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpétrière, de la Pitié; ceux de Marseille pour les forçats, de Sainte-Reine pour les pélerins, du

Saint-Nom-de-Jésus pour les vieillards, furent en partie son ouvrage. Il répandit plus de 20 millions dans les provinces dévastées; il travailla à la réforme de Grammont, de Prémontré, de Sainte-Geneviève. Voilà ce que fit cet homme qui, au jugement de ses ennemis, n'eut que du zèle sans talens. Il était, il est vrai, plus pieux que savant; mais que le savoir est peu de choses auprès de tant d'actions sublimes! Un malheureux que Vincent avait vu était certain d'être soulagé. A Marseille, il rencontra un forçat au désespoir de laisser dans la misère sa femme et ses enfans; il se fait enchaîner à sa place, à la chiourme des galériens, et ses pieds, restés enflés pendant le reste de sa vie, portèrent les traces des fers honorables dont ils avaient été chargés. Le ciel prolongea des jours si utilement employés au salut des autres hommes. Il vécut jusqu'à 85 ans. Il fut mis au nombre des Saints par Clément XII, en 1737.

L. G. T.

JEAN RACINE.

J. B. Santerre pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

RACINE.

Le plus parfait de tous les poètes français, celui dont les siécles modernes n'offrent point l'égal, et à qui l'antiquité ne peut opposer que Virgile, Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. Il commença ses études au collége de Beauvais, et les continua à Port-Royal. Claude Lancelot, sacristain de cette maison, le mit bientôt en état de lire dans l'original les auteurs grecs les plus difficiles. Il lui arracha un jour des mains le roman de *Théagène et Chariclée*, et le jeta au feu. Racine s'en procura un autre exemplaire qui eut le même sort. Il en acheta un troisième, l'apprit par cœur, et le porta à son maître, en lui disant : *Vous pouvez brûler celui-ci comme les deux autres.* Il fit de bonne heure des vers français : les premiers furent très-mauvais. Il ne commença à montrer quelque lueur de talent que dans son ode de *la Nymphe de la Seine*, faite pour le mariage de Louis XIV. Elle lui valut des éloges de la part de Chapelain, et, ce qui valait mieux, un présent de cent louis et une pension de 600 liv. de la part du roi. Un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela auprès de lui pour lui résigner un de ses bénéfices. Il se livra sans

goût et sans succès à l'étude de la théologie ; son penchant l'entraînait vers la poésie, et la poésie l'attirait à Paris, seul séjour où son talent pût se perfectionner et se montrer. Il y revint, et y acheva sa tragédie des *Frères ennemis* commencée à Uzès. On ignore quelle en fut la réussite. *Alexandre,* qui parut ensuite, eut des partisans et des censeurs. Corneille, après l'avoir lu, dit à l'auteur qu'il avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait pas pour la tragédie. *Andromaque* donna bientôt un noble démenti à Corneille : de cette pièce aux précédentes l'intervalle était immense. Racine eut, vers ce temps, un procès *que ni ses juges, ni lui n'entendirent.* Ce procès lui suggéra l'idée *des Plaideurs,* auxquels Aristophane et ses amis contribuèrent. Racine, brouillé avec Molière, avait pris la défense du *Misanthrope :* Molière, à son tour, prit la défense des *Plaideurs. Britannicus* fut froidement accueilli : on fut longtemps à en sentir le mérite. Quelques vers de cette belle tragédie firent renoncer Louis XIV à se donner en spectacle sur le théâtre de la cour. *Bérénice* fut un duel entre Corneille et Racine. Madame, première femme de Monsieur, en avait fourni le sujet aux deux poètes. Corneille fut vaincu : il eut la faiblesse de s'en venger, en faisant une critique injuste de *Bajazet.* Racine ne tarda point

à remporter sur lui une victoire plus brillante encore : il donna *Mithridate*. Corneille n'aurait pas conçu plus fortement le rôle de *Mithridate*, et il ne l'aurait pas écrit aussi bien. *Iphigénie* parut, et l'on convint qu'Euripide avait été surpassé par son imitateur. Racine le fut par lui-même, lorsqu'il donna *Phèdre*, qu'il faudrait appeler avec Voltaire le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si *Athalie* n'était là pour lui disputer ce glorieux titre. On vit alors le plus honteux scandale qui ait jamais souillé les fastes de la littérature. Le plus mauvais ouvrage d'un poète qui n'en a fait que de détestables, la *Phèdre* de Pradon fut préférée à la *Phèdre* de Racine, et une femme, auteur de jolis vers, madame Deshoulières, fit contre cette dernière tragédie un sonnet qui n'est plus injurieux que pour elle-même. Funeste effet de cette odieuse injustice! Racine désespéré se tut pendant douze années. Qui sait de combien de chef-d'œuvres ce silence nous a privés? Racine, né tendre et élevé religieusement, chercha des consolations dans la piété. Il se réconcilia avec Port-Royal qu'il s'était aliéné par ses ouvrages profanes, et contre lequel il avait écrit deux Lettres qu'on a mises à côté des *Provinciales*. La religion avait enlevé Racine au Théâtre; elle le lui rendit. A la sollicitation de madame de Maintenon, il fit pour la

maison de Saint-Cyr *Esther* qui eut un succès prodigieux, et *Athalie* qui n'en eut aucun..... Boileau lui prédit qu'un jour elle en aurait un fort grand ; il ne le vit point. Il mourut le 21 avril 1699, à l'âge de 59 ans, victime de son excessive sensibilité. Le roi avait surpris, entre les mains de madame de Maintenon, un Mémoire sur la Misère du Peuple, que le poète avait composé à la prière de cette dame, et en avait témoigné quelque mécontentement. Racine en fut instruit, et le chagrin que lui causa cette légère disgrace, abrégea ses jours.

Racine fut lié toute sa vie avec Boileau d'une amitié fort tendre, et il en reçut d'excellens conseils pour la perfection de ses ouvrages. Il était naturellement fort caustique : quelques épigrammes qu'il a laissées le témoignent assez. L'âge et la dévotion avaient fini par dompter son penchant à la raillerie. Il était le meilleur des maris et des pères. Il eut sept enfans, cinq filles et deux fils, dont l'un l'auteur du Poème de *la Religion*, a été très-heureusement caractérisé par ce mot de Voltaire : *le grand versificateur Louis Racine, fils du grand poète Jean Racine.* Ce fils a laissé des Mémoires fort intéressans sur la vie et les ouvrages de son père, qui est encore mieux peint dans le Recueil de ses propres Lettres adressées à l'aîné de ses fils : jamais la bonté jointe au génie ne s'est expri-

mée avec une simplicité plus touchante. Racine était courtisan ; mais, plus empressé qu'habile, il laissait trop percer l'envie d'obtenir la faveur et de paraître l'avoir obtenue ; ce qui lui attira quelques ridicules. Il ne brava qu'une seule fois le ressentiment du roi, ce fut en se faisant enterrer à Port-Royal. Un homme de la cour dit à ce sujet : *il n'aurait jamais osé en faire autant de son vivant*. Racine était fort aimable dans la conversation ; il s'entretenait avec facilité sur toute sorte d'objets, et sa prononciation, aussi nette qu'agréable, ajoutait beaucoup au charme de ses discours. Sa figure était très-belle : Louis XIV la cita un jour comme une des plus heureuses de son royaume.

Le talent de Racine joignait à la plus rare perfection une flexibilité dont il n'y a peut-être pas un autre exemple. L'auteur de tant de tragédies tendres et sublimes a fait une comédie qui est un chef-d'œuvre de gaieté et de plaisanterie. Ses *Cantiques*, ses chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, remplis d'onction et de majesté, l'ont placé au premier rang de nos lyriques. Ses épigrammes, d'un sel si piquant et d'un tour si vif, suffiraient, quoique en petit nombre, pour lui faire une réputation en ce genre. Seul parmi les grands poètes de son temps, il a eu le don de bien écrire en prose ; et portant dans cet autre langage la même souplesse de talent que

dans celui des vers, il s'est élevé sans effort à toute la hauteur de la prose oratoire dans son Discours pour la réception de Thomas Corneille, et il a saisi avec une égale aisance toutes les grâces, toutes les finesses de la prose familière dans ses deux Lettres à l'auteur des *Visionnaires*. En un mot, on ne conçoit pas qu'il eût été possible de faire mieux que Racine dans tout ce qu'il a tenté, et l'on ne saurait imaginer rien qu'il n'eût été capable de bien faire, s'il l'avait entrepris.

A.

MIGNARD.

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

MIGNARD.

Lorsque les partisans de Mignard opposèrent cet artiste à Lé Brun, Louis XIV qui préférait ce dernier demanda, sur leurs ouvrages, l'avis du célèbre Montausier : « Je ne me connais pas en peinture, « répondit le Duc; mais il me semble que ces deux « hommes peignent comme leurs noms. » Le mot est juste quant à Mignard : ce peintre avait de l'esprit, de la grâce, du goût, un dessin plus élégant que correct, et une couleur séduisante; ses Vierges furent nommées les *Mignardes*, moins par allusion à son nom qu'au genre de leurs beautés. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il ne sut pas donner de l'élévation à son style et de la force à ses pensées, quand les sujets l'exigeaient absolument. La coupole du Val-de-Grâce atteste le contraire, et il mérita une partie des éloges que Molière, son ami, lui prodigua dans le poème qu'il composa en l'honneur de cette belle fresque.

Pierre Mignard, surnommé le *Romain* pour le distinguer de Nicolas Mignard, son frère, naquit à Troyes, en 1610, de parens qui le destinèrent à la médecine; forcé de visiter les malades, il s'amusait à faire leur portrait; ses dispositions surprirent son père qui le plaça chez Vouët où il s'acquit quelques protecteurs. Le desir d'étudier des chef-d'œuvres lui fit entreprendre le voyage de Rome; malgré

la détresse où il vécut d'abord, il finit par s'y faire une réputation qui le fit rechercher des grands; il dut cet avantage au genre du portrait dans lequel il excella et qui lui valut la protection de plusieurs papes. Son dessin s'était perfectionné à Rome; il voulut voir Venise pour étudier le coloris, et conçut tant d'admiration pour les ouvrages de l'école vénitienne, qu'il forma le projet de se fixer dans cette ville, et s'y maria; mais un ordre de Louis XIV le rappela en France où sa célébrité l'avait devancé. Celle dont jouissait Le Brun lui porta ombrage, et, malgré les preuves d'estime que lui donna celui-ci, Mignard ne put jamais modérer sa jalousie. Le roi, qui ne s'en crut pas moins obligé de récompenser ses talens, l'anoblit en 1687; et, lorsque la mort de Le Brun laissa la place de premier peintre vacante, il l'accorda à Mignard qui n'eut pas de successeur du vivant de Louis XIV; ce prince n'ayant pas cru qu'on pût remplacer un homme d'un aussi grand mérite. Mignard mourut en 1695 et laissa de très-grands biens.

Fénélon, Bossuet, Racine et Despréaux recherchaient sa conversation; un seul trait fera juger de la finesse de son esprit: « Vous me trouvez bien « vieilli, » lui dit Louis XIV, lorsque Mignard fit le portrait de ce prince pour la dixième fois. « Sire, « répondit-il, je vois sur le front de votre Majesté « quelques campagnes de plus. »

L.

COLBERT.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REGIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

COLBERT.

Jean Baptiste Colbert naquit à Reims en 1619. Parvenu par ses talens et par ses services aux premières dignités de l'état, il eut la ridicule vanité de prétendre à une naissance illustre; et Ménage à qui il donnait une pension, lui composa une généalogie dans laquelle il le fesait descendre des anciens rois d'Ecosse. Néanmoins il est certain que son grand-père et son père fesaient à Reims le commerce des draps et des vins. Employé d'abord chez des fabricans de Lyon, ensuite clerc de notaire à Paris, puis commis chez le trésorier des parties casuelles, Colbert fut placé en 1648, par Saint-Pouange son parent, chez le secrétaire d'état Le Tellier. Celui-ci le céda au cardinal de Mazarin qui démêla promptement ses talens et lui fournit l'occasion de les développer en le nommant son intendant. C'était en quelque sorte l'appeler à prendre part à l'administration des finances du royaume. Colbert, également à portée d'en embrasser tous les détails et d'en connaître tous les abus, servit avec zèle les intérêts du cardinal et se prépara à bien servir l'état. L'habileté qu'il montra le rendit tous les jours plus nécessaire et par conséquent plus cher à Mazarin qui, en 1660, le gratifia de la charge de secrétaire des commandemens de la jeune

reine. L'année suivante, en mourant, il le nomma son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV avait résolu de ne plus avoir de premier ministre. Voulant acquérir quelque connaissance des affaires, il eut des conférences avec Colbert qu'il venait de nommer intendant des finances. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre Foucquet. Le Tellier par jalousie et Colbert par ambition s'étaient ligués pour le perdre : ils y réussirent. Le surintendant, dupe de leur perfidie, fut arrêté en 1661, et mis en jugement. On connaît le sonnet de *Hénault* à ce sujet, et la réponse que fit Colbert à ceux qui lui en parlèrent : mais personne n'est la dupe de ces réponses méditées, de ces discours publics que le cœur désavoue. Colbert affichait la modération ; et l'on sait que, non content de la disgrace de Foucquet, il poursuivait sa mort avec acharnement ; qu'il persécuta *Saint-Evremont*, exclut *La Fontaine* des grâces de la cour, et tint *Pélisson* dans une dure captivité, parce qu'ils osèrent se montrer les amis et les défenseurs de l'accusé ; qu'enfin *Turenne* disait alors plaisamment : *Le Tellier a plus d'envie que Foucquet soit pendu, et Colbert a plus de peur qu'il ne le soit pas.* Celui-ci montra heureusement qu'on peut être grand ministre, quoique ambitieux et vindicatif. Après la chute du surintendant, sa charge fut supprimée, Colbert eut la direction des finances avec le titre

de contrôleur-général, et Louis XIV crut gouverner par lui-même, parce qu'il se chargea de toutes les signatures que faisait Foucquet.

Il était difficile de paraître à la tête de l'administration dans des circonstances qui exigeassent plus de lumières et d'intégrité, plus d'activité et de courage. Colbert avait à réparer les maux qu'avaient causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde et l'anarchie des finances sous Mazarin. Il ne rencontrait partout que confusion et que fraude, que désordres et que malversations : il trouvait tous les domaines aliénés, les droits des fermes absorbés par des créances usuraires, les charges, les priviléges, les exemptions multipliées sans mesure, l'état à la merci des traitans et n'existant que par leurs secours, le peuple payant 90 millions d'impositions et le roi en touchant à peine 35, deux années du revenu consommées d'avance et le trésor vide. C'était partir du même point que *Sully*. Mais l'ambition jalouse et turbulente de *Louvois*, la manie guerrière, le luxe et les dissipations de Louis XIV rendaient la route bien autrement difficile à suivre pour le Contrôleur-général que pour le Surintendant : aussi faut-il tenir compte à Colbert de toutes les contrariétés qui entravèrent sa marche, si l'on veut rendre une justice entière à ses talens et à ses services. Il commença par établir un conseil de finances pour s'éclairer lui-même, et

une chambre de justice pour rechercher les anciennes déprédations et pour liquider les dettes de l'état. Afin d'en alléger le fardeau, il fallut en venir à une réduction des rentes : ce fut une véritable banqueroute, quoiqu'elle portât en grande partie sur des créances usuraires. Pour pallier ce qu'elle avait d'odieux, Colbert fit accorder avec la remise de tous les impôts arriérés jusqu'en 1656, une diminution considérable sur les tailles. Bientôt il porta successivement la réforme dans toutes les branches du revenu et des dépenses publiques : à l'horrible confusion qui y régnait, sa fermeté et sa vigilance firent succéder l'ordre et la régularité. Il supprima une foule d'offices créés sans nécessité, révoqua les priviléges onéreux, diminua les gages, bannit le trafic honteux des emplois et l'usage non moins coupable d'intéresser les gens de la cour dans le produit des fermes publiques, éclaira les manœuvres et fit cesser les gains immenses des receveurs, substitua une caisse d'emprunt à la ressource de l'usure, réduisit l'intérêt de l'argent, fit rentrer le roi dans ses domaines, assura des fonds pour chaque dépense, et arracha ainsi la fortune publique des mains avides des traitans. En combinant avec plus d'art la nature des divers impôts, en établissant entre eux de plus justes proportions, il les rendit moins lourds et plus fructueux. Sous son ministère les tailles furent diminuées de près de moitié, tandis que leur assiette et leur perception furent améliorées. Le plus heureux succès couronna

rapidement des opérations concertées avec sagesse et exécutées avec courage. Malgré les frais de près de 10 années de guerre, et surtout malgré le faste et les profusions du roi, Colbert parvint en 22 ans à augmenter les revenus de plus de 28 millions et à diminuer d'une somme égale les charges et les non valeurs; de sorte qu'en 1683, époque fatale de la mort de cet habile ministre et du déclin du règne jusqu'alors brillant de Louis XIV, la recette effective montait à 116 millions, sur lesquels il n'y avait que 20 millions de charges, y compris 8 millions de rentes.

Pendant que Colbert opérait ces améliorations prodigieuses dans les finances, il s'en fallait que cette partie si compliquée de l'administration publique occupât uniquement son attention. Chargé en 1664 de la surintendance des bâtimens, arts et manufactures, et en 1669 du ministère de la marine, ce fut surtout aux talens, à l'activité, aux vues nouvelles, aux idées grandes et utiles qu'il porta dans ces divers départemens, que la France dut le développement général et l'accroissement rapide de son industrie et de son commerce. Pour se faire une juste idée de l'état de dépérissement et d'abandon dans lequel l'un et l'autre se trouvaient avant Colbert, il suffit de jeter les yeux sur les remontrances que le corps des marchands de Paris adressa au roi en 1656. Tout prit sous son ministère une face nouvelle. Non-seulement la France s'affranchit du tribut annuel

que son luxe payait à l'étranger, mais elle entra en partage des bénéfices de cette industrie qui jusques là avait été toute concentrée en Angleterre, en Hollande, à Venise, à Gênes, dans le Levant et dans quelques villes de Flandre et d'Allemagne. Chaque année fut marquée soit par l'introduction de nouvelles manufactures, soit par le rétablissement et les progrès des anciennes. Le métier à bas fut acheté chez l'étranger et multiplié dans nos ateliers. La France sut bientôt fabriquer pour son usage le fer-blanc, l'acier, les dentelles, la belle faïence, les cuirs marroquinés, etc. On y perfectionna les divers procédés de la teinture; ses belles manufactures de glaces, de tapis et de tapisseries surpassèrent dans leurs produits tout ce qu'on connaissait encore : celles de laine et de soie furent particulièrement encouragées; pour les soutenir, le roi avança jusqu'à 2000 livres par métier battant : en 1669, on en comptait 44 mille dans le royaume. Abbeville, Sedan, Louviers, Elbeuf rivalisèrent pour leurs draps avec les plus célèbres fabriques de l'Europe; Lyon et Tours obtinrent rapidement pour les étoffes de soie une supériorité qui fut généralement reconnue. Pour entretenir l'activité qu'il s'efforçait de donner à l'industrie nationale, Colbert s'occupa de rendre le transport et la consommation de ses produits plus faciles et plus étendus. C'était au commerce à lui en fournir les moyens, et il le créa. Il fit réparer les grands chemins qui étaient devenus impraticables, ouvrit des

routes nouvelles, construisit le célèbre canal de Languedoc, projeta celui de Bourgogne, établit des ports francs à Marseille et à Dunkerque, multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les exportations et les importations, combina avec sagacité les droits de douane, créa des chambres d'assurance, soumit le commerce à des lois uniformes, en fit une profession honorée et invita la noblesse à y prendre part. Des consuls envoyés dans les principales échelles du Levant, et dirigés par d'excellentes instructions, éclairèrent, étendirent et protégèrent les opérations des négocians français. En 1664, on établit pour les Indes orientales et occidentales deux compagnies de commerce : le roi s'associa à leurs entreprises et leur fit des avances considérables. Les colonies du Canada, de la Martinique et surtout de Saint-Domingue, auparavant languissantes, reçurent une vie nouvelle par leur réunion au domaine de la couronne ; elles furent peuplées et cultivées, et commencèrent à fleurir. Bientôt on en forma de nouvelles à Cayenne et à Madagascar. Pour soutenir et pour protéger ce commerce étendu et ces établissemens lointains, il fallait des forces navales respectables : Colbert le sentit, et dans cette partie, il fut encore créateur. Quand le roi lui confia le département de la marine, elle consistait tout au plus dans un petit nombre de vieux bâtimens que Mazarin avait laissé pourrir dans les ports. Il commença par en acheter chez l'étranger ; bientôt il en fit construire en

France. *Seignelay*, son fils, homme d'un vrai mérite et qui avait voyagé avec fruit en Angleterre et en Hollande, seconda puissamment ses efforts. Le port de Rochefort s'éleva; quatre autres grands arsenaux maritimes furent bâtis à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Hâvre. On établit des écoles de navigation, des grades nouveaux, un avancement régulier et des récompenses; on approvisionna les chantiers et les magasins, on perfectionna les constructions, on classa les marins. Dès 1672 la France eut 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates: en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait 198 bâtimens de guerre et 166 mille hommes classés pour tous les services.

Colbert ne bornait pas ses vues à ouvrir chaque jour de nouvelles sources de richesses, de force et de prospérité; il secondait encore avec zèle son maître dans le beau dessein d'unir à la supériorité de la puissance celle de la civilisation, du génie et des lumières. Ce fut par ses conseils que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles achevée en 1670; ce fut sous son ministère et par ses soins que les monumens des arts, l'éclat des lettres, l'encouragement des sciences, leurs travaux et leurs découvertes assurèrent à la France une gloire non moins éclatante, et plus pure et plus durable que celle qu'elle tirait même alors de ses conquêtes. Sous les auspices de Colbert et dans sa maison s'éleva en 1663, l'Académie des inscriptions; celle des sciences

fut fondée par lui trois ans après, celle d'architecture en 1671. L'Académie de peinture reçut en même temps une organisation nouvelle ; l'école de Rome fut établie. Il augmenta la bibliothéque du roi et le jardin des Plantes, bâtit l'Observatoire, y appela Huyghens et Cassini, fit commencer la méridienne qui traverse toute la France, envoya des physiciens à Cayenne pour y faire des observations. Paris dut à ses soins des constructions nouvelles qui contribuèrent à son embellissement et à sa commodité ; des quais, des places publiques, des portes triomphales, des boulevarts, la colonnade du Louvre et le jardin des Tuileries. Enfin il remplit avec autant de discernement que de zèle l'honorable fonction de répandre les bienfaits du roi sur tout ce que la France et l'Europe présentaient d'hommes illustres dans les sciences, les lettres et les arts. Il n'est pas inutile de remarquer que cet acte de magnificence jusques là sans exemple, qui jeta un si vif éclat sur le règne de Louis XIV, et qui valut à ce prince le titre de *Grand*, fut en même temps un des moins coûteux pour le trésor public : l'état des pensions annuelles distribuées alors aux savans et aux hommes de lettres, tant français qu'étrangers, ne monte qu'à 66,000 fr.

En recueillant avec soin tous les services que Colbert a rendus à sa patrie, et par conséquent en produisant tous ses titres à la reconnaissance des Français, l'historien impartial doit signaler aussi les erreurs et les fautes que le progrès des lumières

et une tardive expérience ont fait successivement apercevoir dans l'ensemble et dans les détails de son administration. La plus grave, c'est d'avoir donné aux manufactures le premier rang dans l'ordre économique, et en conséquence d'avoir protégé les arts et métiers qui ne sont que les moyens d'ouvrer la matière première, aux dépends de l'agriculture qui la produit. *Sully*, avec moins d'art mais plus de génie peut-être, était parti d'un principe plus naturel et plus simple. Il avait pensé que la terre étant le dépôt des premières richesses, du nécessaire comme du superflu, c'était surtout à multiplier ses produits que l'on devait s'appliquer; et il avait dirigé toutes ses vues vers l'amélioration du sort des cultivateurs. S'il fut trop rigoureux dans les conséquences de son principe, le remède était facile, il naissait du mal même. Colbert, au contraire, réduisant en maxime fondamentale et prenant pour base de ses opérations, cette idée fausse dans le sens qu'il lui donnait, que le luxe enrichit les états, fit peser sur l'agriculture les encouragemens qu'il prodigua aux fabriques; et les profits brillans de certains monopoles furent payés par le peuple. Afin de faire fleurir les manufactures, il voulut maintenir le bas prix des grains; et pour y parvenir, il en défendit le commerce sous des peines sévères, et il en soumit l'exportation à des règlemens qui équivalaient à une prohibition absolue. On craignit bientôt de se ruiner à produire une denrée avilie; la culture fut découragée,

les terres négligées, la production sensiblement diminuée: le ministre s'était flatté de conserver l'abondance; on éprouva la disette et on eut à redouter la famine. La diminution de l'impôt, quoique considérable, devint insensible pour le cultivateur dont les facultés se trouvaient réduites dans une plus forte proportion; et lorsque des besoins urgens forcèrent d'augmenter les tailles, le peuple étant hors d'état de supporter le fardeau d'un nouvel impôt, la langueur et le malaise des campagnes dégénérèrent rapidement en une profonde misère. On reproche avec non moins de fondement à Colbert le régime réglementaire, aussi minutieux que tyrannique, qu'il introduisit dans toutes les branches de l'administration, et dont il entrava particulièrement l'industrie. Elevé jeune dans le magasin des *Mascranni*, riches fabricans de Lyon, il s'était imbu de bonne heure des principes exclusifs du manufacturier, et il les porta dans le ministère. Loin d'écouter ce négociant qui consulté par lui sur ce qu'il devait faire pour encourager le commerce, lui répondit si sagement: *laisser faire et laisser passer;* il multiplia partout les ordonnances, les règlemens, les loix prohibitives, les priviléges exclusifs et les monopoles. L'édit de 1673 sur les communautés, le code des aides et celui des gabelles, une foule d'autres ordonnances sont de tristes monumens d'avidité fiscale, d'absurdité, de tyrannie et même d'inhumanité. Dans les règlemens sur les manufactures, on imagina d'ériger

en loix de l'état de simples procédés de fabriques, variables et perfectibles comme toutes les inventions des arts, et on osa soumettre à des peines corporelles et infamantes ceux qui ne se conformeraient pas à ces loix ridicules. Il faut avouer que *Sully*, s'en remettant à l'intérêt, à l'aisance et à la liberté du soin de développer et de guider l'industrie, et regardant la multiplicité des édits et des règlemens comme un obstacle direct à la prospérité de l'état, se montre encore supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce. Quoique cette opinion paraisse fondée, celle qui a voulu ravir au ministre de Louis XIV le titre de *Grand* mérité par tant de travaux, n'en est pas moins injuste. On lui a reproché d'avoir signalé son entrée au ministère par une banqueroute, et d'en avoir depuis marqué toutes les années par de nouveaux impôts, par des emprunts, et par ce qu'on nommait alors des *affaires extraordinaires;* on a répété avec affectation cette réponse du marchand *Hazon : vous avez trouvé la voiture renversée d'un côté, et vous l'avez renversée de l'autre;* en avouant qu'il établit de la régularité dans les recettes et de l'ordre dans les dépenses, on a ajouté que cet ordre n'était pas de l'économie; que tandis que le faste régnait à la cour, le luxe et l'aisance dans quelques villes, le peuple n'en était pas moins vexé, les campagnes découragées, la France faible et souffrante : et l'on s'est cru fondé à n'accorder à Colbert que les talens d'un habile financier, que l'application et la

capacité d'un administrateur vigilant, et à réserver pour Sully le titre de grand ministre. C'est oublier que la première règle pour juger un homme public est de rapprocher ses opérations des circonstances où il s'est trouvé. Il est peut-être douteux que Colbert ne fit pas tout ce qu'il pouvait, et il est certain qu'il ne fit jamais tout ce qu'il voulait. Il s'en fallait de beaucoup qu'il exerçât sur les événemens, sur le conseil, sur l'esprit du prince cette influence si semblable à l'autorité, que Sully avait autrefois exercée. Celui-ci faisait la loi à son maître, Colbert la recevait du sien; le premier fut presque le ministre du peuple, le second n'était que celui du roi. Henri IV et Louis XIV desiraient tous deux, il est vrai, faire de grandes choses, mais l'un pour la France et l'autre pour lui-même: ce fut cette différence qui produisit en grande partie celle des résultats dans l'administration. Sully, toujours absolu et toujours approuvé, enrichit l'état par une économie sage que secondait un roi aussi parcimonieux que vaillant, un roi soldat à la tête de son armée et père de famille avec son peuple; Colbert, toujours dépendant et toujours contrarié, soutint l'état malgré le luxe d'un maître fastueux qui prodiguait tout pour rendre son règne éclatant; il le soutint encore et même le fit fleurir, malgré le poids des armées énormes et des guerres ruineuses dont le chargea la jalouse ambition de Louvois. Les dépenses excessives qu'entraîna la

guerre de 1672, l'écartèrent de la route qu'il s'était tracée: le roi pressait, il fallait des moyens prompts; il fut obligé d'avoir recours aux opérations qu'il avait voulu abolir pour jamais. Mais ce qui atteste à la fois sa répugnance et ses lumières, c'est son mot prophétique au premier président qui fit alors substituer un emprunt à un impôt: *vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer.* Dès que la paix lui permit de respirer, il revint à ses principes, et répara si promptement le mal qu'il avait fait malgré lui, que la fin de son ministère fut encore l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV. C'est donc avec raison qu'un écrivain éloquent, mettant en parallèle les deux plus grands ministres qu'ait eus la France, s'est proposé non d'établir un rang entre eux, mais seulement de rapprocher et de faire contraster leurs talens et leur position. « Tous deux, dit-il, eurent de la « justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la gran- « deur dans les projets, de l'ordre et de l'activité « dans l'exécution: mais Sully saisit mieux peut- « être la masse entière du gouvernement, Colbert « en développa mieux les détails. L'un avait plus « de cette politique moderne qui calcule; l'autre « de cette politique des anciens législateurs qui « voyaient tout dans un principe. Le plan de Col- « bert était une machine vaste et compliquée, où « il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues; « le plan de Sully était simple et uniforme comme « celui de la nature. Colbert attendait plus des

« hommes ; Sully attendait plus des choses. L'un « créa des richesses inconnues à la France, l'au- « tre employa mieux les ressources qu'elle avait... « Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, « tandis que Louis XIV dut une grande partie de « la sienne à Colbert. »

Il faut avouer que si ce prince contraria souvent les vues de son ministre, il sut apprécier ses talens et récompensa magnifiquement ses services. Colbert était ambitieux ; il fut comblé d'honneurs : il avait de la probité ; ses traitemens et les bienfaits du roi pourvurent abondamment à sa fortune. Des alliances illustres flattèrent sa vanité ; son crédit ouvrit la carrière des honneurs à ses nombreux enfans. *Seignelay*, son fils aîné, eut sa survivance à la marine : après la disgrace de *Pompone* à laquelle il avait contribué, il fit donner les affaires étrangères à Colbert *de Croissy*, son frère. Il réunissait ainsi dans sa famille quatre grands départemens. Au sein des honneurs, Colbert ne fut cependant pas heureux. Il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités et par des jalousies, et fut constamment poursuivi par la haine de *Louvois*. Il mourut en 1683, âgé de 64 ans, victime de son amour pour le bien public, épuisé par le travail, rongé par les inquiétudes et par le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présens, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir le menaçait encore. On sait que le peuple de Paris qui le haïssait, et que des droits

récens sur les consommations avait exaspéré, troubla ses funérailles et voulut déchirer son corps ; on sait aussi que cette odieuse injustice fut cruellement expiée. La faiblesse et les fautes des successeurs de Colbert, le désordre toujours croissant des finances, la misère et la dépopulation des campagnes, la chute du commerce et de la marine, les malheurs et la ruine du royaume, apprirent à connaître les services de ce grand homme et forcèrent de rendre à sa mémoire un hommage éclatant quoique tardif. Colbert avait une taille médiocre, une figure repoussante, des yeux creux, des sourcils épais, un regard sombre, une tournure commune. Louis XIV disait qu'il avait conservé à la cour l'air d'un bourgeois. Son ton était habituellement froid et silencieux, sévère plutôt que dur. Madame de *Cornuel*, célèbre par ses bons mots, impatientée de ne pouvoir en tirer de réponse, lui dit un jour : *Monseigneur, faites au moins signe que vous m'entendez.* Elevé dans les affaires, il avait peu cultivé son esprit : il aima les arts pour se conformer au goût de son maître et sans s'y connaître ; mais aussi il les protégea sans être jaloux de ceux qui les cultivaient. Attaché à la personne de Louis XIV autant que dévoué à sa gloire, il se plaisait à célébrer ses grandes qualités : vers la fin de sa carrière, il protestait *que pendant 25 ans qu'il avait approché le roi de fort près, il ne lui avait entendu proférer qu'une parole de vivacité, et jamais aucune qui ressentît la médisance.* F.

TABLE

De la onzième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Jeannin.
2. Suger.
3. Titus.
4. Scipion Maffei.
5. Foucquet.
6. Caracalla.
7. L. J. Brutus.
8. Clarke.
9. D'Harcourt.
10. La Rochefoucault.
11. Desjardins.
12. Antonin.
13. Commode.
14. Alcibiade.
15. Septime Sévère.
16. Regnard.

17. Julien l'Apostat.
18. Tillotson.
19. Villars.
20. Mayenne.
21. Tibère.
22. Charles-le-Téméraire.
23. François de Guise.
24. Luxembourg.
25. Lesdiguières.
26. Laudhon.
27. Henri III.
28. L'abbé Fleury.
29. Madame de la Vallière.
30. Cowley.
31. Bourdaloue.
32. Montausier.
33. S. Vincent de Paul.
34. Racine.
35. Mignard.
36. Colbert.

ANNIBAL.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

ANNIBAL.

Ce célèbre ennemi de Rome était fils d'*Amilcar Barcas*, général carthaginois, qui après avoir longtemps disputé la Sicile aux Romains, obligé de la leur céder, dédommagea sa patrie des pertes que lui coûtait la première guerre punique, en affermissant son empire en Afrique et en étendant ses conquêtes en Espagne. Ce fut sous ce grand capitaine, et sous Asdrubal son gendre et son successeur, qu'Annibal destiné à les effacer tous deux, reçut les premières leçons de la guerre. A l'âge de 9 ans il avait juré entre les mains de son père et devant les autels une haine implacable aux Romains : ce sentiment remplit tellement toute sa vie, qu'il paraît avoir contribué plus encore que l'amour de la gloire à en faire un grand homme. Parvenu au commandement de l'armée d'Espagne, après la mort d'Asdrubal, il regarda l'Italie comme lui étant échue en partage, et s'occupa dès-lors de l'exécution du plus hardi projet que jamais aucun capitaine eût osé concevoir. Après avoir subjugué plusieurs peuples voisins, il assiégea *Sagonte* : c'était violer ouvertement le traité conclu avec Rome. Mais Annibal était soutenu par un parti puissant dans le Sénat de Carthage qui approuva sa conduite. Sagonte fut prise et incendiée après un

siége de 7 mois, et la deuxième guerre punique commença 218 ans avant J. C. Tandis que les Romains se disposaient à en établir le théâtre en Afrique et en Espagne, Annibal, dont l'intention n'avait pas été de leur laisser le choix du champ de bataille, envoie une armée défendre Carthage, en laisse une autre en Espagne sous la conduite de son frère Asdrubal, et part de Carthagène à la tête de 50,000 fantassins et de 9000 cavaliers, pour se rendre par terre en Italie. Le trajet était de 400 lieues. Le Général carthaginois traverse l'Espagne, les Pyrénées, et une partie de la Gaule en cotoyant la Méditerranée; il arrive sur les bords du Rhône, trompe P. Scipion qui espérait l'arrêter, passe le fleuve, atteint le pied des Alpes, et malgré les obstacles jusqu'alors insurmontables qu'elles offraient à la marche d'une armée, il les traverse avec la sienne et descend en Italie. La détermination du lieu où s'effectua ce célèbre passage a exercé plusieurs critiques. L'opinion la plus probable paraît être celle de Folard qui, dans son Commentaire sur Polybe, fait remonter le Rhône à Annibal jusqu'à l'Isère, et de là le dirigeant vers les Alpes Cotiennes, le fait passer par le Val d'Oisans, le mont de Lens, le Lautaret, Briançon, le mont Genèvre, Sézanne, le mont de Sestrières et le Col de la Fenêtre. C'est de ce dernier point qu'il put montrer à ses soldats toute la plaine du Piémont jusqu'au pays des Insubriens. Les fatigues que l'armée eut à éprouver, les

combats qu'elle livra, les pertes qu'elle fit pendant ce terrible passage auraient découragé tout autre général. Il fallut 15 jours pour traverser les montagnes : 20,000 hommes y périrent. Après 5 mois et demi de marche Annibal entra en Italie n'ayant plus que 20,000 fantassins et 6,000 cavaliers, ainsi que le portait l'inscription gravée par son ordre sur une colonne qu'il fit élever près le Promontoire *Lacinium* en Calabre. A la tête d'une armée si peu nombreuse et d'ailleurs harassée de fatigues, il fallait cependant qu'il remportât des victoires, pour attirer à lui les peuples de la Gaule cisalpine dont il avait d'avance fait sonder les dispositions ; et c'est ce qu'il fit. Après avoir pris Turin, il marche vers l'Insubrie, attaque P. Scipion près du Tesin et le bat. Bientôt après Sempronius a le même sort sur les bords de la Trébie. Annibal, enrôlant sous ses drapeaux tout ce qui veut le suivre, ne perd point de temps ; il se dirige vers l'Etrurie, et y pénètre à travers les marais : les fatigues nouvelles qu'il y éprouve et qui lui coûtent la perte d'un œil, ne peuvent ni affaiblir son courage ni ralentir sa marche : ayant atteint le consul Flaminius sur les bords du lac Trasimène, il l'attaque et remporte sur lui une victoire décisive. Les Romains perdirent 25,000 hommes dans cette journée. Leur vainqueur traverse rapidement l'Ombrie, le Picenum et le Samnium, se rend dans la Pouille, repose quelque temps ses troupes dans le territoire d'A-

dria et pénètre dans la Campanie. En traversant ainsi une partie de l'Italie, l'intention d'Annibal était visiblement d'exciter, par sa présence, l'insurrection de tous les peuples soumis à la domination de Rome, de la priver de leurs secours et de se fortifier de leur alliance. Ce qu'il y a de bien remarquable, ce qui fait complètement l'éloge de la politique des Romains, c'est qu'aucun de leurs alliés, c'est à-dire des vaincus qu'ils avaient incorporés dans leur république, ne les abandonnèrent alors. Le dictateur *Fabius Maximus* qu'ils opposèrent quelque temps à Annibal, instruit par les fautes de ses prédécesseurs, se contenta de le suivre et de l'inquiéter : il voulait ruiner l'armée de son ennemi en évitant de compromettre la sienne. Sa lente prudence qui lui valut le nom de *Temporiseur* (*Cunctator*) ne fut point imitée par les consuls *Paulus Emilius* et *Terentius Varro :* à la tête d'une armée de 86,000 hommes, ils s'avancèrent pour combattre Annibal qui en avait à peine 50,000; et la bataille de Cannes (216 ans avant J. C.) mit Rome à deux doigts de sa ruine. Cette fatale journée lui coûta 70,000 hommes, 1 consul, 2 proconsuls, 2 questeurs, 29 tribuns, 80 sénateurs, 5,500 chevaliers. Les Carthaginiois, acharnés au carnage, obéirent avec peine à la voix de leur général qui leur criait: *soldats arrêtez, épargnez le vaincu.* Après avoir défait les Romains, Annibal retourna dans la Campanie et prit ses quartiers d'hiver à

Capoue Il y a, comme l'observe Montesquieu, des choses que tout le monde dit parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir pas marché droit à Rome. Il est vrai que la frayeur y fut d'abord extrême: mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Malgré le mot de Maharbal, cité par *Tite-Live*, Annibal *savait aussi bien profiter de la victoire qu'il savait vaincre.* Mais dans sa position actuelle, n'ayant point encore d'alliés, pas une place forte, pas de magasins, une attaque sans succès pouvait le perdre. Après sa victoire il lui restait à peine 30,000 hommes d'infanterie: comment avec de pareilles forces eût-il pris Rome, lui qui échoua devant des villes telles que *Spolète, Casilin, Nole?* Les Romains manquaient, il est vrai, de généraux habiles; ce fut Annibal qui leur en forma: mais leur ville était bien fortifiée, abondamment pourvue d'armes, pleine de soldats excellens et de citoyens dévoués. Ils étaient si peu hors d'état de se défendre, que loin de songer à demander la paix, ils opposèrent bientôt à leur ennemi deux armées consulaires et envoyèrent hors de l'Italie de puissans secours pour conserver et pour étendre leur conquêtes. Une circonstance qui seule démontrerait l'injustice du reproche tant do fois dirigé contre

Annibal, c'est le silence absolu de Polybe, écrivain presque contemporain et juge aussi impartial qu'éclairé en pareille matière. On a dit encore qu'Annibal fit une grande faute en menant son armée à Capoue où elle s'amollit. Montesquieu répond que les Carthaginois, devenus riches après tant de victoires, auraient trouvé partout Capoue. Mais peut-on croire à l'effet prétendu de ces célèbres quartiers d'hiver, lorsqu'on voit l'armée d'Annibal maintenir encore ses conquêtes pendant 14 ans contre les forces toujours renaissantes des Romains, tenir tête à leurs meilleurs généraux, leur faire payer cher les moindres succès, racheter quelques défaites par de nombreuses victoires, sortir audacieusement du cercle que l'ennemi traçait autour d'elle, confondre ses projets par de fréquentes diversions, prendre des villes à la vue des consuls, oser marcher à Rome et camper sous ses murailles? C'est donc uniquement à la conduite du gouvernement de Carthage qu'il faut attribuer la décadence des affaires d'Annibal. Lorsque Magon, envoyé par lui pour annoncer la victoire de Cannes, fit répandre devant le Sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers Romains, il demanda pour achever l'entreprise des secours considérables et prompts. On les accorda; mais Hannon, l'ennemi personnel d'Annibal, en fit d'abord suspendre puis détourner l'envoi. Montesquieu justifie celui-ci en disant, qu'il prévoyait dans quel danger Carthage se serait trouvé si le vainqueur eût pris Rome-

Sans doute, c'était avec raison que, pour prévenir le danger même de la victoire, il s'était opposé à la guerre; mais depuis qu'elle était commencée, il fallait prévoir aussi que la ruine de Carthage devait suivre de près celle de son général. Réduit à ses seules forces et attendant vainement, pendant 10 ans, les secours qui lui avaient été promis, Annibal n'eut plus à opposer à l'ennemi qu'une guerre défensive: il y déploya toutes les ressources de son génie. La marche de son frère, qui lui amenait d'Espagne une nouvelle armée, ranima quelques instans ses espérances: mais elles disparurent lorsqu'il apprit à la fois l'entrée en Italie, la défaite et la mort d'Asdrubal. Son courage et ses talens lui restaient; et pendant 4 ans il se soutint encore dans le Brutium, défendant le terrein pied à pied devant les armées romaines. Enfin les succès de Scipion en Afrique, où il porta ses armes après avoir soumis l'Espagne, obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avait tant de fois vaincus. On peut juger de l'effroi qu'il leur inspirait encore par l'explosion de leur joie en apprenant son départ. De retour en Afrique, Annibal fit pour sauver sa patrie tout ce que peut faire un grand homme d'état et un grand capitaine. N'ayant pu porter Scipion à la paix, dans l'entrevue qu'il eut avec lui, à *Zama*, il donna dans le même lieu (202 ans avant J. C.) une bataille où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté et son ex-

périence. Ses troupes composées en grande partie de nouvelles levées le secondèrent mal; et la supériorité de la cavalerie que l'alliance du roi Numide Massinissa donnait à Scipion, assura la victoire à celui-ci. Après sa défaite, Annibal conseilla de demander la paix à quelque condition que ce fût. Carthage la reçut, non pas d'un ennemi, mais d'un maître. Elle perdit ses colonies, livra ses armes, vit brûler tous ses vaisseaux et se soumit à un tribut pendant 50 ans. Témoin de la douleur que firent éclater ses concitoyens lorsqu'il fallut contribuer pour le premier payement, Annibal ne put, dit-on, s'empêcher de rire. On lui reprocha d'insulter à l'affliction publique: *c'était*, répondit ce grand homme, *lorsqu'on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre avec les étrangers; c'était alors qu'il fallait pleurer: car voilà le coup et la plaie mortelle qui nous a abattus.*

Annibal avait 45 ans lorsque la seconde guerre punique fut terminée. Sachant céder à la loi de la nécessité, mais toujours supérieur aux revers de la fortune, l'inéblanlable fermeté qu'il montrait non-seulement empêcha la chute de son crédit, mais même ranima dans Carthage les esprits découragés. D'abord à la tête de ce qui restait de troupes il repoussa l'agression de plusieurs peuples voisins; mais Rome, qui n'était point tranquille lorsqu'il avait les armes à la main, lui fit ôter le commandement. Rappelé à Carthage et nommé préteur, il

développa bientôt dans le gouvernement civil des talens d'un autre genre mais non moins remarquables que ceux qui lui avaient valu tant de célébrité. Le même homme qui avait conçu et exécuté le plan de l'expédition d'Italie, entreprit la réforme des principales parties du gouvernement et vint à bout de l'effectuer. Par ses soins l'exactitude régna désormais dans l'administration de la justice, l'ordre et l'économie dans celle des finances, la tranquillité dans la ville, la boune foi et la confiance dans le commerce. Soumise à de plus sages loix, Carthage commençait à réparer ses pertes passées, lorsqu'au bout de huit ans, Rome effrayée de cette prospérité renaissante en poursuivit l'auteur avec un nouvel acharnement. Annibal craignit avec raison que la haine des grands et l'ingratitude du peuple ne le livrassent aux mains de ses ennemis; il partit secrètement, déplorant le sort de sa patrie, dit Tite-Live, plus encore que le sien, fut banni et dépouillé de ses biens pour prix de tant de services, et se réfugia auprès d'Antiochus roi de Syrie. Ce prince, surnommé *le Grand* dans l'histoire, on ne sait trop pourquoi, était alors l'ennemi secret des Romains qui, maîtres de la Grèce, se prétendaient les garants de l'indépendance des colonies asiatiques. Le premier conseil que lui donna Annibal fut de leur déclarer la guerre, et ce conseil fut suivi; le second fut de les attaquer en Italie; et il s'offrit pour commander l'armée. On approuva son projet, mais on différa de l'exécuter. Bientôt la jalousie fit

faire l'enthousiasme, et à la confiance succédèrent les soupçons. Annibal négligé et même suspect, mais trop grand pour se plaindre et trop fier pour se justifier, prévit quelle serait l'issue de la guerre et s'expliqua franchement sur ses sentimens. *Ma haine contre les Romains,* dit-il au roi, *est connue de tout le monde. Je m'y suis engagé par serment dès ma plus tendre enfance. C'est cette haine qui a armé mes mains contre eux pendant 36 ans. Tant que vous serez déterminé à leur faire la guerre, vous pouvez mettre Annibal au rang de vos meilleurs amis : si d'autres raisons vous font penser à la paix, je vous le déclare une fois pour toutes, cherchez d'autres conseils que les miens.* Toujours incertain dans ses mesures, Antiochus se vit chassé de la Grece et vaincu dans l'Asie, et fut réduit à accepter une paix honteuse dont la première condition fut qu'il livrerait aux Romains leur implacable ennemi : mais Annibal les prévint et s'échappa. On assure que ce fut pendant son séjour à la cour de ce prince, que dans un entretien avec Scipion l'Africain, alors ambassadeur de Rome, il assigna les rangs aux grands capitaines, en donnant le premier à Alexandre, le second à Pyrrhus, et à lui-même le troisième; *et que feriez-vous donc,* lui dit Scipion, *si vous m'aviez vaincu ? Je me mettrais,* répondit Annibal, *au dessus d'Alexandre et de Pyrrhus.* Cet illustre fugitif, après s'être arrêté quelque temps en Crète dans la ville de Gortyne dont il trompa fort adroitement les habitans en feignant de leur livrer

ses richesses, alla chercher un asile auprès de Prusyas roi de Bithynie. Les Romains l'y poursuivirent : ils envoyèrent Quintius Flamininus pour l'en arracher ; et le lâche Prusyas, trahissant les devoirs de l'hospitalité et oubliant les services qu'Annibal lui avait rendus dans la guerre contre Euméne, donna l'ordre infame de le livrer à l'ambassadeur. Las de traîner une vie errante, et voyant sa demeure investie par des soldats, *délivrons*, dit ce grand homme, *le peuple romain d'une inquiétude qui le tourmente depuis si longtemps, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. La victoire que remporte Flamininus sur un homme désarmé et trahi ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce jour fait voir combien les Romains ont dégénéré. Leurs pères avertirent Pyrrhus qui leur faisait la guerre au sein de l'Italie, de se garder d'un traître qui voulait l'empoisonner : et eux, ils envoyent un homme consulaire pour engager Prusyas à faire mourir par un crime abominable son ami et son hôte.* Après ces mots, il avala le poison que depuis longtemps il portait toujours sur lui, et mourut à l'âge de 65 ans, 181 avant J. C.

Tout concourt à faire d'Annibal un des plus grands personnages de l'histoire. Son nom réveille l'idée du capitaine le plus consommé qui eût encore paru ; sa carrière rappelle une époque décisive pour la grandeur romaine : il y va de l'empire du monde, dans cette seconde guerre punique où un seul homme lutte avec succès pendant 16 ans contre

le génie, les forces et les destinées du peuple roi. On a, dit Montesquieu, le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité, quand on examine cette foule d'obstacles qui se présentèrent à Annibal et que cet homme extraordinaire surmonta tous. Polybe n'a pas craint de le proposer pour modèle à tous les généraux, non-seulement dans les grandes parties mais dans les moindres détails de l'art de la guerre. Forcés de reconnaître la supériorité de ses talens, les historiens romains, et surtout Tite-Live, se sont vengés du mal qu'il fit à leur patrie en traçant un portrait affreux de son caractère moral. A leur témoignage, qui d'ailleurs n'est appuyé d'aucun fait, qui même est en contradiction avec plusieurs de ceux qu'ils rapportent, on doit opposer celui de Polybe et de Plutarque.

Annibal avait reçu une éducation très-soignée; son esprit naturellement fin, vif et pénétrant avait été cultivé par les meilleurs maîtres. Soldat dès l'enfance, il aimait les lettres et il s'en occupait au milieu du tumulte des armes. La régularité de sa vie dans les camps, l'attachement de ses troupes et la confiance de ses alliés, son humanité envers les Romains à Cannes, les honneurs qu'il fit rendre à Marcellus et à Sempronius, sa conduite pendant le temps de son administration à Carthage, tout atteste qu'à un génie supérieur et universel il joignait la plupart des belles qualités que la haine lui a si injustement refusées.

F.

SALADIN.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

SALADIN.

Saladin, ce héros dont les exploits soumirent une partie de l'Orient, dont les vertus étonnèrent les rois de l'Europe, était Curde d'origine; son frère et lui combattirent d'abord en Egypte pour Noradin, souverain de la Syrie, qui les nomma généraux de ses armées. Ce prince étant mort, Saladin régna sur l'Egypte, et conquit successivement la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie.

Bientôt il tourna ses armes contre les Chrétiens qui tentèrent vainement de lui disputer la Palestine. Consternés des succès du redoutable Saladin, tout espoir les abandonna lorsque la bataille de Tibériade qu'ils perdirent en 1187 eut mis au pouvoir du Sultan et la ville de Jérusalem et Guy de Lusignan, roi de ces lieux sacrés. Les vaincus, dans leur détresse, implorèrent les secours de leurs frères d'Europe, et leurs cris furent recueillis par le pape Clément III, que la douleur de ces désastres conduisit, dit-on, au tombeau; du moins, tant qu'il vécut, échauffa-t-il de toute l'éloquence de la religion outragée le zèle chevaleresque qui distingua ce siécle. Bientôt on établit, dans toute la chrétienté, un impôt connu sous le nom de *Dixme Saladine*, et dont le clergé ne fut pas exempt. Bientôt la France et l'Angleterre eurent levé de nombreuses troupes que commandèrent l'hi-

lippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Dignes rivaux du grand Saladin, ils passèrent les mers dans l'espoir de se mesurer avec lui, et trouvèrent bientôt les combats qu'ils venaient chercher de si loin. Deux fois la fortune de Saladin céda devant la valeur du roi d'Angleterre qui reprit Césarée et se flattait de rendre à Lusignan le trône de Jérusalem ; mais la discorde, qui ne respecte pas les causes les plus sacrées, divisa promptement l'armée, et contraignit Richard, en 1192, à conclure avec son ennemi une trève de trois ans et trois mois. Saladin n'en vit pas la fin, puisqu'il mourut à Damas l'année suivante, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte et 19 en Syrie. Il laissa 17 fils qui partagèrent ses vastes états.

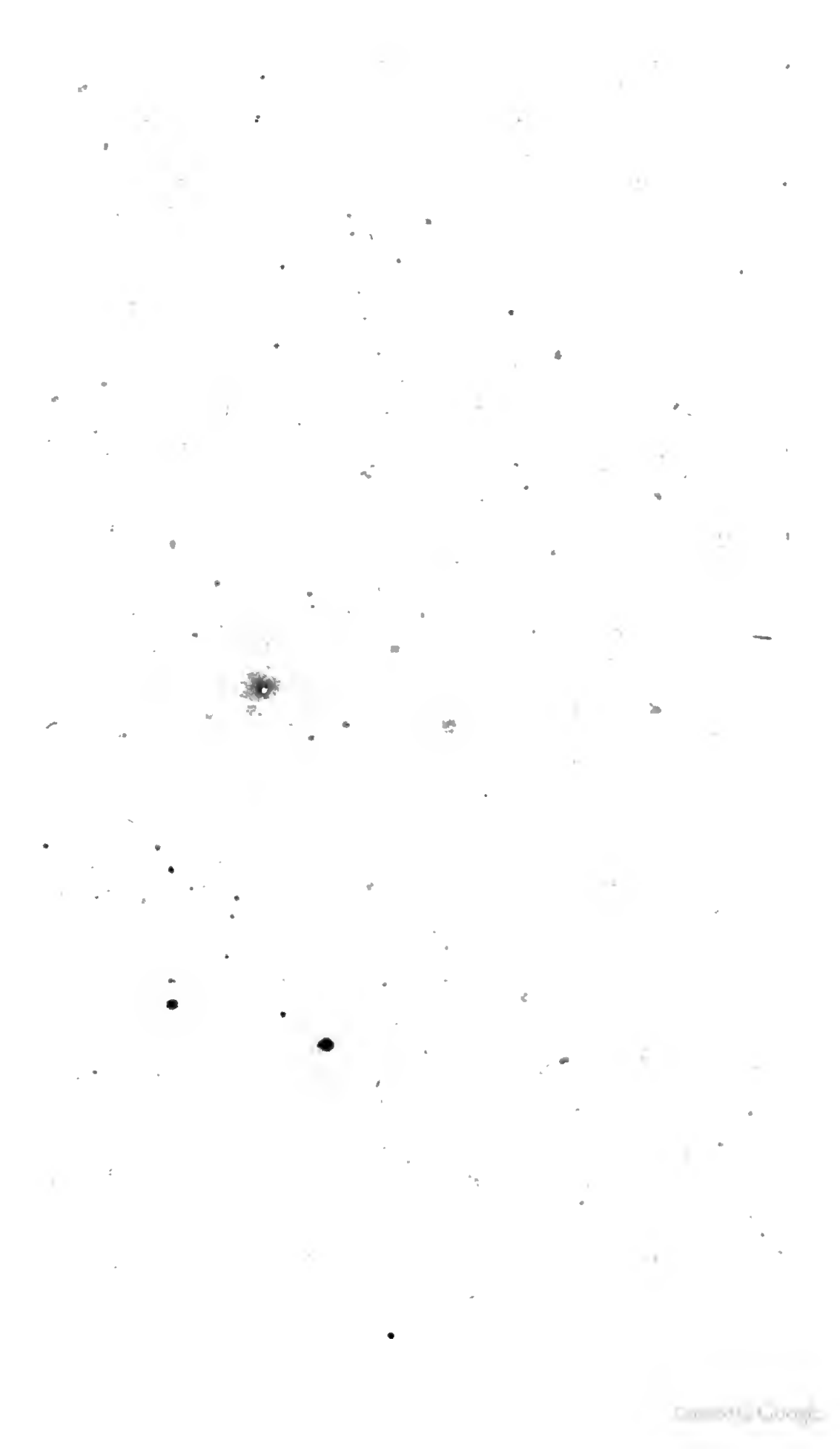
Les exploits qui le mirent au rang des plus grands guerriers, et qu'on ne détaille point ici, ne forment pas la plus belle partie de son histoire. Il poussait si loin l'amour de ses devoirs, qu'il tenait lui-même son divan, soit à la ville, soit à l'armée ; et qu'à toute heure et sans distinction de religion, de rang, ou de nation, ses sujets avaient le droit de réclamer sa justice. Un simple Marchand osa, dit-on, porter sa plainte au Cadi de Jérusalem, contre le Sultan lui-même, se prétendant lésé dans quelques-uns de ses droits. Le Juge, étonné d'une telle hardiesse, demanda à Saladin ce qu'il fallait faire : *Ce qui est juste*, répondit celui-ci. En effet, il comparut au jour

nommé, plaida lui-même sa cause, et, loin de punir le Marchand, le récompensa et le remercia de lui avoir donné, par cette opinion de son intégrité, la plus haute preuve d'estime qu'un souverain pût recevoir. Lorsqu'il fit, en vainqueur, son entrée dans Jérusalem, non-seulement il accorda aux larmes des femmes et des mères la liberté des Chrétiens prisonniers, mais, par une générosité jusqu'alors inconnue dans cette partie du monde, il paya lui-même leur rançon qui fut partagée entre ses soldats, et fournit de ses trésors aux besoins des pauvres et des malades. Tant d'humanité était accompagnée d'une tolérance qui doit être la première base de toutes les religions. Quoique zélé pour la sienne, Saladin rendit aux Chrétiens l'église du Saint-Sépulcre, à la condition qu'ils y viendraient sans armes et payeraient quelques droits; cet esprit de tolérance et de charité qui le distingua, s'étendit au-delà même de son existence. Il laissa, par son testament, des aumônes égales entre les Juifs, les Mahométans et les Chrétiens, exigeant seulement qu'ils fussent pauvres et malheureux: exemple touchant qui honore le nom de Saladin, mille fois plus que ses conquêtes!

On aime à remarquer qu'un prince, dont on cite à la fois et les talens guerriers et les rares vertus, sut y joindre un esprit cultivé. C'est du moins ce que doivent faire penser de sages loix

qu'il établit dans ses états. Le trait suivant ne semble point appartenir à un prince du douzième siécle, que n'éclairaient point les vérités chrétiennes : lorsque Saladin se vit attaqué de sa dernière maladie, il voulut qu'à la place du drapeau qui flottait à la porte de son palais, on élevât le drap qui devait l'ensevelir. Un homme était chargé de crier, à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

M.



DÉMOCRITE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DÉMOCRITE.

Ce philosophe naquit à Abdère, en Thrace. Il reçut en partage les avantages de la fortune et la passion de l'étude; et ses richesses ne servirent qu'à satisfaire son amour pour les sciences. Il voyagea dans tous les pays célèbres par leurs lumières ou par leur réputation; il étudia la nature, et consulta les hommes; il recueillit quelques vérités et beaucoup d'erreurs; il était parti riche, il revint pauvre dans sa patrie; condamné par le Sénat comme dissipateur, il lut un de ses ouvrages et prouva l'utile emploi qu'il avait fait de ses trésors, et la munificence publique remplaça ce qu'il avait perdu d'une manière si fructueuse. Il étudia, sous Leucipe, la philosophie des atômes, système extravagant qui remplace des difficultés par des absurdités, qui, pour ne point admettre de Créateur, accorde au hasard la faculté créatrice, et fait des Dieux inutiles, sans providence, sans bonté, sans pouvoir.

Ce Sage avait cependant consulté la nature avec une extrême ardeur; mais, peu content de connaître tout ce qu'il nous est possible de savoir, il voulut paraître pénétrer des secrets qui sont couverts d'un voile impénétrable. Ses études, en étendant son esprit, n'avaient point accru sa sensibilité; il ne voyait, dans le monde, qu'un spectacle amu-

sant, qu'un objet de plaisanterie. Cette manière de voir n'honore point le cœur de Démocrite. Le sage doit-il rire de nos erreurs et de nos misères, parce qu'il est exempt de chagrins et de faiblesses?

Tout le monde sait que les Abdéritains le crurent fou, qu'ils envoyèrent le célèbre Hippocrate pour le guérir, et que le médecin le jugea bien autrement que ses compatriotes. On a débité sur Démocrite une foule de fables que l'on se gardera bien de copier. Ceux qui veulent connaître sa doctrine à fond peuvent consulter la Vie des Philosophes par Diogène Laërce, et les Opinions des Philosophes anciens de Diderot. Epicure, si décrié par les uns, tant loué par les autres, lui emprunta le Système des Atômes qu'il développa et qu'il étendit. On peut l'expliquer en peu de mots; mais plus on l'étudie moins il satisfait. Il fait regarder la création de l'univers comme le résultat des mouvemens et de l'arrangement fortuit de particules de matière de toutes les figures; ainsi le monde aurait pris naissance et continuerait d'exister sans l'intervention des Dieux. Lucrèce a popularisé ce Système en lui prêtant l'éclat de la poésie, et le poète se donne avec confiance comme le bienfaiteur de l'humanité qu'il prétend affranchir du joug des superstitions et des terreurs d'une autre vie.

Si l'on juge du bonheur d'un homme d'après la longueur de son existence, on peut croire que Démocrite fut heureux; il mourut à l'âge de 109 ans, l'an 362 avant l'ère vulgaire. L...e

MÉNANDRE.

Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MÉNANDRE.

Ménandre naquit à Athènes, l'an 342 avant Jésus-Christ; s'il ne créa point la comédie, il eut la gloire de la réformer. D'abord impudente, obscène, elle eut plutôt la physionomie d'un Satyre que celle d'une Muse. Elle ne put plaire dès son origine qu'à des hommes grossiers, ou servir les haines d'hommes pervers ou vindicatifs. On représentait les personnes qu'on voulait désigner sous leurs véritables noms, et, à l'aide du masque, on imitait même jusqu'aux traits de leur visage. Les loix arrêtèrent enfin une licence aussi dangereuse, plus funeste encore dans un état démocratique que dans une monarchie, parce que l'autorité plus faible y laisse plus d'empire aux passions, et que la flétrissure que la satyre ou la calomnie impriment porte des coups mortels.

« Sous l'empire des Macédoniens, dit M. Gilies, « dans son Histoire de la Grèce, Philémon, Anti- « phanes, Lycon fleurirent à la même époque, et « Ménandre, qui leur fut bien supérieur, porta « la comédie au plus haut point de perfection « qu'elle put atteindre. »

Le peu de fragmens que le savant Le Clerc a recueillis ne suffit point pour fixer l'opinion sur Ménandre; mais le suffrage de graves Critiques ne laisse point de doute sur le mérite de ses pièces.

Il peignit des caractères puisés dans l'observation constante des vices et des ridicules ; il eut un but moral, et se concilia l'estime des censeurs vertueux de la licence d'Aristophanes. On doit regretter la perte de ses ouvrages et comme productions du génie, et comme monumens précieux pour la connaissance de son siécle. Les passions dont s'empare la Tragédie sont de tous les temps ; les ridicules, les vices, qui sont le domaine de la Comédie, se modifient, s'altèrent ; et quelques pièces de Molière, qui n'ont plus pour nous le mérite d'offrir des copies fidèles, puisque les originaux ont cessé d'exister, ne cessent point d'être intéressantes comme mémoires des mœurs du temps où il écrivait. Plutarque, Pline l'Ancien, Quintilien louent Ménandre, autant pour la beauté de sa morale que pour la vivacité de son génie ; et César, dans des vers que nous a transmis Suétone, traite Térence de demi-Ménandre. Comme Térence mérite de grands éloges pour la pureté de son style, la justesse de ses maximes, l'excellence de ses principes, la vérité avec laquelle il peint les passions ardentes de la jeunesse, et l'humeur chagrine des vieillards ; cette critique du Poète Latin est un bien magnifique éloge du Poète Grec.

On n'a point de détails sur la vie de Ménandre ; on dit qu'il se noya près du Pirée, l'an 293 avant l'ère vulgaire.

L....e

ARCHIMÈDE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ARCHIMÈDE.

Archimède naquit à Syracuse en Sicile, environ 280 ans avant l'ère chrétienne. Il fut le plus grand géomètre de l'antiquité. Les découvertes qu'il a faites dans toutes les parties des mathématiques sont extrêmement nombreuses; mais c'est dans la géométrie et dans la mécanique que son génie a principalement éclaté. Il a découvert et démontré une infinité de propriétés des lignes courbes qui n'étaient point connues auparavant. C'est lui qui a appris à mesurer leur surface ainsi que le volume des corps arrondis. On lui doit aussi la connaissance de la mesure du cercle, le rapport approché du diamètre à la circonférence, la mesure de la sphère, du cylindre, du cône; en un mot, une foule de propositions aussi curieuses par elles-mêmes qu'utiles par leur application continuelle dans tous les arts de la société. Mais ce qui distingue autant Archimède que ces découvertes mêmes, c'est le talent qu'il a mis à les exposer, et l'esprit d'invention qu'il a porté partout. Sa marche est toujours originale, et il n'a jamais plus d'invention et de force que dans les momens où on le croirait le plus embarrassé. Enfin, les méthodes qu'il a trouvées le premier, et dont il a fait un si bel usage, ont été la source féconde de celles que les analystes modernes ont

depuis imaginées. Ainsi le Traité intitulé : *de Arenario* renferme tous les principes de la numération. La méthode d'exhanstion, qui est due aussi à Archimède, et qui consiste à arriver à la vérité, en atténuant sans cesse les erreurs qui vous en séparent, est le germe de la théorie des infiniment-petits dont les modernes ont fait des applications si étendues. Telle est la marche naturelle et constante des sciences positives. Continuellement progressives et croissantes, les découvertes y naissent des découvertes ; et la lumière répandue par un grand génie brille et s'étend jusques dans les siécles les plus éloignés.

Archimède, qui semble avoir créé la géométrie, posa aussi les fondemens de la *statique*, c'est-à-dire des loix de l'équilibre des corps, soit solides, soit liquides. Il en fit même, dit-on, plusieurs applications extrêmement ingénieuses, à la prière du roi Hiéron, son parent et son ami. De ce nombre est l'instrument d'hydraulique qui sert à faire monter l'eau sur un plan incliné, par le moyen de la rotation, et que l'on nomme encore aujourd'hui *la vis d'Archimède* ; mais lui-même estimait peu les applications pratiques, et il dédaigna toujours de les publier. Ce sentiment était naturel dans un homme d'un si grand génie; il devait cultiver la science pour elle-même, et laisser à des mains moins habiles le soin d'en faire des usages pratiques. Ce qui est beau et difficile, c'est

de créer l'instrument ; l'intérêt personnel, ou même le seul attrait d'une recherche facile suffit ensuite pour en faire naître les applications ; mais ceci est plutôt de nature à être senti par les savans de profession que par les gens du monde. Au reste, Archimède fit lui-même de ses machines l'usage le plus beau et le plus noble, en les employant à défendre son pays contre les Romains qui l'attaquaient. Les effets en étaient si terribles que les soldats ennemis effrayés refusaient de se porter au combat. Il brûla, dit-on, une partie de la flotte romaine, en concentrant sur elle la lumière du soleil par un grand nombre de miroirs; ce fait ne paraît pas impossible, d'après l'énorme chaleur que l'on peut ainsi rassembler. Marcellus, qui commandait le siége, fut ainsi contraint de convertir ses attaques en blocus, et il ne se rendit maître de la place que par surprise. Mais il avait conçu une si grande admiration pour Archimède, qu'il avait particulièrement ordonné qu'on ne lui fît aucun mal : cet ordre fut mal exécuté. On raconte qu'Archimède, insensible à ce qui se passait autour de lui, et plongé dans ses profondes méditations, s'occupait de géométrie pendant le tumulte de la ville prise, et qu'il fut tué par un soldat auquel il ne répondait point, quoiqu'il lui eût demandé plusieurs fois son nom. Marcellus, n'ayant pu sauver ce grand homme, voulut au moins honorer sa mémoire. Il laissa

tous ses biens à sa famille, et prit soin qu'on lui rendît les derniers honneurs.

Archimède avait desiré que l'on gravât sur son tombeau une sphère inscrite dans un cylindre, en mémoire de la découverte qu'il avait faite sur le rapport de ces deux corps. Son intention fut remplie ; et c'est à ce caractère que son tombeau fut découvert et reconnu par Cicéron, lorsqu'il était questeur en Sicile.

J. B.

HENRI VIII.

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HENRI VIII.

Ce prince appartient à une des époques les plus marquantes de l'histoire moderne. Il opéra, dans son pays, la plus éclatante des révolutions. Le bien qu'il fit, effet des passions, des caprices, ne lui mérita ni gloire ni reconnaissance. Il anéantit le despotisme sacerdotal, mais en faisant conler le sang des enthousiastes; il rendit à l'industrie d'immenses domaines possédés par la paresse, mais les confiscations, la violence déshonorèrent des mesures que la politique pouvait avouer. Il fit faire des pas rapides à la civilisation, mais l'humanité, l'amour des peuples n'entrèrent pour rien dans ses vues ni dans ses réformes. Enfin il déploya l'opiniâtreté d'un fanatique et la férocité d'un despote.

Aucun monarque anglais ne monta sur le trône dans des circonstances aussi favorables que Henri VIII. Son père avait calmé les factions, abaissé la noblesse; il lui laissait un empire tranquille et d'immenses trésors dans son échiquier, fruits d'une économie respectable dans un prince, quand elle n'est point souillée par l'avarice. Henri VIII avait reçu en partage tout ce qui captive la faveur des peuples, la beauté, l'esprit, l'habileté dans les exercices du corps. Toutes

les connaissances littéraires avaient étendu et embelli son intelligence.

Cette brillante réunion de tous les avantages qui peuvent former un grand prince devinrent funestes à l'Angleterre. Henri abusa de l'affection des peuples pour satisfaire ses caprices. Ses trésors servirent sa prodigalité sans aucun bien pour l'état, sa science lui donna une confiance aveugle en ses propres lumières, et le rendit impatient de toute espèce de contradiction, il sut choisir d'habiles ministres; mais il en fit ou les instrumens ou les victimes de sa tyrannie.

La guerre qu'il entreprit contre la France n'aboutit qu'à une victoire inutile, à un traité peu honorable; il ne sut point profiter de la brillante journée des Eperons et de la prise de Tournay. Volsey avait d'abord entraîné l'Angleterre dans la ligue contre les Français; mais, s'étant brouillé avec l'empereur qui n'avait point acquitté la promesse qu'il lui avait faite de le faire élever sur le trône pontifical, il engagea le monarque à s'unir à la France contre Ferdinand. Ce ministre était un homme que ses intrigues, plus encore que ses talens, portèrent aux premières dignités de l'église et de l'état. Décrié par ses mœurs, il fut cher à un prince voluptueux, peu délicat sur les moyens d'acquérir ou de conserver le pouvoir; il favorisa les amours de son maître; il com-

bla, par des ressources fiscales, le déficit que causait ses dépenses; il soumit les lois, la décence, l'intérêt public à sa criminelle ambition. La haine que causait au peuple l'admiuistration, l'insolence de cet Ecclésiastique fut un peu amortie par la victoire complète que le comte de Surrey remporta sur les Ecossais, qui perdirent leur roi et la fleur de leur noblesse. Volsey, n'ayant pu parvenir aux honneurs de la tiare, voulut accroître sa puissance en réunissant à ses autres titres celui de légat du Saint-Siége. Il se rendit odieux à la noblesse; mais son prince était son complice; et le duc de Buckingham, dont le père avait péri sous la tyrannie de Richard III, perdit la tête sur l'échafaud, pour s'être permis quelques paroles indiscrètes contre le favori.

Volsey, pour rendre le roi indépendant de la chambre des communes, leva des taxes par sa seule autorité. Une si horrible violation des droits du peuple révolta tous les esprits. Le monarque fut forcé de désavouer les opérations de Volsey. Un roi prodigue, un ministre insatiable, enfin un pape qui mettant à profit et la superstition des Anglais et la bonne volonté de son légat, achevait d'épuiser le peu de ressources que laissaient au royaume ses tyrans naturels; telles étaient les causes qui semblaient devoir produire une révolution éclatante : elle ne fut point, comme on

eût dû le croire, l'ouvrage des opprimés, mais celui des oppresseurs.

Le clergé avait perdu la plus grande partie de sa considération. Ses vices le rendaient odieux, et son ignorance méprisable. Volsey, qui semblait intéressé à le ménager, lui porta les premiers coups, en proposant la suppression d'un certain nombre de monastères. Ce n'était que le prélude d'une destruction générale. Henri avait conçu un violent amour pour Anne de Boulen, dame d'honneur de la reine; elle joignait à une beauté ravissante une extrême vivacité d'esprit, et son ambition ne pouvait être satisfaite que par une couronne. Le superbe despote fut obligé de sacrifier à l'orgueil d'une femme de condition obscure les égards qu'il devait à Catherine d'Arragon, tante de Charles-Quint, estimée pour ses vertus, et qui lui avait donné trois enfans. Elle avait été quelques mois l'épouse d'Arthur, frère de Henri. Il affecta des scrupules pour rompre des liens que son nouvel amour lui rendait odieux. Volsey, qui voulait ménager le Saint-Siége, se montra contraire aux vœux du roi; sa résistance eût été noble, si elle avait été suggérée par la vertu. La sentence qui le dépouilla de toutes ses dignités, quoique dictée par le ressentiment, ne parut qu'un acte de justice; et sa mort, qui fut la suite de sa disgrace, ou peut-être l'effet du

poison, consola le peuple du mal qu'il lui avait fait. Henri trouva plus de docilité dans Crammer, savant théologien et prêtre ambitieux, qui fit prononcer les universités en faveur du monarque. Anne de Boulen consentit au mariage, deux mois avant la prononciation du divorce. Quoique ses infortunes excitent la pitié, on ne peut excuser l'insolence de son triomphe.

Rome, par politique, eût dû garder des ménagemens, surtout au milieu de la fermentation religieuse que les écrits et les prédications de Luther avaient répandue dans l'Europe. Au lieu de fermer prudemment les yeux sur le divorce de Henri, le pape le frappa d'anathème. Le roi exécuta le plan de rupture avec le Saint-Siége qu'il avait médité depuis longtemps. Le parlement, qui ne connaissait d'autres loix que les volontés de ce maître impérieux, ratifia cette scission avantageuse pour l'état; le peuple y souscrivit avec joie, et vit dans cette mesure un allégement au fardeau dont il était accablé.

Jamais parlement anglais ne se montra aussi bassement complaisant que celui de Henri VIII. Les intérêts de la religion, les loix de la conscience, le sang des citoyens étaient sacrifiés aux caprices du monarque. Ses proclamations avaient force de loix, ses décisions théologiques prenaient un caractère sacré; et un méprisable voluptueux, un tyran féroce exerçait sur les ames

cet empire puissant que les fondateurs de secte durent à de grands talens et à de grandes vertus. Absurde dans sa conduite, inconséquent dans ses procédés, il punissait également les défenseurs de la suprématie du Pape et les partisans de Luther : on était brûlé ou pendu pour ne pas croire à la nécessité du célibat ecclésiastique, à l'efficacité de la messe, à celle de la confession auriculaire. La foi n'avait d'autre règle que l'inconstance du monarque ; et, lorsqu'il ajoutait ou qu'il retranchait à son évangile, il fallait que le peuple diminuât ou étendît sa croyance. Il cessa bientôt d'aimer Anne de Boulen, et le parlement se chargea de lui trouver des crimes. Elle fut accusée d'adultère, d'inceste, et porta sa tête sur l'échafaud. Norris, Beretton, Smetton périrent pour lui avoir rendu ce culte naturel et innocent que commande la beauté.

Sa haute fortune avait d'abord excité l'envie ; mais elle se l'était fait pardonner par sa bienfaisance, par l'appui qu'elle donnait à tous les malheureux. Jeanne Seymour entra dans le lit du Monarque le lendemain du supplice de cette reine ; elle mourut en couche, un an après, par suite des mauvais traitemens de son époux.

L'impression d'horreur et de pitié qu'inspira la mort d'Anne de Boulen ne s'affaiblit que par le nombre des victimes qui tombaient chaque jour sous la main du bourreau ; les uns étaient

condamnés comme Papistes, les autres comme Luthériens. On vit périr Thomas Cromwel que ses grands talens et la faveur du roi avaient élevé aux dangereux honneurs du ministère; Thomas Morus, grand chancelier, philosophe dans ses écrits, intègre dans son administration, mais orthodoxe persécuteur, théologien intolérant; le cardinal Fischer, intrépide défenseur des immunités ecclésiastiques; Lambert, qui eut la folie de disputer avec le roi sur des matières religieuses; Robert Barnes, Thomas Gérard, William, Jérôme Buttolp, Demepliss, Philipot, Brinholm. Au milieu de ces persécutions, le nord de l'Angleterre se souleva. Cette insurrection pouvait produire les plus terribles effets, à une époque où le mécontentement et l'horreur étaient à leur comble; mais l'activité du duc de Norfolk y rétablit le calme: il périt sur l'échafaud ainsi que son fils, le comte de Surrey, pour récompense de ses services.

La spoliation des biens du clergé n'avait point popularisé le monarque, et lui avait aliéné les grands. Ceux-ci voyaient avec douleur les fondations faites par leurs aïeux devenir le patrimoine du roi; ils regrettaient ces bénéfices ecclésiastiques qui donnaient à leurs enfans une existence si brillante. La multitude, qui ne peut s'élancer vers l'avenir, parce qu'elle périt de misère dès l'instant où il s'opère une révolution

qui trouble ses travaux, regrettait l'emploi qu'elle trouvait dans les propriétés des moines, et les aumônes abondantes qu'elle en recevait. Ainsi l'intérêt et le fanatisme militaient également contre les réformes. Il n'eût fallu qu'un chef de parti audacieux, pour amener une guerre religieuse qui eût mis tout le royaume en combustion. Il ne se présenta point, et Henri jouit d'une prospérité que le ciel accorde rarement aux princes vertueux.

Après la mort de Jeanne Seymour, il épousa Anne de Clèves. Le dégoût que lui causa son défaut d'agrément valut à cette princesse le bonheur d'être répudiée. Catherine Howard ne fut point aussi heureuse : elle fut accusée non d'adultère, mais d'intrigues amoureuses avant son mariage; et ce prétendu crime, commis dans un temps où elle était maîtresse d'elle-même, la conduisit à l'échafaud, ainsi que ses parens, coupables aux yeux du roi pour ne point avoir été les dénonciateurs des désordres de leur fille. C'est alors que le parlement porta cette loi bizarre qui enjoignait à tout homme, instruit d'une galanterie de la reine, d'en faire part au roi; sous peine de haute trahison; et que toute fille, qui épousait un roi d'Angleterre, devait déclarer si elle n'était point vierge. Catherine Parr, sa dernière femme, lui survécut.

Il faudrait le pinceau de Tacite pour tracer le caractère de ce prince, et pour rendre avec leurs

véritables couleurs la bassesse de ses courtisans, l'abjection de son sénat, l'avilissement du peuple. Henri était né avec un caractère despotique; l'adulation fortifia ses mauvaises qualités, et en fit un véritable monstre. Ses cruautés sembleraient appartenir à une espèce de folie. Il fut étranger à tout sentiment d'humanité. L'amour ne fut chez lui que le besoin des sens et non l'affection du cœur. Sa religion était un mélange de fanatisme et d'orgueil, sa politique ne fut que l'art de maintenir la terreur. Tourmenté pendant ses dernières années par une maladie incurable, sa férocité ne fit que s'accroître. Renfermé dans son palais, comme une bête fauve dans son antre, on ne s'apercevait de son existence que par les arrêts de mort qu'il prononçait. Personne n'osait l'avertir des approches du trépas, ou ne s'intéressait assez à lui pour appeler dans son cœur un salutaire repentir. Edouard II, Richard II, Henri VI avaient été détrônés, emprisonnés, assassinés pour quelques actes arbitraires, ou pour expier les fautes de leurs maîtresses ou de leurs courtisans; et Henri VIII, qui ne pouvait imputer à personne ses crimes et ses fureurs, mourut sur le trône. Il laissa trois enfans, Marie, Elizabeth et Edouard qui régnèrent après lui. Edouard ne vécut point assez longtemps pour que l'on connût son caractère; Marie se montra aussi cruelle que l'avait été son père; et plusieurs actes de la vie

d'Elizabeth prouvent que l'humanité n'était point sa qualité dominante.

Henri VIII mourut, le 28 janvier 1547, âgé de 57 ans, après un règne de 38.

Ce prince influa sur toutes les révolutions qui se sont opérées, depuis sa mort, en Angleterre; et le mal et le bien qu'elles produisirent furent en quelque sorte son ouvrage. La réforme religieuse qu'il ébaucha, et que Marie voulut détruire, donna lieu aux proscriptions et aux supplices atroces qui souillèrent son règne; mais le mouvement que les opinions théologiques imprima aux esprits les rendit propres à se diriger vers des études plus solides et plus rapprochées des intérêts humains. De là ce caractère de résistance à l'oppression, infructueux sous Elizabeth, redoutable sous Jacques I, terrible sous son successeur, et qui produisit les catastrophes les plus terribles, mais qui finit par valoir aux Anglais la constitution, les loix dont ils se glorifient depuis un siécle, et auxquelles ils attribuent avec raison le rôle brillant qu'ils ont joué dans l'Europe.

L....e

ANTIOCHUS EPIPHANES

NAPOLI

Landon direx.t

ANTIOCHUS EPIPHANES.

Ce prince prit le surnom d'*Epiphanes*, ou illustre; mais il mérita plus la célébrité par ses excès que par des actions d'éclat.

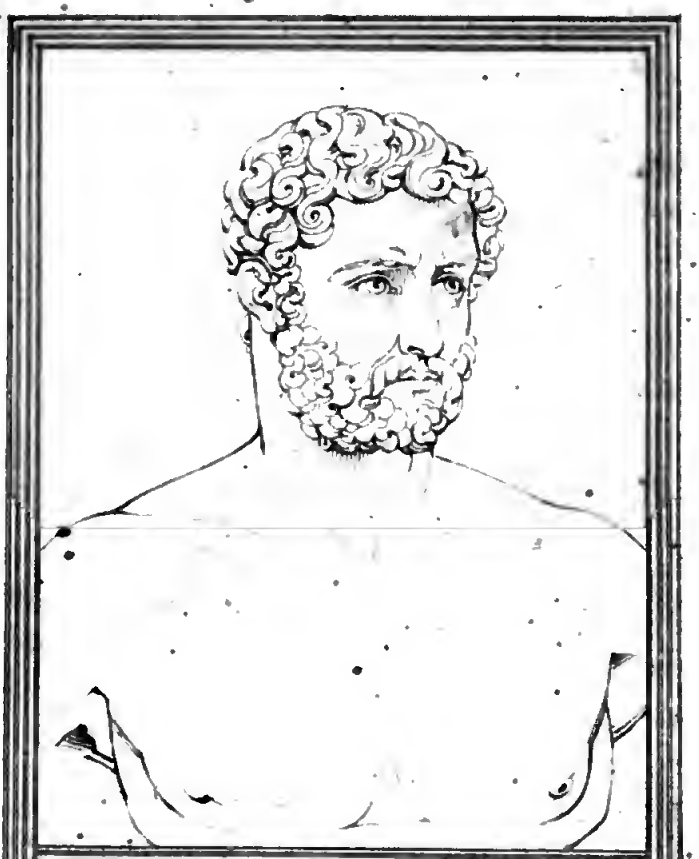
Antiochus fut le quatrième des rois de Syrie qui ont porté ce nom. Son père, Antiochus *le Grand*, obligé de faire la paix avec les Romains, envoya comme ôtage à Rome, le jeune Epiphanes. Celui-ci revint en Syrie quelques années après, et vengea sur Héliodore l'assassinat de Séleucus, son frère aîné; mais, après avoir puni un usurpateur, il le devint lui-même, en retenant le trône qui appartenait à Démétrius, fils de Séleucus. Enivré d'un pouvoir acquis illégitimement, Antiochus parut souvent n'en chérir que l'abus. Son intempérance, ses bizarreries dans le choix de ses ministres le rendirent ridicule et presque odieux à ses peuples.

Une plus noble carrière s'ouvrit devant lui. La Palestine et la Célé-Syrie avaient souvent été des causes de guerres entre les monarques Syriens et ceux d'Egypte; Antiochus, plus heureux que ses prédécesseurs, termina cette querelle par une victoire éclatante : il vainquit et fit prisonnier Ptolomée Philometor, roi d'Egypte, entre Péluse et le Mont Casius. Il fut doux et modéré dans son triomphe, et traita honorablement Ptolomée qui était son neveu.

Sur un faux bruit de la mort d'Antiochus, Jason que ce roi avait nommé grand-prêtre des Juifs, à la place d'Onias, excita le peuple à la révolte. Antiochus fit impitoyablement massacrer tous les Hébreux qui ne purent se soustraire par la fuite. Il retourna ensuite en Egypte, sous prétexte de rétablir son neveu sur le trône, et battit les Alexandrins qui avaient élu pour roi Ptolomée *Evergètes* ou *Phiscon*. Les vaincus implorèrent l'assistance de Rome qui envoya trois ambassadeurs au roi de Syrie. Le Monarque syrien obéit aux lois de la nécessité, et se soumit aux conditions que les Romains voulurent lui dicter.

Pour se venger peut-être sur des innocens de l'humiliation qu'il venait de subir, Antiochus marcha de nouveau contre les Juifs. Cette fois, il ne prétendait pas seulement les soumettre ou les punir; il avait dessein d'abolir leur culte. Ainsi qu'il arrive toujours dans de telles circonstances, la résistance fut égale à l'oppression. C'est à cette époque que se rapportent la fermeté du vieillard Eléazar, ainsi que le courage de Mathatias et des Machabées. Antiochus marchait en personne contre Jérusalem, lorsque son char fut brisé dans le chemin. Le roi mourut de sa chute, et les Juifs virent la protection de Dieu dans le malheur de leur ennemi. La mort d'Antiochus eut lieu à Tables en Perse, l'an 164 avant J. C., et le quarante-neuvième de l'ère des Séleucides. Il avait régné 12 années.

D. D.



ADRIEN.

NAPOLI

Landon direx.t

ADRIEN.

Ælius Adrianus était originaire d'Espagne et fils d'un cousin de Trajan. Cet empereur qui avait été son tuteur, lui fit épouser sa petite nièce Julie, sabine, et il l'adopta après avoir mis plusieurs fois à l'épreuve ses talens et son courage et l'avoir nommé consul. Adrien fut surtout redevable de son élévation à l'impératrice Plotine à laquelle il montra toujours la plus grande reconnaissance, et qu'après sa mort il fit placer au rang des Dieux.

Il monta sur le trône, l'an 117 de Jésus-Christ, à l'âge de 41 ans; et, plus jaloux d'assurer la paix à l'empire que d'acquérir de la gloire, le premier usage qu'il fit de sa puissance fut d'abandonner toutes les conquêtes que Trajan et ses prédécesseurs avaient faites au-delà de l'Euphrate, et de fixer à ce fleuve les bornes de l'empire romain. Il fit rompre le fameux pont que Trajan avait fait construire sur le Danube, et il aurait voulu prendre pareillement ce fleuve pour limite, et abandonner la Dacie, mais il en fut détourné par la considération du grand nombre de Romains qui s'étaient établis dans cette province.

A son arrivée à Rome, Adrien remit ce qui était dû au trésor impérial depuis 16 ans, et fit brûler en public les rôles et les obligations. Il avait coutume de dire qu'un empereur doit imiter le soleil, qui

éclaire toutes les régions de la terre, sans en excepter aucune ; et, dès la troisième année de son règne, il commença la visite de toutes les provinces de son empire, ne croyant pas devoir s'en rapporter uniquement à ceux qui les gouvernaient. Son règne presque entier fut employé à ces voyages utiles, qui contribuèrent aussi au rétablissement de la discipline militaire ; Adrien marchait toujours à pied et tête nue à la tête des soldats, dans tous les temps et dans les chemins les plus rudes ; il vivait comme eux, et jamais hors de Rome, il ne déploya la magnificence d'un empereur.

Aucun prince ne fit peut-être construire autant d'édifices publics et particuliers. Presque toutes les villes qu'il visita lui furent redevables de quelque monument. Il fit bâtir la fameuse muraille qui s'étendait d'une mer à l'autre au midi de l'Ecosse, et qui garantissait l'Angleterre des incursions des Pictes. Nîmes lui doit ses arènes et le pont du Gard. A Rome, il rebâtit le Panthéon et plusieurs autres monumens, construisit un nouveau pont sur le Tibre, et non loin de là se fit élever un tombeau magnifique : édifice immense qui devint une forteresse lorsque Rome fut assiégée par les Goths, et sur les ruines duquel est placé aujourd'hui le château S. Ange. Il fonda plusieurs villes, et Andrinople porte encore son nom. Il en rebâtit entièrement un très-grand nombre, et Jérusalem entre autres. Adrien y envoya une colonie romaine, et

lui donna le nom d'*Ælia Capitolina*, parce qu'il y avait élevé un temple à Jupiter Capitolinus, dans l'endroit même où avait été le temple du vrai Dieu: cette circonstance porta les Juifs à la révolte, et causa le massacre et la ruine presque entière de cette nation. Adrien rendit aussi aux habitans d'Alexandrie leurs priviléges dont ils avaient été dépouillés; mais Athènes était la ville qu'il préférait à toutes les autres. Il y fit plusieurs voyages et de longs séjours; y fit construire plusieurs édifices, et combla les habitans de bienfaits.

Il revint à Rome vers la vingtième année de son règne, et l'affaiblissement de sa santé le fit songer à choisir un successeur. Il désigna d'abord Lucius Commodus Verus qui mourut avant lui. Il fit choix ensuite de Titus Antonin le Pieux, et exigea de lui qu'il adoptât Marc-Aurèle.

Adrien avait montré de la clémence en montant sur le trône. Il avait dit dans cette circonstance à un de ses ennemis en l'embrassant: *Vous voilà sauvé!* Mais il était naturellement cruel et il l'avait laissé paraître en plusieurs occasions. Dans ses derniers jours, lorsque déchiré par des douleurs aiguës, il invoquait la mort, et suppliait ceux qui l'environnaient de le poignarder ou de l'empoisonner, il cessa de réprimer son penchant à la cruauté, et ordonna le supplice des personnages les plus distingués de l'empire. Plusieurs sénateurs étaient destinés au même sort, mais Antonin les fit avertir, et ils se tinrent cachés jusqu'à la mort

d'Adrien. Il mourut à Bayes, en Campanie, l'an 138, à l'âge de 62 ans, après en avoir régné 21.

Cet empereur avait une mémoire prodigieuse, il possédait presque toutes les sciences; il était à la fois philosophe, orateur, poète et grammairien distingué. Il n'était pas moins habile dans les arts, et il les protégea ainsi que lettres, quoiqu'il eut la faiblesse de porter envie à ceux qui le surpassaient ou même qui l'égalaient par leurs talens.

Adrien fit réunir toutes les loix en vigueur en un seul code qu'il appela *l'édit perpétuel*. Il abolit les sacrifices des victimes humaines. Il ne publia aucun édit particulier contre les Chrétiens, mais il ordonna l'exécution des loix rendues contre eux, ce qui donna lieu à une persécution violente; convaincu peu de temps après de leur innocence par les apologies qu'on lui présenta, il mit un terme à la rage de leurs ennemis, et conçut même le projet d'élever un temple à Jésus-Christ.

Si l'on peut avec raison reprocher à Adrien sa cruauté envers les premiers personnages de l'empire, son penchant à la superstition, sa passion pour Antinoüs qui alla jusqu'à lui consacrer des temples, sa dureté pour son épouse Sabine, et la facilité avec laquelle il prêta quelquefois l'oreille aux délateurs, il faut convenir qu'il mérita la reconnaissance de ses sujets par les soins continuels qu'il se donna pour assurer leur bonheur et leur tranquillité, et surtout par le choix qu'il fit d'Antonin et de Marc-Aurèle pour ses successeurs. M.

LAURENT DE MÉDICIS

P.P. Rubens pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LAURENT DE MÉDICIS.

Laurent de Médicis était fils de Pierre de Médicis, l'un des plus riches négocians de Florence. Il naquit le 2 janvier 1448; et, malgré les soins qu'il donnait au commerce de son père, il cultiva les belles-lettres, étudia la philosophie d'Aristote et de Platon, apprit les langues, et, très jeune encore, composa des ouvrages en vers et en prose. Il était d'une petite taille, et d'une figure peu avantageuse; mais il unissait à beaucoup d'esprit et à une pénétration incroyable un cœur noble et une prudence qui jamais ne l'abandonna. Malgré ses défauts physiques, sa force et son agilité étaient extraordinaires, et, dans les tournois, il surpassait tous ses concurrens par l'habileté avec laquelle il maniait un cheval.

A 22 ans, nommé chef du gouvernement, il échappa aux poignards des Pazzi, jaloux de la puissance des Médicis, et aux trames perfides de Sixte IV; bientôt après, les troupes de Ferdinand, roi de Naples, fondirent sur le territoire des Florentins: Laurent, voyant bien que la résistance serait inutile, se dévoua pour le salut de tous; il se rendit seul à Pise où était Ferdinand, et, sans autres armes que celles de l'éloquence, il décida le Monarque à faire la paix.

De retour à Florence, il rembourса de ses pro-

pres fonds les particuliers qui avaient fait les frais de la guerre, forma un sénat composé de 70 membres, et dota un collége dans lequel on enseigna toutes les sciences, et dont Pic de la Mirandole fut un des premiers professeurs.

A cette époque, Laurent renonça au commerce pour se livrer à l'agriculture ; mais il se vit encore forcé de combattre, et enleva la ville de Ferrare aux Vénitiens à qui cette place fournissait les moyens d'envahir toute l'Italie.

Le peuple lui donna les surnoms de *Magnanime* et de *Magnifique ;* Laurent les méritait, car non content d'assurer la prospérité de sa patrie, il faisait élever des monumens superbes, donnait des spectacles aux Florentins, et, protégeant tous les arts, préparait ainsi le fameux siécle de Léon X, son fils. Il mourut universellement regretté en 1492, âgé de 44 ans.

On lit, dans les Dictionnaires historiques, qu'il ternit sa vie par son irréligion; mais cette assertion est formellement démentie par Valori, qui rapporte qu'au lit de la mort, lorsque Laurent aperçut le prêtre mandé pour l'administrer, il s'écria qu'il ne souffrirait pas que son Dieu vînt à lui, se leva en prononçant ces mots, et se fit conduire à la porte de son appartement où il reçut le viatique. Quelle autorité pourrait-on opposer à celle de Valori qui fut le contemporain de Laurent de Médicis, et qui le vit dans ses derniers momens?

F. D.

CASTRUCCIO.

C. del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CASTRUCCIO.

Castruccio Castracani, l'un des plus grands généraux et des plus habiles politiques du quatorzième siécle, naquit à Lucques vers 1283, et ne connut jamais ses parens. Exposé dès le jour de sa naissance, il fut recueilli par un vieux chanoine et sa sœur qui prirent soin de son éducation, l'adoptèrent, et lui donnèrent le nom de Castracani, famille illustre de Lucques dont ils étaient les seuls restes. Castruccio montra dès son enfance le penchant le plus décidé pour les armes. Dès l'âge de 15 ans, il s'attacha à Cuinigi qui était à Lucques le chef des Gibelins, ou partisans de l'empereur; par sa conduite et ses talens, il mérita sa confiance et le remplaça après sa mort.

Avec le secours d'Uguccione, tyran de Pise, il chassa de sa patrie les Guelfes, ou partisans du pape, et se défit de ceux de ses ennemis qu'il redoutait le plus. A la tête des troupes de ce même tyran, il remporta une victoire signalée sur les Florentins. Ses succès excitèrent la jalousie d'Uguccione, et il ne chercha plus que l'occasion de faire périr Castruccio; mais celui-ci le prévint, l'obligea de prendre la fuite, et se fit nommer prince de Lucques et souverain de Pise, vers l'an 1320. Il affermit son gouvernement par la terreur, ne connut point la clémence, et ne se fit jamais un scrupule d'employer

le fer ou le poison, pour se débarrasser de tous ceux qu'il croyait pouvoir prétendre à l'autorité.

La ville de Pistoie était déchirée par deux factions; Castruccio traita avec les deux chefs, à l'insçu l'un de l'autre, les assassina tous les deux, fit massacrer les principaux de leurs partisans, et, par cette atroce perfidie, se rendit maître de la ville. Il alla ensuite à Rome rétablir le parti de l'empereur qui y avait le dessous, et y fut nommé sénateur. A son retour, il défit les Florentins qui, pendant son absence, avaient fait soulever Pistoie, et versa des flots de sang à Pise, où une conjuration s'était formée contre lui. Peu de temps après, il vainquit encore, au passage de l'Arno, les Florentins qui avaient réuni contre lui une armée de 40,000 hommes; à peine un tiers put-il échapper au carnage. La fatigue que Castruccio éprouva dans cette action, lui causa une maladie à laquelle il succomba en 1340, à l'âge de 47 ans, sans témoigner aucun remords sur les moyens atroces dont il s'était servi pour s'élever et se soutenir au rang suprême.

Machiavel a écrit la vie de Castruccio, et lui a donné les plus grands éloges, vraisemblablement dans le dessein de justifier par cet exemple ses maximes inhumaines et sanguinaires. Castruccio était digne par sa férocité et sa perfidie de servir de modèle au *Prince* du Politique florentin.

M.

CHARLES-MARTEL.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE MUSEO BORBONICO NAPOLI

CHARLES MARTEL.

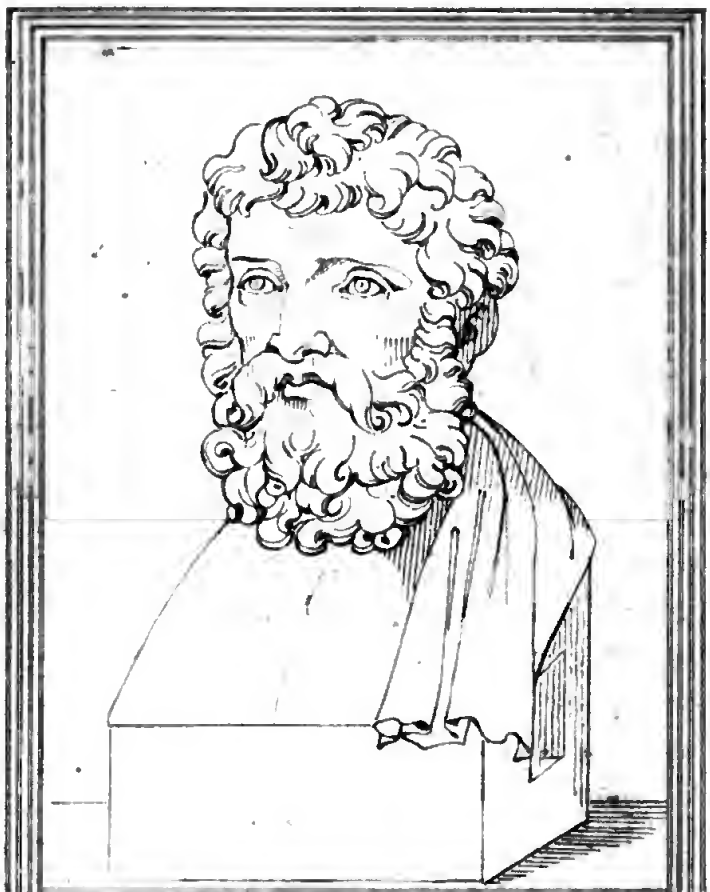
Charles Martel, troisième duc d'Austrasie, fils de Pepin Héristal et d'Alpaïde sa maîtresse, naquit vers l'an 691. Les grands talens qu'il annonça dès sa jeunesse lui méritant l'amour de son père, lui attirèrent la haine de Plectrude, femme légitime de Pepin, qui voyait avec envie cet enfant naturel partager avec ses fils la tendresse et la puissance de son époux. Celui-ci, depuis longtemps maire du palais des rois de Neustrie, régnait sous leurs noms, et, ayant séparé l'Austrasie de leurs possessions, y gouvernait seul en souverain. Plectrude, ambitieuse et jalouse, voulut conserver pour elle et ses fils toute l'autorité dont jouissait Pepin. Sa vengeance éclata dès que la mort eut privé Charles de la protection de son père. Elle le fit enfermer dans une étroite prison à Cologne, tandis qu'elle, sous le nom de son fils Théobald, qui avait succédé à Pepin dans la charge de maire du palais, gouverna la Neustrie et l'Austrasie. Mais les seigneurs neustriens s'ennuyèrent du joug d'une femme; ils engagèrent Dagobert III, leur roi, à se réunir à eux pour attaquer Plectrude. Ce jeune et faible monarque écouta leurs conseils, et n'en sut point profiter, car, étant à peine délivré de l'esclavage où le retenait l'épouse de Pepin et son fils, il laissa nommer un autre maire du

palais; Rainfroy occupa cette place, et porta bientôt le fer et la flamme jusques dans l'Austrasie encore soumise aux enfans de Pepin. Mais Charles, échappé de sa prison, accourut au secours de sa patrie, se fit reconnaître par les Austrasiens, fut nommé duc, et Rainfroy eut à combattre un ennemi aussi valeureux qu'habile. Dagobert III étant mort, Chilpéric II monta sur le trône; aidé de Rainfroy, et de Radbode, duc de Frise, il défit Charles près de Cologne. Ce grand homme se vit forcé de céder au nombre, et c'est la seule fois qu'il ait été vaincu. Le triomphe de Chilpéric ne fut pas de longue durée. Charles l'atteignit, le battit à Vinchy, et mérita d'être compté, dès-lors, parmi les plus grands capitaines: ne croyant pas sa puissance assez établie, et connaissant l'amour des Austrasiens pour le sang de Clovis, il leur donna Clotaire IV pour roi, et poursuivit, sous son nom, le cours de ses exploits. Sa présence était toujours le signal de la victoire. Clotaire qu'il faisait triompher de tous côtés, chassa Chilpéric de la Neustrie et de la Bourgogne dont Charles le fit proclamer roi. Mais ce règne ne dura point: Clotaire mourut; les Français desirèrent un nouveau maître; Charles rappela Chilpéric qu'on nomma souverain de toute la monarchie, et ne conserva pour lui que le titre de maire du palais. Cette apparente modestie cachait cependant de grands desseins; et Charles paraissait mépriser les honneurs du trône, pour s'en assurer plus

solidement la puissance. Grand guerrier, habile politique, il possédait à la fois le génie qui fait concevoir, et le caractère qui exécute. Sa vie offre une suite non interrompue de victoires, qu'il ne souilla par aucun crime, et son ambition fut utile à son pays, exemple bien rare dans l'histoire! Vainqueur des Saxons sous Chilpéric, il le fut des Sarrasins, avec plus d'éclat encore après la mort de ce roi, sous Thierry IV, dit de Chelles, qu'il avait placé sur le trône de France. Ces peuples avaient passé, de l'Espagne dont ils étaient maîtres, dans les provinces du midi de la France. Leurs rapides progrès répandaient le plus grand effroi dans ce royaume, et dans toute la Chrétienté. Rhodès, Castres, Toulouse, Bordeaux, et bientôt Tours et Poitiers furent en leur pouvoir; Charles marche contre eux, les rencontre auprès de Poitiers, l'an 732, met leur armée entière en déroute, tue Abderame leur chef, et dissipe cette nuée de barbares, qui, sortis de l'Afrique, allait inonder l'Europe et détruire sa religion. Ce fut à cette bataille qu'il reçut le surnom de *Martel*, soit à cause de la rapidité des coups qu'il porta aux Sarrasins, soit qu'il se fût servi d'une arme semblable à un marteau. A cette même époque il fonda l'ordre de *la Genette*. Les ornemens en étaient aussi simples que la légende. On n'y lisait que ces mots: *Exaltat Humiles*. De nouvelles révoltes appelèrent Charles à de nouveaux exploits. Le duché de Frise, l'Aquitaine de-

mandèrent successivement sa présence ; mais il parut, et tout rentra dans l'ordre. Il aurait pu jouir de quelque repos, si la trahison de Mauronte, gouverneur de Marseille, n'eût rappelé les Sarrasins en Provence. Charles court à la défense de ces provinces malheureuses ; il bat les ennemis, et les poursuit jusques à leurs vaisseaux qu'il fait brûler. Tout fut tué, pris, ou noyé. Peu de temps après les Saxons tentent de nouvelles incursions en France, et Charles les défait encore. La mort de Thierry IV suspendit les hostilités. La France reconnaissante aurait peut-être compté sans peine Martel au nombre de ses souverains ; mais il ne crut pas devoir en prendre le titre ; et, ne jugeant point nécessaire de nommer un autre roi, il se contenta d'être reconnu duc des Français. Alors il put jouir en paix du fruit de ses victoires. Craint au dehors, respecté au dedans, il ne songea plus qu'à finir tranquillement sa vie. Attaqué par une maladie mortelle, il mourut le 22 octobre 741. Ce grand homme gouverna glorieusement la France pendant 25 ans, commença réellement la seconde race de nos rois, et posa les bases de la grandeur et de la puissance qui rendirent si éclatans les règnes de Pepin et de Charlemagne.

M.



MILTIADE.

Landon direx.t

NAPOLI

MILTIADE.

Un des traits caractéristiques du peuple Athénien fut son ingratitude envers les grands hommes auxquels il dut ses lumières ou sa puissance. Parmi les guerriers dont il paya les services par la mort ou l'exil, Miltiade est un des plus illustres, et le premier dans l'ordre chronologique.

Miltiade, fils de Cimon, s'étant dès sa jeunesse montré digne de commander des armées, fut envoyé dans la Chersonnèse, pour en chasser les Thraces, et y fonder une colonie. Son expédition eut un succès complet; et, en revenant à Athènes, il soumit l'île de Lemnos, ainsi que toutes les Cyclades.

Cependant Darius, roi de Perse, ayant dessein de réunir la Grèce à ses vastes états, y fit conduire des troupes nombreuses par ses lieutenans Datis et Artaphernes. Après s'être emparé de l'île d'Eubée, ils vinrent débarquer au bourg de Marathon, peu éloigné d'Athènes. Le peuple épouvanté nomma dix généraux, parmi lesquels Miltiade était le plus renommé. Contre l'avis de ses collègues, il persuada aux Athéniens de marcher à l'ennemi, au lieu de se borner à l'attendre dans leurs murailles. Sous ses ordres, ils s'avancèrent contre les Perses, au nombre de 10,000 hommes, y compris 1,000 Platéens, les seuls de tous les Grecs qui eussent marché au secours d'Athènes.

Miltiade se posta dans un lieu couvert d'arbres, où la cavalerie des Perses ne pouvait agir avec avantage. La sagesse de ses dispositions et la valeur de ses troupes lui firent remporter une victoire éclatante. 110,000 Perses dont 10,000 cavaliers furent mis en déroute, chassés de leur camp, qui devint la proie des vainqueurs, et poursuivis jusqu'à leurs vaisseaux. Cette action mémorable eut lieu l'an 490 avant J. C.

Les Athéniens envoyèrent ensuite Miltiade avec 70 vaisseaux pour attaquer les îles qui avaient fourni des secours aux Barbares. Plusieurs furent subjuguées; mais Paros résista. Miltiade, portant peut-être la prudence à l'excès, craignit que les Perses ne vinssent la secourir; il leva le siége et ramena ses troupes à Athènes. On crut, ou plutôt on feignit de croire qu'il s'était laissé corrompre par l'or du *grand roi*; et le vainqueur de Marathon, encore couvert de blessures, fut près d'être condamné à perdre la vie. On commua la peine en une amende de 50 talens (environ 150,000 fr., selon l'estimation moyenne); et, comme il ne put payer cette somme, il fut jeté dans la prison publique, où il mourut. Son véritable crime était d'avoir paru redoutable, par ses qualités mêmes, à un peuple ombrageux qui venait de briser le joug des Pisistratides.

D. D.

NUMA.

NAPOLI

Landon direx.t

NUMA.

Lorsque dans l'admirable sixième livre de l'Enéïde, Virgile peint, avec autant de grandeur que de grâces, les hommes qui ont illustré sa patrie, il n'oublie pas de donner à Numa l'éloge qui lui convient le mieux :

Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
Sacra ferens? nosco crines incanaque menta
Regis Romani, primam qui legibus urbem
Fundabit....

Après la mort du fondateur de Rome, le peuple choisit pour lui succéder Numa Pompilius, sabin d'origine, et gendre de Tatius, dont Romulus s'était débarrassé par un assassinat. Numa, alors âgé de 42 ans, vivait paisiblement à la campagne, près de la petite ville de Cures. Il refusa d'abord de commander à une nation farouche et presque sauvage : enfin, il s'y détermina, dans l'espoir d'adoucir ses mœurs, en lui faisant porter le joug salutaire des loix. Pour anéantir les germes de dissention qui subsistaient encore entre les Romains et les Sabins, il partagea les citoyens par tribus, selon les professions et sans distinction d'origine. Il régla le culte public, institua les pontifes; et si, comme quelques auteurs l'ont prétendu, l'établissement des Vestales fut l'ouvrage de son prédécesseur, du moins Numa donna-t-il à cet ordre

une forme plus fixe, et qui se conserva aussi longtemps que l'ancienne religion des Romains. Numa fut, dit-on aussi, le premier qui forma le calendrier de 365 jours; approchant ainsi de la véritable mesure du temps, d'aussi près qu'il était possible dans un siécle d'ignorance.

Pour rendre ses institutions plus respectables au peuple, Numa se servit d'un stratagème, employé par plus d'un législateur. Il feignit de tenir les loix d'une Divinité; et il se rendait souvent seul près d'une source, peu éloignée de Rome, sous prétexte d'y consulter la nymphe *Egérie*.

Chef d'une peuplade pour qui la guerre et la rapine semblaient un besoin, Numa sut vivre en paix avec tous ses voisins, pendant un règne de 42 années. On rapporte sa mort à l'an 672 avant J. C. Il fut enterré au bas du mont Janicule. Après un espace de 530 ans, ses livres que l'on avait enfermés dans son tombeau furent trouvés intacts et brûlés par ordre du Sénat, comme contraires à la religion. On a formé sur ce fait des conjectures dont il est impossible d'apprécier la justesse. On croit, et c'est le sentiment le plus probable, que Numa n'admettait qu'un culte très-simple, absolument opposé aux idées du Polythéisme établi à Rome, lorsque ses livres furent déterrés.

D. D.

LAURE.

Palma pinx.t ; *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LAURE.

Laure doit son immortalité à Pétrarque: Pétrarque doit peut-être la sienne à Laure. Eût-il ressenti la même passion pour une autre? Une autre lui eût-elle inspiré d'aussi beaux vers? Il est permis d'en douter.

Laure naquit, en 1308, d'Audifret de Noves, dans un village voisin d'Avignon. Elle fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Elle était de ces *Cours d'amour*, où l'on décidait des questions galantes avec tout l'appareil des formes judiciaires. Pétrarque, dont les parens s'étaient retirés dans le Comtat Venaissin pour fuir les troubles d'Italie, vit Laure pour la première fois le 6 avril 1327, dans l'église de Sainte Claire à Avignon, et aussitôt il conçut pour elle un amour qui ne devait finir qu'avec sa vie. On ne sait si Laure partagea sincèrement cet amour, ou si elle fut seulement flattée des hommages d'un homme d'esprit. Mais ce qui paraît certain, c'est que leur liaison fut chaste; et que Laure, soit coquetterie, soit vertu, n'accorda à son amant que des faveurs sans conséquence. Pétrarque, qui aurait souhaité des marques de tendresse plus positives, crut pouvoir se soustraire à l'importunité de ses desirs, en s'éloignant de celle qui en était l'objet. Il parcourut plusieurs contrées de l'Europe: l'absence

augmentait son amour, au lieu de le diminuer. Il vint s'enfermer avec lui dans une solitude champêtre, près de cette fontaine de Vaucluse que ses chants ont illustrée. Il y demeura dix ans, et y composa la plupart de ses vers à la gloire de Laure. Après avoir été recevoir à Rome la couronne de poète, il se retira dans la ville de Parme dont il était archi-diacre. Ce fut là qu'il reçut la fatale nouvelle de la mort de Laure, enlevée au monde à l'âge de 40 ans, en 1348, par la peste qui désolait alors toute l'Europe. Elle mourut à Avignon, le 6 avril au matin, c'est-à-dire dans la même ville, dans le même mois, au même jour et à la même heure que Pétrarque l'avait aperçue pour la première fois, 21 ans auparavant. Elle fut enterrée dans l'église des Cordeliers.

François I, passant à Avignon, voulut voir son tombeau, et lui fit cette épitaphe:

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentille ame! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

A.

FRANÇOIS FLAMAND

F. Flamand del.t. *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

FRANÇOIS FLAMAND.

François Flamand, dont le nom de famille était Duquesnoy, naquit à Bruxelles en 1594. Son père était sculpteur; ainsi le jeune artiste ne rencontra pas d'obstacle pour se livrer à l'art pour lequel il eut dès l'enfance un goût décidé. Ses premiers ouvrages furent regardés comme des chef-d'œuvres dans sa patrie. Mais il sentit qu'on pouvait mieux faire; et, pour chercher des modèles, il se rendit à Rome à l'âge de 25 ans; il y gagna l'amitié du Poussin qui l'aida de ses conseils, et celle du Dominiquin dont il étudia particulièrement les ouvrages. Comme ce dernier a excellé dans la manière de peindre les enfans, c'est aussi dans les figures de ce genre que François obtint le plus de succès. Obligé de subvenir aux frais de sa subsistance, il n'entreprit longtemps que de petits ouvrages; ses bas-reliefs en bronze, en marbre et en ivoire offrent des scènes gracieuses où les enfans jouent toujours les principaux rôles. Leurs formes indécises, leurs contours délicats, leurs grâces naïves, la variété de leurs mouvemens dans les différens âges, il a su tout rendre avec élégance, et il s'est montré sublime dans les objets les plus riants; le temps n'a fait qu'augmenter la célébrité dont ses productions ont toujours joui, et les artistes consultent ses figures

d'enfans non moins que celles qui nous restent de l'antiquité. Les grands ouvrages ne lui firent pas moins d'honneur ; Rome possède une Sainte Suzanne et un S. André que l'on regarde comme des morceaux achevés ; ils lui coûtèrent beaucoup de temps et de soin. Il répondit un jour à l'un de ses amis qui lui représentait qu'il avait tort de retoucher une statue qui semblait être parfaite : « Vous avez raison de la trouver bien, vous qui « n'avez pas idée de l'original ; mais moi je suis « méconteut de mon ouvrage, parce qu'il est en- « core bien loin du modèle que j'ai dans la tête. »

Le cardinal de Richelieu, voyant en lui le premier sculpteur du siécle, voulut l'attacher au roi de France ; mais lorsque François se disposait à céder à ses sollicitations, un de ses frères, jaloux de son talent et accoutumé au crime, lui donna un poison lent. Le malheureux artiste ne soupçonna pas la cause de ses souffrances, et les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air natal : il se rendait dans sa patrie, lorsqu'à Livourne l'effet du poison le força de s'arrêter, et il expira dans cette ville à l'âge de 50 ans. Plusieurs années après, son meurtrier, conduit à l'échafaud pour un autre crime, déclara qu'il s'était rendu coupable de la mort de son frère. Ses vertus auraient dû désarmer l'envie ; et, par ses talens, il mérite peut-être d'être placé à côté de Michel-Ange et de J. Gougeon.

L.

RIENZI.

C. del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

RIENZI.

Lorsque les papes fixaient leur séjour à Avignon, leur autorité presque nulle dans Rome, était confiée à un vicaire. Les princes et les barons romains, divisés en deux partis, à la tête desquels étaient les Colonnes et les Ursins, se partageaient la ville, et l'ensanglantaient par leurs querelles, lorsqu'un homme de la lie du peuple forma le projet de rendre à Rome son ancienne splendeur, et d'en faire de nouveau la capitale du monde entier.

Nicolas Gabrino de Rienzi avait reçu une éducation soignée; la lecture des anciens et l'étude de l'histoire l'avaient élevé au dessus de son état; son éloquence et ses talens le firent mettre au nombre des députés des communes, dans une ambassade des trois ordres, que la ville de Rome envoyait à Avignon au pape Clément VI. Rienzi y fit la connaissance de Pétrarque, et revint a Rome avec le titre de notaire apostolique.

Les malheurs dans lesquels cette ville était plongée, l'impunité dont les assassins et les bandits y jouissaient sous la protection de la noblesse et par la corruption des magistrats, firent naitre dans l'ame de Rienzi le projet d'amener un autre ordre de chose et d'établir un meilleur gouvernement, sous le nom de *bon état*. Loin de cacher ses desseins, il les annonce par des discours prononcés en

public, et tandis que les nobles le traitaient avec mépris et riaient de ses harangues, le peuple se laissait séduire par l'espoir du bonheur qui lui était présenté, et desirait de le voir se réaliser.

Tout-à-coup, le 20 mai 1347, le son de la trompette se fit entendre, et tous les citoyens furent invités à s'assembler sans armes devant l'église S. Ange. Une foule innombrable s'y rendit; et Rienzi, accompagné du vicaire du pape, qu'il avait entraîné par ses discours, conduisit le peuple en procession jusqu'au Capitole. Là il le harangua, se fit donner le titre de tribun, proposa et fit adopter les loix pour le rétablissement du *bon état;* presque toutes tendaient au retour de l'ordre et de la justice, et à l'abaissement de la noblesse.

Tous les membres de ce corps furent obligés de sortir de Rome, et rendus responsables de tous les délits qui pourraient se commettre dans l'étendue de leurs domaines. Le Tribun exigea peu de temps après qu'ils comparussent individuellement au Capitole, pour y prêter serment de fidélité au nouveau gouvernement. Rienzi affectait toujours la plus grande soumission envers le pape dont il avait associé le vicaire à son autorité; il augmenta considérablement les revenus de la chambre apostolique, les appliqua au soulagement des pauvres, et au maintien de son autorité; Clément VI approuva ses actes, et confirma son pouvoir.

Bientôt l'ordre fut rétabli, les voyageurs par-

coururent avec sûreté les grands chemins; l'abondance et la bonne foi reparurent dans les marchés; le Tribun inspira le respect; ses nombreux messagers, une baguette blanche à la main, traversaient avec sûreté les forêts et les montagnes, et portaient aux divers états, et aux souverains de l'Italie, l'invitation de se réunir en un seul corps fédératif, dont Rome devait être la capitale. Quelle que fût l'opinion qu'on avait du Tribun, toutes les réponses furent respectueuses et amicales, et plusieurs souverains lui envoyèrent des ambassadeurs. Louis, roi de Hongrie, frère d'André, roi de Naples, accusa devant le tribunal de Rienzi, Jeanne, sa belle-sœur, d'avoir fait assassiner le roi son mari, et la reine de Naples comparut devant ce révolté.

Mais tant de prospérités ne tardèrent pas à enivrer Rienzi. Son zèle pour la justice se changea en cruauté, et sa passion pour la gloire en une ostentation puérile; il voulut s'associer au corps de la noblesse et se fit armer chevalier avec une pompe et une magnificence extraordinaires; mais ce qui dut plus que tout le reste étonner les spectateurs, ce fut de voir, à la fin de la cérémonie, le Tribun se lever sur son trône, et sommer à haute voix le pape Clément et le Sacré Collége de venir résider à Rome; citer devant son tribunal Charles de Luxembourg et Louis de Bavière qui se disputaient l'empire; et ordonner aux électeurs de déclarer de quelle autorité ils avaient usurpé le droit

inaliénable du peuple romain de se choisir lui-même des magistrats et des souverains.

L'orgueil, le faste et les débauches de Rienzi, ouvrirent enfin les yeux de ses compatriotes; un parti s'éleva contre lui, et lui résista ouvertement; à la faveur de ces divisions, un membre de la noblesse rentra dans Rome à la tête d'un petit nombre de soldats, et s'y fortifia; en vain la cloche d'alarme se fit entendre, le peuple ne fit aucun mouvement; et Rienzi, après avoir abdiqué le tribunat, fut contraint de sortir de Rome à la fin de 1347. Il erra quelque temps en Italie; en 1350, il osa même reparaître à Rome, confondu dans la foule des pélerins que le jubilé y attirait. Obligé de fuir, il parcourut l'Allemagne, et fut enfin reconnu et arrêté à Prague par ordre de l'empereur Charles IV qui le fit conduire à Avignon et remettre entre les mains du pape. Une commission de cardinaux instruisait son procès, lorsqu'Innocent VI crut devoir le tirer de sa prison, et l'envoyer à Rome avec le titre de Sénateur, pour s'opposer aux factions qui déchiraient cette ville. Rienzi y fit une entrée triomphale; mais les Romains cessèrent bientôt de voir en lui leur libérateur; ils ne le regardèrent plus que comme l'agent de la cour d'Avignon; et quatre mois après son retour, en 1354, il fut massacré par le peuple, dans l'endroit même où il avait autrefois rendu ses arrêts sanguinaires.

M.

ISOCRATE.

Landon direx.t

NAPOLI

ISOCRATE.

Isocrate naquit à Athènes, l'an 436 avant l'ère chrétienne. Sa timidité naturelle, ou peut-être une juste défiance de ses forces, l'éloignèrent de la tribune, qui ouvrait aux hommes d'un grand talent et quelquefois seulement d'une audace supérieure la carrière des brillans emplois. La profession de rhéteur, plus convenable au genre d'esprit d'Isocrate, lui procura une existence plus tranquille que l'éloquence de la tribune. Gorgias de Léontium avait dû à l'enseignement de la rhétorique une fortune qui le mit en état de décorer le temple de Delphes d'une offrande qui eût honoré la magnificence d'un monarque : Isocrate ne fut pas moins heureux ; le nombre de ses disciples fut si grand que Cicéron, qui en parlait d'après les traditions, comparait son école au cheval de Troie d'où sortit une foule de guerriers tout armés. Ses Discours, qui nous sont parvenus, nous donnent l'idée d'un écrivain dépourvu de chaleur et d'enthousiasme, qui s'occupe plus des mots que des choses, et se fatigue plus à polir des expressions qu'à créer des idées. Son panégyrique d'Athènes lui coûta dix années de travail. Denys d'Halicarnasse compare son éloquence avec celle de Lysias, et dit qu'il ne le cède point à ce dernier pour la pureté du langage, pour l'atten-

tion à ne se servir que des mots usités de son temps, sans se permettre jamais d'expressions vieillies; mais il reproche à sa diction grave et pompeuse une marche trop traînante, trop pénible. Quant à l'invention et à la disposition, il le trouve infiniment supérieur à Lysias. Le même Critique le loue surtout pour le choix de ses sujets, toujours nobles, toujours dirigés vers l'utilité publique. L'illustre Fénélon ne pensait point aussi favorablement d'Isocrate; il méprisait des discours de parade où il ne croyait trouver qu'une vaine pompe de mots.

La vie de ce Rhéteur offre peu d'événemens; les troubles politiques respectèrent la modeste enceinte de son école; et, malgré le noble courage qu'il eut de porter le deuil de Socrate, la tyrannie souffrit l'expression de douleur et de reconnaissance du disciple de l'illustre victime. La cause de sa mort fut honorable; il ne put survivre au chagrin que lui causa la perte de la bataille de Chéronée; mais ce chagrin ne put ravir que quelques jours à un centenaire. On dit que Démosthènes prit de ses leçons, et qu'Isocrate l'admit gratuitement dans son école, parce que la médiocrité de sa fortune ne lui permettait point de payer la somme qu'il exigeait de ses disciples.

L....e.

LE POGGE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE MILITARE NAPOLI

LE POGGE.

Bracciolini Poggio, que nous nommons *le Pogge*, naquit en 1380 à *Terra Nuova* dans le comté d'Arezzo. Après avoir étudié à Florence sous *Jean de Ravenne* et sous *Emmanuel Chrysoloras* le restaurateur de la langue grecque en Italie, il alla chercher fortune à Rome vers 1402. Il y remplit pendant dix ans la place d'écrivain des Lettres apostoliques, et pendant 40 celle de secrétaire du pape. Au bout de 50 ans de services sous huit pontifes, le Pogge las d'une dépendance dont les fruits étaient à peu près nuls pour sa fortune, quitta Rome vers 1553 et vint s'établir à Florence, où il avait obtenu le droit de bourgeoisie en 1414. Nommé chancelier de la république et l'un des prieurs des arts, il goûta dans sa patrie les douceurs d'une vie paisible et honorée, et y mourut en 1459, âgé de 79 ans. — Le Pogge tient un rang distingué parmi les savans dont l'exemple et les travaux contribuèrent efficacement à la renaissance des lettres en Italie et par la suite dans toute l'Europe. Tandis que *Guarino* de Vérone, *Giovanni Aurispa* et *Francesco Filelfo* allaient en Grèce chercher les ouvrages de la vénérable antiquité, le Pogge également passionné pour elle, consacra ses loisirs à parcourir l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, pour y découvrir les écrits des anciens qui avaient échappé aux ravages du temps. Il fut amplement payé

de ses soins. En 1414, il avait trouvé, dans une vieille tour de l'Abbaye de Saint-Gall, un manuscrit complet de *Quintilien :* depuis, il découvrit successivement plusieurs ouvrages de *Cicéron*, une partie de *Lucrèce*, *Valerius Flaccus*, *Manilius*, *Silius Italicus*, *Ammien Marcellin*, etc. En même temps que le Pogge s'appliquait avec tant de zèle à remettre en lumière les classiques latins, il écrivait dans leur langue avec plus d'élégance que la plupart des auteurs de son temps. Le plus considérable de ses ouvrages est une Histoire de Florence; le plus connu est celui qui a pour titre : *Facetiæ* (Facéties). C'est un recueil de bons mots, de contes et d'anecdotes dans lequel, à travers beaucoup d'expressions et d'images licencieuses, on trouve des traits d'une originalité piquante, d'une satyre ingénieuse, et d'une véritable gaieté. Il est assez remarquable qu'un pareil ouvrage, le modèle de tous ceux qu'on a publiés depuis dans le même genre, ait été composé au Vatican, par un secrétaire du pape. Le Pogge avait un caractère irascible et fougueux, un esprit caustique et mordant, qui lui attira de fréquentes querelles. Sa correspondance était fort étendue; ses Lettres sont généralement intéressantes. On a cité avec raison celle dans laquelle, rendant à *Léonard Arétin* un compte détaillé de la condamnation et du supplice de *Jérôme de Prague*, il plaint le sort et loue l'éloquence et le courage de cet infortuné qui, dit-il, *marcha au bucher avec autant de calme que Socrate prit la ciguë.* F.

JACQUES CŒUR.

Grignon del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI
NAPOLI

JACQUES CŒUR.

Les guerriers fameux qui ont illustré le règne de Charles VII n'ont peut-être pas rendu à ce monarque des services plus importans que ceux qu'il reçut d'un simple commerçant. Jacques Cœur, fils d'un marchand de Bourges, rétablit les finances de l'état, tandis que la Pucelle et Dunois replaçaient la couronne sur la tête du roi. Argentier de Charles VII, il lui prêta 200,000 écus d'or, dont le commerce immense qu'il faisait avec le Levant et les Sarrasins en Afrique, lui permettait facilement de disposer. Ses vaisseaux couvraient toutes les mers, ses facteurs étaient répandus dans toutes les parties du monde, et la fortune considérable qu'il avait faite par ses talens et son industrie, ne détruisit jamais la réputation d'intégrité qu'il s'était acquise. Cependant la calomnie n'épargna point Jacques Cœur. Des courtisans, jaloux de ses richesses et qui lui devaient des sommes considérables, osèrent l'accuser de la mort d'Agnès Sorel. Mais l'absurdité de cette imputation l'ayant bientôt fait abandonner, il lui supposèrent d'autres crimes, et Charles eut la faiblesse de livrer à ses ennemis un homme qui lui avait été si utile. A peine fut-il arrêté que ses biens promis d'avance à ses juges leur furent donnés ; ce qui prouve l'injustice de la sentence portée contre lui. Il fut condamné à faire

amende-honorable et à payer 100,000 écus, quoiqu'on ne l'accusât que d'avoir vendu des armes au Soudan d'Egypte, et d'avoir rendu un esclave chrétien à un turc qui le réclamait. Ses commis lui donnèrent, dans sa disgrace, les plus grandes preuves de dévouement. Un d'eux, nommé Jean de Village, trouva moyen de l'enlever du couvent des Cordeliers de Beaucaire, où il avait été transféré de Poitiers, et lui rendit ainsi sa liberté. Jacques Cœur en profita pour se sauver à Rome, où il fut reçu avec distinction par le pape Calixte III, qui lui donna même, peu de temps après, le commandement de la flotte qu'il envoyait contre les Infidèles. Mais, en arrivant à l'île de Chio, il tomba malade, et mourut en 1455. Ce qu'on a raconté de la nouvelle fortune qu'il fit dans l'île de Chypre, de son second mariage, des enfans qu'il en eut, ne paraît qu'une fable, démentie par les dates mêmes.

M.

TÉRENCE.

NAPOLI

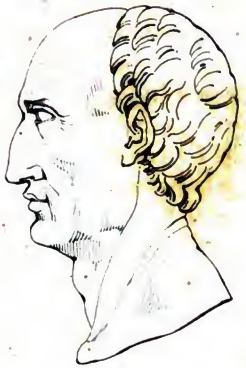
Landon direxit

TÉRENCE.

Térence naquit à Carthage; il fut esclave comme Plaute, et honora la servitude par ses talens. Les Romains durent à des esclaves les arts brillans qui décorèrent leurs triomphes, adoucirent leurs mœurs, embellirent les derniers jours de leur liberté; ils empruntèrent aux Grecs les arts d'imagination et les arts libéraux, et ne firent longtemps que réfléchir la gloire littéraire des peuples vaincus. Térence trouva la comédie romaine grossière et licencieuse; il la dépouilla de ses habits d'esclave, et la couvrit de la robe élégante d'une matrone. Plaute avait peint, avec beaucoup de vérité, des mœurs dissolues; il avait fait parler des courtisanes, des proxénètes, des valets intrigans, des pères avares, des fils libertins. Il était difficile de lui trouver un but moral; mais sa verve, sa fécondité, la vivacité de son dialogue plaisent, entraînent, égayent. Térence, moins original, moins piquant, moins comique, est plus moral, plus sentencieux, plus élégant; ses vers ont de la grâce, de la douceur. On a prétendu qu'il n'était que le prête-nom de Scipion et de Lélius. Quoique cette opinion plaise au philosophe Montaigne, on ne doit point l'adopter: ces hommes illustres avaient bien d'autres occupations que celle d'imiter ou peut-être de traduire

des comédies grecques, dans un temps où l'éloquence et la valeur militaire étaient les seules qualités qui obtinssent de l'estime. Il faudrait avoir les pièces de Ménandre pour savoir ce qui appartient en propre au poète latin; pour juger s'il sut habilement imiter, ou s'il ne fut qu'un servile copiste. On ne peut juger que par quelques fragmens du génie de ce célèbre comique grec; mais il était impossible qu'il l'emportât sur Molière; et Térence, malgré le mérite d'une diction admirable, est bien froid auprès de l'auteur de Tartufe, de l'Avare, du Misanthrope. Il était africain; il n'a point les vices des écrivains de la partie du monde où il prit naissance, qui sont l'enflure, l'exagération, la profusion d'ornemens et de figures; son style est vraiment Attique. On ne lui tient point assez de compte d'avoir écrit avec une extrême élégance longtemps avant Lucrèce et Virgile.

L...e



MARIUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

London direx!

MARIUS.

Une naissance obscure, des mœurs sauvages, un caractère dur et féroce, n'auraient rangé Caïus Marius que parmi les scélérats ordinaires, si la nature n'y eût joint une force d'ame peu commune et la plus intrépide valeur. Né dans le territoire d'Arpinum où il cultivait la terre, il quitta la charrue pour les armes; et Scipion l'Africain, sous lequel il servit au siége de Numance, apprécia bientôt ses talens: *celui-ci peut-être me remplacera*, dit-il à ses amis qui déploraient le malheur de Rome, quand il ne commanderait plus les armées. Tribun des soldats et ensuite du peuple, Caïus accompagna enfin le consul Métellus dans la guerre contre Jugurtha. Il acquit alors cette réputation militaire qu'il soutint toujours dans la suite; mais, en jugeant de son courage, on dut frémir en même temps du caractère qu'il déployait. Il vint à Rome calomnier son général, son protecteur; ses brigues lui firent obtenir non-seulement le consulat, réservé aux seuls patriciens, mais encore le commandement de l'armée, et Métellus fut rappelé. Sylla, destiné à venger cette noire ingratitude, était questeur dans l'armée de Marius, où il se couvrait de gloire et s'annonçait déja comme un rival dangereux. Caïus lui jura une haine implacable qui devint, entre

deux hommes également cruels et vindicatifs, la source des maux dont ils accablèrent leur patrie. Un second, un troisième consulat ne satisfirent point l'ambition de Marius. Il fut nommé deux fois encore, et, pendant ce temps, il délivra l'Italie et la Gaule des Cimbres et des Teutons. Revenu dans Rome, après des services aussi grands, il y fut comblé d'honneurs et de gloire; mais il s'attira bientôt la haine du Sénat par ses injustices et par ses intrigues pour obtenir un sixième consulat. Sylla, devenu plus puissant, se déclara ouvertement son ennemi, et osa lui disputer le commandement de l'armée destinée à marcher contre Mithridate. Vainement le peuple se prononça en faveur de Marius, il fut obligé de céder à son rival, et le Sénat le condamna à l'exil. On vit alors le vainqueur des Cimbres, contraint de fuir la nuit presque seul, et chercher avec peine à mettre sa vie en sûreté; poursuivi, chassé de tous les lieux où il se réfugie, il espère en vain échapper à ses ennemis, en se cachant dans un marais près de Minturnes; il est découvert et conduit, chargé de chaînes, dans les prisons de cette ville. Les magistrats voulurent le faire périr : un étranger, cimbre ou gaulois, fut chargé de l'exécution; mais Caïus le terrassa de ses regards foudroyans : ces mots seuls, *oserais-tu, barbare, tuer Caïus Marius?* le délivrèrent du plus effrayant danger. *Non*, s'écria le Soldat, *je*

ne tuerai point Marius. Ce sentiment de respect qu'inspirait un héros malheureux se communiqua rapidement au peuple de Minturnes. La liberté lui fut rendue; Marius put s'embarquer, et parvint aux rivages de l'Afrique; il y éprouva encore de nouvelles persécutions. Il s'était arrêté dans un lieu couvert des débris de l'ancienne rivale de Rome; le préteur Sextilius lui fit commander de quitter la province soumise à son gouvernement: *Retourne*, répond Marius à l'officier porteur de cet ordre, *retourne dire à ton maître que tu as vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage.* Tant de fermeté toucha ses ennemis; Caïus fut réuni à son fils, et trouva enfin un asile dans les îles de l'Afrique. Cependant de nouveaux orages se préparaient à Rome. Sylla, appelé par la guerre loin de l'Italie, n'y régnait plus en maître. Cinna est nommé consul; ami de Marius, il le rappelle auprès de lui, fait en sa faveur révolter ses légions, et le ramène triomphant dans la capitale du monde où le Sénat tremblant révoque bientôt la sentence portée contre lui. Ce n'était pas assez; Marius voulut faire sentir à ses ennemis l'injuste pouvoir dont il était revêtu. Un geste, un mot, devenaient des arrêts de mort; et d'infames satellites, toujours prêts à exécuter ses ordres, commettaient en son nom les plus horribles barbaries. Un septième consulat mit le comble à sa puissance et à

ses crimes. Mais il ne jouit pas longtemps de son affreux despotisme; effrayé du retour de Sylla qui s'avançait au secours de son pays opprimé, il crut calmer ses inquiétudes et étouffer ses remords dans les débauches, mais son âge avancé ne lui laissa pas la force de supporter ces excès, et une maladie violente termina ses jours l'an 666 de Rome. Sa mort délivra sa patrie du plus cruel tyran; et, malgré ses importans services, il n'y laissa qu'un nom abhorré et de douloureux souvenirs.

L'histoire place Marius au rang de ces grands criminels dont on peut admirer les talens et l'inflexible courage, mais dont on hait la mémoire.

M.

SYLLA.

NAPOLI

Landon direx.t

SYLLA.

Aussi cruel, aussi vindicatif que Marius son rival, Lucius Cornélius Sylla dissimulait les vices de son ame, sous les formes les plus aimables. Son goût pour les plaisirs, sa modestie apparente, tout éloignait la crainte que son ambition, devait donner à ses concitoyens. Questeur de Marius dans la guerre contre Jugurtha, il sut engager Bocchus, roi de Mauritanie, à lui livrer ce prince malheureux, bien qu'il fût son parent et son allié, et parvint ainsi à s'attirer une partie de la gloire que Marius acquérait alors. S'étant distingué ensuite dans les guerres contre les Cimbres et contre les alliés, deux fois vainqueur des Samnites, il obtint facilement le consulat auquel sa naissance illustre lui donnait des droits, et le commandement de l'armée qui marchait contre Mithridate. Le peuple voulait en charger Marius; Sylla, plus puissant alors que son antagoniste, obtint contre lui un arrêt de mort, et le contraignit à fuir Rome et l'Italie. Sylla poursuivit le cours de ses exploits; la Grèce, la Macédoine, enlevées rapidement au roi de Pont, ne furent que le commencement de ses succès. Les Athéniens tremblans, vinrent lui demander grâce, et lui rappelèrent leurs anciennes victoires: *que m'importe vos antiques prouesses*, répond Sylla; *je suis venu pour punir votre rebel-*

lion, non pour écouter vos récits. Athènes fut prise, et allait être rasée ; mais Sylla, *par respect pour les morts,* dit-il, *consentit à pardonner aux vivans.* A Chéronée, à Orchomène, il fut également vainqueur. Dans cette dernière bataille, les troupes en désordre abandonnaient la victoire ; Sylla, un drapeau à la main, se précipite au milieu des ennemis ; *je vais mourir ici,* s'écrie-t-il ; *soldats allez dire à Rome que vous avez abandonné votre général à Orchomène.* Ce mot les rappelle au devoir, ils reviennent à la charge, avec une nouvelle fureur, et les Grecs sont vaincus. Cependant Marius, rappelé dans Rome, y exerçait un pouvoir absolu, et livrait à la mort, tous les parens, ou les amis de Sylla. On pressait celui-ci de rentrer dans sa patrie, et de mettre un terme aux fureurs de Marius ; mais préférant à tout la gloire du nom Romain, il voulut terminer la guerre avec éclat. Mithridate ne put obtenir la paix qu'en acceptant toutes les conditions dictées par Sylla. Ce traité était à peine conclu avec le roi de Pont, qu'il se présenta d'autres ennemis. Fimbria, envoyé par Marius, s'avançait à la tête d'une armée formidable ; Sylla marche au devant de lui, et place son camp près du sien ; les soldats des deux partis se voyent, et se réunissent bientôt sous ses ordres ; Fimbria, abandonné de son armée, tente de le faire assassiner, et, n'y pouvant réussir, se donne la mort. Sylla marche alors vers l'Italie ; Marius venait de mourir, mais son fils soutenait

encore son parti, et avait obtenu du sénat une levée de troupes qu'on devait opposer au vainqueur de Mithridate. Celui-ci voyait son armée augmentée chaque jour, de tous ceux que les proscriptions de Marius avait chassés de Rome; il présente la bataille à ses ennemis, les défait; et, pour échapper à sa vengeance, le jeune Marius, enfermé dans Préneste, est contraint de se tuer. Rome était sans défense; quelques chefs, restes du parti de Marius, trop faibles pour combattre seuls, appelèrent les Samnites à leur secours. Télésinus leur chef se met en marche aussitôt; déja il était sous les murs de Rome, et allait s'en emparer, quand Sylla parut pour la sauver. La bataille fut longtemps douteuse, enfin Télésinus fut vaincu, et Sylla entra dans Rome, où sa présence fut d'abord regardée comme le signal du bonheur. Cette erreur dura peu; le temps des vengeances était arrivé; et Sylla déploya bientôt toute la férocité de son caractère. Six mille prisonniers sont égorgés par ses ordres; leurs cris pénètrent d'effroi les sénateurs rassemblés dans le temple de Bellone; *ce n'est rien*, dit tranquillement Sylla, *on châtie quelques misérables*. Les arrêts de mort se multiplient; les délations sont récompensées; les richesses deviennent un motif de proscription. Enfin, rassasié de sang, Sylla prend le titre de dictateur à perpétuité, sans oser prendre le nom d'empereur. Mais bientôt dégoûté de tant d'honneurs et de puissance, il abdique le pouvoir souve-

rain, renvoie ses gardes, ses licteurs; et, sans craindre les nombreux ennemis qu'il s'est faits, il retourne chez lui sans escorte. Un seul homme l'insulta; *Celui-ci*, dit simplement Sylla, *empêchera un autre d'abdiquer*. Cet excès d'imprudence que l'on a peine à comprendre, prouve que Sylla connaissait bien les Romains; en leur rendant leur liberté, tous ses crimes étaient effacés, on ne voyait plus que sa générosité; en effet, il mourut dans son lit l'an de Rome 676, âgé de 60 ans. Il avait composé son épitaphe lui-même, en ces mots: *personne n'a plus fait de bien à ses amis, et plus de mal à ses ennemis*. Mais elle ne peint pas exactement son caractère: car s'il se montra quelquefois noble et généreux, il porta la vengeance jusqu'à la fureur, et ses crimes surpassèrent ses vertus.

M.

HÉRODOTE.

NAPOLI

Landon direx.t

HÉRODOTE.

Les premiers historiens furent des poètes ; les annales des nations ne furent longtemps écrites qu'en vers : ils se retiennent plus facilement que la prose ; ils se chantent, et les Sauvages et les Barbares s'excitent à la gloire en célébrant les exploits de leurs ancêtres. Chez des peuples simples, où l'on ne connaît ni ambassade, ni diplomatie, ni intrigue de cour, où tous les démêlés se terminent par la force des armes, l'histoire de dix siécles peut se renfermer en dix pages.

Hérodote naquit environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, dans un temps où l'imagination était fortement remuée par les plus grands spectacles. Des voyages, des entretiens avec les sages de tous les pays, des initiations aux mystères qu'on dérobait au grand nombre, étendirent ses connaissances, et le rendirent capable de la plus vaste entreprise. Il fit connaître aux Grecs l'histoire des Barbares, et d'une manière propre à intéresser leur orgueil. Ecrivant pour un peuple ami du merveilleux, il respecta des fables accréditées par le vulgaire, et déploya souvent l'imagination d'un poète, lorsqu'il eût dû montrer la sagacité d'un philosophe. Il faut avouer néanmoins que cet esprit de critique que l'on exige maintenant était peu connu des anciens. Tite-Live et Tacite,

qui vivaient dans des siécles de lumière, racontent sérieusement des prodiges auxquels la superstition la plus grossière pouvait seule donner quelque crédit. Hérodote était plus excusable; il vivait dans un temps où le merveilleux sédnisait toutes les ames. Quelque reproche qu'on lui fasse sur sa crédulité apparente ou réelle, son histoire renferme, sur les peuples les plus célèbres de l'Asie et de l'Afrique, des observations que les voyageurs modernes ont confirmées. Il est exact et vrai dans tout ce qui ne tient point aux préjugés populaires; sa narration est aussi agréable que variée; il raconte avec la simplicité la plus attachante; on n'aperçoit aucun art dans ses récits; on entend un homme qui vous dit ce qu'il a vu ou entendu, et qui fait paraître tant de sincérité qu'il captive votre confiance. Comme Homère, il fait parler et agir ses héros, et leurs discours sont parfaitement conformes à leurs mœurs, à leur caractère; quelquefois ils renferment les plus sages leçons de morale et de politique. Qui ne se plaît point à voir Solon à la cour de Crésus? Le Sage humilie l'orgueil du Monarque; mais les préceptes que le Prince heureux dédaigne font plus tard le salut du Prince infortuné. Qui n'assiste point avec intérêt à la délibération de ces Mages qui discutent, après la mort de Cambyse, sur la meilleure forme de gouvernement? Hérodote s'élève lorsqu'il décrit les combats que

la Grèce eut à soutenir contre les ennemis de son indépendance, mais sans s'écarter néanmoins de cette noble simplicité qui convient à l'historien. Avec plus de pompe dans l'expression, avec le langage de l'enthousiasme, il rendrait incrédule sur les faits héroïques qu'il raconte; mais le peu de faste qu'il met dans son récit fait croire à sa sincérité. Si on le compare avec les historiens de sa nation, on trouvera qu'il est plus doux, plus élégant que Thucydide, mais qu'il a moins de nerf, moins de vigueur; il est vrai que ce dernier, peintre des malheurs, des dissentions des plus florissans états de la Grèce, avait besoin d'un pinceau plus sombre que celui qui en retraçait les brillans exploits et les admirables triomphes; aussi grand écrivain que Xénophon, il est moins moral, moins philosophe : le Disciple de Socrate ne semble écrire que pour éclairer les esprits, l'Historien des Grecs et des Barbares semble s'occuper davantage à captiver l'imagination par le charme de ses écrits. Comparé aux Romains, Hérodote est aussi élégant que Tite-Live; mais moins grand orateur, moins serré, moins fort que Saluste, il n'a aucun rapport avec Tacite. Il lut son histoire aux jeux olympiques; les applaudissemens qu'elle reçut excitèrent l'enthousiasme du jeune Thucydide, et Hérodote eut un émule et non un imitateur.

En parlant de ces deux historiens, Denys d'Ha-

licarnasse donne la préférence au plus ancien, et par le choix du sujet et par l'exécution. Cette préférence serait plus juste si l'historien, comme le poète, pouvait disposer sa matière à son gré. Loin de condamner Thucydide d'avoir retracé des événemens déplorables, on dut lui savoir gré d'avoir donné d'importantes leçons à ses concitoyens, en leur peignant les tristes effets des dissentions civiles, et d'avoir conservé au milieu des factions un caractère d'indépendance et d'impartialité.

Hérodote a été traduit dans notre langue, avec fidélité et élégance, par M. Larcher. Ce savant a enrichi sa version d'une foule de notes qui prouvent de grandes recherches et une immense érudition.

L....e

HIPPOCRATE.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Landon direx.

HIPPOCRATE.

Hippocrate naquit 460 ans avant Jésus-Christ, dans la petite île de Coos, que la grande célébrité de ce citoyen a illustrée. « D'après tout ce que « l'on m'a rapporté de lui, dit le jeune Ana- « charsis, je n'ai aperçu dans son ame qu'un sen- « timent, l'amour du bien ; et dans sa longue vie « qu'un seul fait, le soulagement des malades. »

On se tromperait, si l'on croyait que la vie d'Hippocrate ne peut intéresser que les médecins; elle a également droit à l'attention de tout lecteur sensible et éclairé; elle appartient à la fois à la morale en action, à l'histoire de la philosophie et aux annales des sciences médicales.

On me pardonnera donc de parler ici d'Hippocrate avec quelque détail.

Hippocrate, né d'une famille de médecins, et destiné lui-même à la médecine, qui était alors une espèce de sacerdoce, reçut une éducation très-soignée. Il se prépara longtemps à l'exercice de l'art de guérir, non-seulement par l'étude théorique de la médecine, mais par l'étude de toutes les connaissances cultivées à cette époque. Il voyagea ensuite pendant douze ans, principalement dans la Macédoine, la Thrace, la Thessalie, et recueillit dans ses voyages un grand

nombre d'observations importantes. Il parcourut aussi la Lybie et la Scythie. A la cour du roi de Macédoine, il donna une preuve bien remarquable de l'expérience qu'il avait déja acquise, et de la sagacité avec laquelle il savait reconnaître, dans les plus petits symptômes extérieurs, les mouvemens profonds et secrets du cœur humain.

Consulté à cette cour pour Perdicas, fils unique du roi, qui paraissait s'éteindre insensiblement dans une langueur mortelle, il vit que la cause de ce mal, regardé comme incurable, avait sa source dans l'amour malheureux du jeune prince pour la belle Phila, esclave de son père.

Le roi de Perse, Artaxercès voulut attirer Hippocrate dans ses états, en proie aux horreurs de la peste. Il en reçut cette réponse : « J'ai « dans mon pays la nourriture, le vêtement et « le couvert ; je n'ai donc besoin de rien. Comme « grec, il serait indigne de moi d'aspirer aux « richesses et aux grandeurs des Barbares, et je « n'irai point servir les ennemis de ma patrie « et de la liberté. »

Ce beau trait de la vie d'Hippocrate a été consacré par M. Girodet, dans un tableau qui fut exposé au Salon il y a quelques années.

Dans une autre circonstance Hippocrate refusa également d'aller au secours d'une nation étrangère qui l'appelait, parce qu'il prévit, par la di-

rection des vents, que la Grèce serait incessamment désolée par une épidémie. Il demeura par cette raison dans sa patrie, et s'occupa avec ses élèves de tout ce qui pouvait éloigner ou du moins affaiblir le fléau dont on était menacé.

Des services aussi grands, des preuves aussi marquées de dévouement, furent récompensés par la reconnaissance et l'admiration, le seul prix qui soit digne des ames élevées.

Les Argiens et les Athéniens mirent un grand zèle et une exaltation presque religieuse dans ces témoignages de gratitude. Les premiers consacrèrent une statue d'or à Hippocrate; les seconds lui décernèrent une couronne, lui accordèrent par un décret le droit de bourgeoisie, et donnèrent aux jeunes gens de Coos, qui venaient étudier à Athènes, les droits et les priviléges dont jouissait la jeunesse de cette cité.

Les Abdéritains donnèrent une preuve assez piquante de confiance à Hippocrate. Ils l'appelèrent pour donner des soins à l'un de leurs concitoyens, au célèbre Démocrite qu'ils croyaient un peu fou, parce que plus sage que le vulgaire, il s'occupait de recherches anatomiques et de méditations sur l'organisation de l'homme. Hippocrate trouva le Sage d'Abdère, occupé d'observations et d'expériences très-importantes. « L'on « peut penser, dit à cette occasion le philosophe

« d'Alembert, qui fut jugé le plus fou par Hip-
« pocrate, ou de ceux qui l'avaient envoyé, ou
« de celui qu'il allait voir, et qui avait trouvé
« la manière la plus philosophique de jouir de la
« nature et des hommes, en étudiant l'une et en
« se moquant des autres. »

Les ouvrages d'Hippocrate sont nombreux : ils furent apportés, comme tous les autres trésors scientifiques et littéraires, de l'Orient, à l'époque du renversement de l'empire de Constantin. On croit qu'une des premières éditions fut faite sur un manuscrit de la bibliothéque du cardinal Bessarion. Le texte grec de l'édition de Foese passe pour le moins défectueux ; mais il serait à desirer que l'on donnât une édition nouvelle d'après le rapprochement des différens manuscrits qui sont disséminés dans les grandes bibliothéques de l'Europe.

Les Critiques ont prétendu que plusieurs ouvrages attribués à Hippocrate étaient supposés. Ceux qui n'ont pas donné lieu à ces doutes, et qu'on appelle *ouvrages légitimes d'Hippocrate*, sont : 1.° *Les Aphorismes ; 2.° le Livre des Prénotions ; 3.° le premier et le troisième Livres des Epidémies ; 4.° le Traité de l'Air et des Lieux*, dont M. Coray a donné récemment une nouvelle édition très-correcte, et une excellente édition avec des notes très-savantes. *Le Serment*

d'Hippocrate et *le Livre de Decenti ornatu* ne sont pas comptés parmi les ouvrages légitimes. Ils seraient dignes cependant de figurer dans cette classe, et semblent dictés par les sentimens élevés qui distinguaient l'ame d'Hippocrate.

La meilleure édition d'Hippocrate est celle de Foese, Francfort 1621 et 1657. On estime aussi celle de Vander Linden, in 8.°, et de Chartier réunie avec l'édition de Galien.

Les autres éditions, commentaires, traductions sont en grand nombre; et tous les ouvrages du père de la médecine étant pour les médecins une sorte de Bible ou d'Evangile, on ne doit pas être étonné que l'on s'en soit occupé avec autant de zèle chez toutes les nations policées. On assure que Baldinger possédait seulement, pour les Aphorismes, 100 volumes différens.

Parmi les Commentateurs de ces ouvrages, on cite plus particulièrement Galien, Mercurialis, Prosper Martieau, Duret, Hollier, Vallesius, Gorter, etc.

Hippocrate n'a pas été surpassé ni même égalé dans tout ce qui tient à la physiognomonie médicale; et, comme l'a remarqué l'auteur d'une Notice très-curieuse sur Lavater (*), nul observa-

(*) *Voyez*, page 71 de cette Notice qui se trouve au commencement de la nouvelle édition de *l'Art*

teur n'a mieux saisi, mieux décrit, mieux apprécié qu'Hippocrate les modifications variées de l'homme malade et cette foule d'altération et de changemens du visage qui tous ont une signification particulière; la nature de chaque douleur, de chaque impression; en un mot, la multiplicité des symptômes, auxquels s'attachent tant d'espérances et d'inquiétudes, de crises heureuses et de dangers, depuis l'annonce d'une hémorragie salutaire jusqu'à la décomposition des traits que l'on a appelés depuis *la face hippocratique*, et qui semble avoir déja quelque chose des horreurs de la mort, dont elle est le sinistre présage.

Il serait cependant injuste d'en conclure, que depuis Hippocrate la médecine n'a point fait de progrès; et, pour éclairer cette question, il importe de considérer séparément, dans le père de la médecine, le savant et l'observateur.

Comme observateur, Hippocrate est sans doute le premier des médecins, et nul ne peut lui être comparé dans l'art si difficile de reconnaître, pendant le cours des maladies, cette foule de nuances et de symptômes, dont il est impossible quel-

---

de connaître les Hommes, par Lavater, avec les additions de Physiologie ou d'Histoire naturelle, par M. Moreau de la Sarthe. Paris, 1806; chez Prudhomme, rue des Marais.

quefois de se rendre compte, qui sont néanmoins très-souvent des traits de lumière, mais que l'habitude, la pratique, l'usage continu des sens et de l'esprit, peuvent seuls faire apprécier; ce qui a fait dire, avec beaucoup de raison, à M. Clerc, « que le grand médecin acquiert, avec le temps « et par expérience, une foule de connais- « sances non traditionnelles, qui périssent avec « lui, et qui rendent toujours sa perte si fu- « neste. »

Comme savant, Hippocrate n'a pas eu les mêmes avantages. Il a fait tout ce que l'on pouvait exécuter avec du génie, de la patience, de l'observation; mais, depuis la célèbre époque que son nom a établie dans les annales de l'art, les sciences médicales ont beaucoup acquis; l'anatomie et la physiologie positive, dont les Grecs ont eu à peine l'idée, se sont formées; les maladies elles-mêmes sont devenues plus nombreuses et plus variées, et les sujets d'observation se sont multipliés; les maladies chroniques surtout ont ouvert aux modernes un nouveau champ d'expérience. Les moyens de l'art, ses ressources, ses instrumens ont été perfectionnés d'âge en âge par des applications heureuses de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle. Ne pas reconnaître ces perfectionnemens réels, ne pas distinguer, dans Hippocrate, ce qui lui est propre, de la somme

des connaissances acquises de son temps; confondre la science et l'art, et prétendre que les médecins, pendant plus de vingt siécles, n'ont rien ajouté aux sciences médicales, c'est aller contre les faits; c'est évidemment nier la marche et le développement des progrès de l'esprit humain; c'est mériter le reproche que Bacon adresse aux Savans qui assignent à l'empire du savoir des limites aussi peu réelles, aussi promptement reculées que ces colonnes d'Hercule, que l'ignorance présomptueuse des premiers géographes avait prises pour les bornes de la terre.

Ce qu'Hippocrate a fait de plus remarquable pour les progrès de son art, consiste principalement dans la réunion de la philosophie et de la médecine, dans l'introduction de la diète pour le traitement des maladies aiguës, et la manière de décrire les maladies, qui peut encore servir aujourd'hui de modèle. Il paraît qu'avant lui on ne traitait pas encore régulièrement les malades à domicile, et qu'il fut en quelque sorte le fondateur de la médecine clinique.

« Hippocrate, dit Barthélemy, exprime beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus éclairé. C'était la méthode des anciens

philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves que de s'appesantir sur des idées communes.

« Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici vous lisez les listes des malades qu'il avait traités, et dont la plupart étaient morts entre ses bras. Là, vous le voyez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête; il ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan; des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise : l'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que l'on tient ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour propre, voulut que ses erreurs même fussent des leçons.

«Hippocrate exigeait ces courageuses vertus dans tout médecin digne de ce nom. Il voulait que l'élévation de l'ame fût associée à l'étendue et à la variété des connaissances; que le médecin eût enfin toutes les vertus de son art; et quelles sont ces vertus? Il n'en faut excepter presque aucune, puisque la profession de médecin est inséparable de la réunion de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En effet, si l'on n'était assuré de la sagesse du médecin et de sa discrétion, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant,

d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles; comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante ou qu'avec une humeur brusque et chagrine; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût, ou céde à leurs caprices; sur sa prudence, si, toujours occupé de la parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer, en l'honneur de son art, des discours étayés sur les passages des poètes; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle que le Sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de disette que d'abondance? »

Les ouvrages d'Hippocrate, comme ceux d'Homère, ont paru assez importans par leur nombre, l'étendue et la variété des connaissances et des observations qu'ils supposent, pour qu'on ait voulu les attribuer à plusieurs auteurs, et regarder celui auquel on les attribue comme un personnage allégorique. Ces doutes ont fait le sujet d'une thèse soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, dans l'an 12, par M. Boulet, ancien chirurgien des hôpitaux civils et militaires.

Le respect pour Hippocrate dans les différens

siécles, peut être regardé comme la mesure des progrès de la médecine. Il fut presque porté jusqu'au culte, lorsque Galien vint tout-à-coup s'opposer à la décadence de l'art de guérir, et rappeler la médecine aux principes du plus grand de ses législateurs.

Dans des temps plus modernes, on vit également le même respect annoncer les progrès de notre art, et se concilier avec les découvertes les plus importantes; aujourd'hui même, lorsqu'une foule de novateurs, répandus en Allemagne et en Italie sous le nom de *Bronistes*, négligent la médecine hippocratique, les écoles de Paris et de Montpellier semblent vénérer plus que jamais les dogmes du divin Vieillard, en recommandent l'étude, et la regardent comme une des sources les plus fécondes de toute instruction médicale.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur Hippocrate, on doit distinguer Le Clerc, Histoire de la Médecine; James, Dictionnaire de Médecine; Boerhaave, *Sermo de Studio Hippocratis commendendo*; Haller et Bordeu, dans presque tous leurs ouvrages; Cabanis, Révolutions de la Médecine; Barthes, Discours sur le génie d'Hippocrate; Pinel, Nosographie, vol. III, etc., etc.

La nouvelle Ecole de Médecine de Paris, qui ne néglige aucun moyen de contribuer aux progrès de la science et de l'enseignement, a en-

joint aux candidats, qui se font recevoir, de placer à la fin de leurs dissertations inaugurales un certain nombre d'Aphorismes, sur l'interprétation desquels ils sont obligés de répondre; hommage véritablement digne de la mémoire du père de la médecine, et qui honore la célèbre Ecole, dont il proclame la vénération éclairée et la juste admiration.

M. S.

NÉRON.

NAPOLI

Landon direx!

NÉRON.

Il est inutile de suivre Suétone dans la généalogie qu'il a eu la patience de faire des ancêtres de Néron : que servaient à un monstre d'illustres aïeux? L'éclat de leurs vertus ne peut tendre qu'à faire mieux ressortir l'infamie de sa conduite. Quel spectacle que celui des débauches, des extravagances, des cruautés de cette foule d'empereurs dont l'existence était une calamité et un opprobre pour la nature humaine! Plusieurs excédèrent tellement les bornes ordinaires de la perversité, qu'on prendrait leur vie pour la satyre de la liberté contre le pouvoir. On ne parlera point des présages dont le crédule Historien des Césars fait précéder la naissance de Néron. Il fut adopté à onze ans par l'imbécille Claude, époux de l'ambitieuse Agripine, et son instruction fut confiée à Sénèque et à Burrhus. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il parvint à l'empire. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de faire éclater sa reconnaissance, en honorant la mémoire de son père adoptif et en comblant sa mère des plus flatteuses distinctions, et de s'attacher les soldats et le peuple par des libéralités et des actes de clémence. Il fit revivre les loix contre les délateurs, espèce infame qui tue la vertu par la défiance, et rend l'autorité odieuse.

Les bons esprits ne purent blâmer, dans les commencemens de son règne, que son goût effréné pour les spectacles, et l'emploi qu'il faisait de l'éloquence de Sénèque, lorsqu'il devait parler en public; ce qui paraissait d'autant plus blâmable que ses prédécesseurs, sans même en excepter Claude, composaient les harangues qu'ils prononçaient. Malgré les soins et les talens de ses deux instituteurs, son caractère féroce rompit bientôt toute espèce de frein. Les Chrétiens furent les premières victimes de ses fureurs. Voulant donner à Rome une construction et une magnificence nouvelle, il incendia cette vaste cité; et les Nazaréens, c'est ainsi que les Payens appelaient par mépris les disciples du Christ, expièrent le crime du pouvoir et de l'extravagance. On le vit ensuite, comme un vil histrion, parcourir l'Italie et la Grèce, pour faire admirer sa voix et sa belle déclamation. Le tableau que Suétone et Tacite tracent de ses débauches excite le mépris et l'horreur. Il outragea la nature en public, dans une exécrable solennité, comme il outrageait la majesté impériale par l'exercice de ses méprisables talens. Il fut prodigue comme Caligula. Les travaux publics qu'il fit exécuter décèlent le goût d'un insensé qui regarde comme grand ce qui est gigantesque, et comme admirable ce qui est difficile. D'ailleurs tous les édifices qu'il éleva furent profanés et avilis par leur

destination. Ses rapines réparaient le déficit causé par ses folles prodigalités. Ingrat envers ses bienfaiteurs, cruel envers ses épouses, la ruse et l'assassinat le débarrassèrent d'Agripine, et la violence le délivra de Popée et d'Antonia qui avaient remplacé Octavie sa première femme. Leurs parens partagèrent leur infortune. Les hommes les plus illustres furent accusés et punis de leurs vertus; on fit périr Longinus Cassius pour le respect qu'il portait aux images d'un de ses ancêtres, et Thraséa pour l'attachement qu'on lui supposait au régime que César avait détruit. Burrhus et Sénèque ne devaient point survivre longtemps à leur bienfaitrice; il est honteux que ce dernier se soit constitué l'apologiste d'un parricide; il prévit longtemps d'avance le sort qui l'attendait, et crut le conjurer à force de souplesse et de prudence; il perdit son honneur et ne sauva point sa vie. Des désastres en Orient, des revers plus affreux en Occident, la défection de l'Espagne, la révolte de la Gaule ne firent que mêler quelques instans d'amertume aux honteux plaisirs de Néron. Cependant de sinistres présages, les ombres sanglantes des victimes qu'il avait immolées firent plus d'impression sur cet exécrable prince que les calamités publiques. En horreur aux gens de bien, abandonné des soldats dont l'ame vénale oublie les largesses du prince vivant, et soupire après un nouveau maître qui, à force

d'or, récompense l'inconstance et achète une fidélité précaire, Néron, trop lâche pour se donner la mort, se fit aider dans ce triste office par des misérables qui étaient trop criminels pour obtenir leur grâce, et trop vils pour exciter la compassion. Il n'avait que trente ans lorsqu'il délivra la terre de l'opprobre de sa puissance, l'an 68 de l'ère chrétienne. Tacite a peint ce monstre sous les couleurs les plus odieuses; malheureusement une partie de ce tableau du plus grand des peintres ne nous est point parvenue. Suétone, par sa froide narration, ne nous dédommage pas de cette perte.

L....e

CHARLES-QUINT.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

CHARLES-QUINT.

Une des époques les plus intéressantes de l'histoire, est sans doute celle où l'on vit régner à la fois, François I, Henri VIII et Charles-Quint. L'Europe, presque entièrement partagée entre ces puissans monarques, eut à gémir de leurs longues dissentions, et dut s'étonner également de leurs vertus, de leurs vices et de leurs talens.

Né, le 24 février 1500, de Philippe-le-Bel, archiduc d'Autriche, et de Jeanne de Castille, Charles-Quint se trouvait possesseur de domaines plus étendus, qu'aucun monarque n'en avait jamais réuni. Archiduc d'Autriche après la mort de son père en 1506, roi d'Espagne en 1517, il disputa l'empire à François I, en 1519. Sa grande jeunesse éloignant les craintes que pouvait donner son ambition, il fut élu, et François I lui déclara la guerre en 1521. Charles chassa les Français d'Italie; et, favorisé par la trahison du Connétable de Bourbon, il remporta sur eux les plus grands avantages. A Biagras, ils perdirent Bayard; et à Pavie, en 1525, leur monarque fut fait prisonnier. A cette nouvelle, l'Empereur ne se livra point à la joie, et défendit les réjouissances publiques; sous les dehors affectés d'un vif intérêt, il cacha le projet d'abuser cruellement de la position de François I, et ne lui rendit sa liberté

qu'en 1526, aux conditions les plus dures, et quand la santé défaillante du Prince français lui fit craindre de perdre, par sa mort, tout l'avantage de sa détention. Le pape Clément VII, touché des malheurs de la France, et peut-être effrayé de la puissance de Charles-Quint, se déclara contre lui; mais il paya cher cette imprudente générosité: Rome fut pillée, et le pape prisonnier dans le château Saint-Ange. Charles développa encore dans cette occasion toute la fausseté de son caractère; il fit ordonner des prières publiques pour la délivrance du Souverain Pontife que lui seul retenait captif, et fit prendre le deuil à toute la cour.

Le traité de Cambray, en 1529, ayant pacifié l'Europe pour quelque temps, l'Empereur tourna ses armes contre d'autres ennemis. Il passe en Afrique, prend la Goulette, défait le fameux Barberousse, se présente en vainqueur devant Tunis, et rétablit sur le trône Mulley-Assan. A peine revenu de cette brillante expédition, la guerre se déclare de nouveau entre la France et l'Empire. François I cherche à reprendre le Milanais; l'Empereur s'y oppose, entre en Provence, et s'avance jusqu'à Marseille, tandis qu'une armée, commandée par le prince de Nassau, ravage la Picardie et la Champagne. Une trève de dix ans, conclue à Nice en 1528, arrêta les progrès de cet effrayant vainqueur; mais bientôt les Flamands révoltés lui donnent de nouvelles alarmes.

Charles était en Espagne ; comptant sur la générosité de François I, il osa demander à traverser la France pour arriver plus promptement dans les Pays-Bas. François, dont l'ame noble et franche ne soupçonnait point la perfidie, acquiesce à cette étonnante proposition, sur la seule parole de l'Empereur, de donner à l'un des fils de France l'investiture du Milanais. Charles arrive à Paris, y reçoit l'accueil le plus flatteur, ne parle point de remplir sa promesse ; et le Roi, craignant de l'outrager, en paraissant douter de sa bonne foi, le laisse paisiblement quitter ses états, sans lui rappeler la condition mise à ce voyage. A peine sorti de France, l'Empereur se ligue avec Henri VIII pour combattre le Monarque généreux dont il venait de recevoir les plus touchantes preuves de confiance ; mais ses armes, si injustement tournées contre la France, n'eurent plus le même succès : les Espagnols furent battus à Cérisoles, et Charles se vit obligé de conclure la paix à Crépi, en 1548.

Une seconde expédition qu'il avait faite à Alger quelque temps auparavant n'avait pas été plus heureuse.

Charles-Quint s'était constamment opposé aux progrès rapides que faisait, en Allemagne, la doctrine de Luther. Il entretenait une guerre continuelle avec les princes protestans ; l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse furent prison-

niers à la bataille de Mulhausen, en 1547. Charles serait peut-être parvenu à détruire la liberté de l'Empire, et à former une monarchie universelle, héréditaire dans la maison d'Autriche, si les princes protestans n'eussent demandé l'assistance de Henri II, monté sur le trône de France après la mort de François I. Les troupes de l'Empereur furent battues en Allemagne, et elles n'eurent pas un meilleur succès devant Metz, dont le duc de Guise les força de lever le siége. Ce fut alors que Charles, affligé de ces revers, et fatigué peut-être du poids de sa puissance, se décida à remettre l'empire entre les mains de son frère Ferdinand, et la couronne d'Espagne sur la tête de son fils Philippe II; en 1555, il se retira dans le monastère de Saint-Just, en Estramadure. Pour dernière singularité, il voulut faire faire ses obsèques lui-même, et y assister, enveloppé d'un linceul. En sortant de cette lugubre cérémonie, la fièvre le prit, et il expira le 21 septembre 1558. « Jamais, dit l'Esprit de l'His-
« toire, jamais un grand monarque ne parut, plus
« que Charles Quint, être appelé à une monar-
« chie universelle; activité, talens, génie, il sem-
« blait avoir reçu tous les moyens de s'y main-
« tenir. Méditant ses projets avec habileté, il
« employait jusqu'à la perfidie dans leur exécu-
« tion, et le bonheur l'accompagna dans toutes
« ses entreprises. La journée de Pavie, si fatale

« à la France, fit tomber entre les mains de « Charles le seul rival qui eût osé lutter contre « sa puissance, et paraissait assurer à jamais sa « supériorité, mais la fortune produisit en lui « l'aveuglement; elle lui avait donné beaucoup, « il lui demanda plus : ses refus lui parurent in- « tolérables; et, après un siècle entier de gloire « et de succès, il cacha dans l'obscurité d'un cloî- « tre la douleur de quelques contradictions. »

On peut comparer à ce portrait de Charles-Quint, qui n'est pas sans quelques défauts, celui que trace M. Gaillard, dans l'*Histoire de la Rivalité de France et d'Espagne* : « Ce Charles- « Quint, dit-il, cet ambitieux par excellence, ce « grand potentat, si accusé d'aspirer à la monar- « chie universelle, n'aspirait plus depuis quelque « temps qu'à descendre de tous les trônes qu'il « avait occupés avec tant de gloire; il ne lui « restait plus rien de cette vigueur de la jeu- « nesse, qui l'avait, pendant le cours de son « règne, montré tant de fois à ses nombreux « états, et même à des contrées ennemies, dans « l'appareil de la grandeur et de la puissance; « qui l'avait transporté neuf fois en Allemagne, « sept en Italie, six en Espagne, quatre en « France, dix dans les Pays-Bas, deux en An- « gleterre, deux en Afrique, et qui lui avait fait « traverser jusqu'à onze fois la mer. Nos vœux

« suivent nos besoins et s'y conforment ; il ne « desirait plus que la retraite et le repos ; le « monde lui échappait ; et toutes ses vues se tour- « naient vers l'éternité. » Tant d'activité, de puissance et de talens auraient placé Charles-Quint au dessus de tous les grands hommes de l'histoire, s'il avait eu assez de grandeur d'ame pour mépriser la politique perfide qui déshonora son caractère.

M.

VAN-OSTADE.

Van-Ostade pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

VAN OSTADE.

Adrien Van Ostade naquit à Lubeck en 1610, année qui vit naître aussi David Téniers dont il peut être regardé comme le rival. Des danses villageoises, des intérieurs de fermes, des tabagies, tels sont les lieux où Van Ostade s'est plu à placer ses personnages, qui sont toujours des campagnards grossiers, des fumeurs ivres, ou des femmes occupées à des travaux rustiques. Quand on compare ses ouvrages à ceux de Téniers, on s'aperçoit que ce dernier embellit quelquefois la nature qu'il prit pour modèle, au lieu que Van Ostade la montra toujours telle qu'il la voyait, et parut même quelquefois l'enlaidir. Mais, comme Téniers, il répand dans ses petites compositions autant d'esprit que de naturel; sa touche est remplie de finesse, son coloris est transparent, chaud et varié, et son dessin a le sentiment du genre qu'il a traité.

Van Ostade, quoique né en Allemagne, appartient à l'école flamande, puisque c'est en Flandre qu'il forma son talent. Il eut pour maître François Halss et prit quelques leçons de Rembrandt; c'est chez le premier qu'il se lia avec Brauwer, peintre non moins célèbre que lui : Brauwer était malheureux et il donna à son ami d'excellens conseils pour prix des consolations qu'il en reçut. Van

Ostade établit d'abord son atelier à Harlem, et y resta jusqu'à l'époque où les armées de Louis XIV menacèrent les Pays-Bas. Cet artiste, effrayé par les approches de la guerre, abandonna le séjour où avaient commencé sa réputation et sa fortune. Il emmenait sa famille et voulait retourner à Lubeck; mais, à son passage à Amsterdam, il rencontra un riche particulier qui prit assez d'empire sur lui pour calmer ses frayeurs et le fixer dans cette capitale. Il y acquit de nouveaux droits à l'admiration, amassa de grands biens par son assiduité au travail, et ne termina sa carrière qu'à l'âge de 75 ans.

Il avait fait choix d'une épouse qui lui donna une nombreuse postérité et lui fit trouver le bonheur dans sa famille : on en peut juger par l'excellent tableau qu'on voit au Musée Napoléon, où il s'est peint assis à côté de sa femme dont il tient la main, et entouré de huit enfans. L'air de satisfaction empreint sur ses traits prouve que c'est dans les affections douces qu'il sut placer sa félicité.

Isaac Van Ostade, son frère et son élève, mort dans un âge peu avancé, jouit aussi d'une grande célébrité, et quelques-uns de ses ouvrages ont été attribués à Adrien.

L.

THÉMISTOCLE.

Landon dirext

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

THÉMISTOCLE.

Thémistocle, fils de Néoclès, citoyen d'Athènes, montra dès son enfance des passions vives, et une ambition, qui frappèrent son maître; *mon fils*, lui disait-il, *tu ne feras jamais rien de médiocre; il faut nécessairement que tu fasses un grand bien, ou un grand mal.* Dans sa première jeunesse, le récit de la victoire de Marathon enflamma son imagination; souvent il répétait que *les trophées de Miltiade ne le laissaient pas dormir.* Mais la force de son génie lui faisait pressentir que cette bataille, qu'on regardait comme le terme de la guerre, ne devait en être que le prélude; soutenant cet avis aux assemblées du peuple, il exhortait les Athéniens à prévenir les malheurs dont ils étaient menacés; et les conjurait de tourner toutes leurs forces du côté de la mer. Ses conseils furent enfin suivis, et les premiers succès des galères athéniennes contre la flotte des Perses, augmentèrent prodigieusement le crédit de Thémistocle. Il en abusa, en faisant bannir Aristide dont les vertus et les talens étaient l'objet de sa jalousie, et perdit par cette conduite une partie de l'estime que lui méritaient ses services.

Dans les débats qui s'élevèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens, sur le commande-

ment des flottes réunies à Artemise, Thémistocle montra une modération qu'on ne croyait point dans son caractère. Il céda lui-même le titre de général à Eurybiade, chef des Lacédémoniens, évitant par cette conduite prudente, des dissentions dont il craignait les suites. Ayant appris, quelque temps après, que Léonidas avait été tué aux Thermopyles, et que les troupes de Xercès entraient de toutes parts en Grèce, Thémistocle fit consentir les Athéniens à se réfugier tous dans leurs vaisseaux, tirant ainsi parti de la volonté de l'Oracle qui leur ordonnait de se renfermer dans des murailles de bois. La ville entière fut donc abandonnée; les Athéniens, après avoir mis en sûreté leurs femmes et leurs enfans, se rendirent sur la flotte, et se retirèrent dans l'île de Salamine, décidés à vendre chèrement leurs vies et leur liberté. Ce fut alors que Thémistocle étant d'avis de donner la bataille, Eurybiade s'y opposa vivement, et s'emporta jusqu'à lever son bâton sur lui. *Frappe, mais écoute*, répondit tranquillement l'Athénien qui sacrifiait avec courage son ressentiment particulier à l'intérêt général. Cette rare modération ramena tous les chefs à l'opinion de Thémistocle, et la bataille fut résolue; mais bientôt la vue de la flotte des Perses fit changer ce projet; ses nombreux vaisseaux effrayèrent les Grecs qui résolurent de partir la nuit suivante. Thémistocle, convaincu de l'avan-

tage qu'il y avait à combattre dans le détroit de Salamine, où les galères des ennemis perdaient toute leur supériorité, trahit les siens pour les servir, et fit en secret prévenir Xercès de leur retraite prochaine. Au moment du départ, la flotte se trouve enveloppée, et le combat devient nécessaire. La victoire ne fut pas douteuse; les vaisseaux ennemis ne purent se déployer dans ce lieu resserré, et le génie de Thémistocle valut à sa patrie le triomphe le plus éclatant. Les Perses étant retournés en Asie, il s'occupa de fortifier Athènes qu'il éleva ainsi au dessus de toutes les villes de la Grèce. Mais tant de gloire l'enivrèrent; il rappelait sans cesse ses exploits et ses services. Les Athéniens, fatigués de son orgueil, et craignant peut-être sa puissance, employèrent l'ostracisme pour le bannir. Il se retira à Argos, d'où bientôt il fut contraint de fuir, se trouvant compromis dans la conspiration de Pausanias contre la liberté de la Grèce : il en était instruit, sans avoir voulu y participer. Il se réfugia alors chez Admète, roi des Mollosses, quoiqu'il dût craindre sa haine, ayant jadis refusé des secours que ce prince demandait aux Athéniens; mais, suivant l'antique usage de ce temps, il se plaça près du foyer, au milieu des dieux domestiques, et, prenant entre ses bras le fils d'Admète, il implora la clémence du père, et trouva dans sa cour un asile assuré. Cependant il n'était pas encore au terme de ses

infortunes. Xercès avait promis deux cents talents à celui qui le lui livrerait. Le Héros n'hésite point, il va trouver le Grand Roi, se nomme, et s'en remet à sa générosité. Artaxercès (son père Xercès venant de mourir) était monté sur le trône; il sentit la joie la plus vive en possédant à sa cour ce redoutable ennemi, le combla de présens, et l'éleva au plus haut degré de faveur. Il n'agissait que par ses conseils, et finit par lui offrir le commandement de l'armée qu'il envoyait contre les Grecs. Placé entre sa reconnaissance, et la douleur de combattre ses compatriotes, Thémistocle préféra se donner la mort. Il fit un sacrifice solennel aux Dieux, y invita ses amis, leur dit les derniers adieux, et, ayant avalé un breuvage mortel, il expira, au milieu d'eux, l'an 466 avant J. C., âgé de 65 ans. Il s'était depuis quelques années retiré à Magnésie, où on lui éleva un magnifique tombeau, que Plutarque dit avoir vu.

M.

S.t THOMAS D'AQUIN.

J. Basrius del.t — Landon direx.t

NAPOLI

S. THOMAS D'AQUIN.

Thomas naquit, en 1227, à Aquin, petite ville de la Campanie. Sa famille était illustre. Après avoir étudié avec succès la grammaire et la philosophie, d'abord au Mont Cassin, ensuite à Naples, il entra au couvent des Dominicains de cette ville. Son ordre [illegible] devait être l'ornement, et sa famille dont il pouvait être l'appui, se le disputèrent longtemps, et même de vive force. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Paris pour le soustraire à l'obsession de ses parens, ceux-ci le firent enlever sur la route, et le tinrent, pendant un an, prisonnier dans un château. Tout fut employé pour le faire renoncer à l'état monastique: il résista à tout, même aux caresses d'une jeune et jolie fille qu'on avait enfermée avec lui pour le séduire; il la poursuivit avec un tison ardent. On permit enfin qu'il s'évadât par la fenêtre de sa prison. Dès qu'il fut libre, il se rendit à Cologne pour y étudier la théologie sous Albert-le-Grand qui la professait avec beaucoup de distinction. Comme il était à la fois laborieux et taciturne, ses camarades l'appelaient *le Bœuf muet. Les doctes mugissemens de ce Bœuf*, leur dit Albert, *retentiront un jour dans tout l'univers.* Il devint le plus savant, et bientôt le plus célèbre des théologiens. On lui offrit l'archevêché

de Naples : il le refusa par humilité. S. Louis l'appela à sa cour, et l'admit à sa table. Un jour qu'il y était assis, et que, comme à son ordinaire, il était plongé dans une profonde méditation, il sortit tout-à-coup de sa rêverie, frappa sur la table, et s'écria : *Voilà qui est décisif contre les Manichéens.* Le saint Roi, loin d'être offensé de ce mouvement, en fut au contraire fort édifié, et ordonna que l'on écrivît sur le champ l'argument que Thomas venait de trouver. Thomas entrant un jour dans la chambre du pape Innocent IV, pendant qu'on comptait de l'argent: *Vous voyez*, dit le Pontife, *que l'Eglise n'est plus au temps où elle disait :* JE N'AI NI OR, NI ARGENT. *Il est vrai, Saint-Père*, répondit le Docteur, *mais aussi elle ne peut plus dire au Paralytique :* LÈVE-TOI ET MARCHE. Les trois papes sous lesquels il vécut, le comblèrent de distinctions. Charles, roi de Sicile, frère de S. Louis, voulut l'avoir auprès de lui, et ne l'obtint qu'avec peine. Ses contemporains l'appelèrent *l'ange de l'école, le docteur angélique, l'aigle des théologiens.* Un Hérésiarque disait : *Otez à l'Eglise romaine, Thomas, et je la renverserai.* Se rendant au Concile de Lyon, il tomba malade, et mourut le 7 mars 1274, âgé de 48 ans. Quarante ans après, on le canonisa. Ses œuvres forment 18 volumes *in-folio* qu'on ne lit plus depuis longtemps.

A.

LE PRINCE DE CONTI

Le Tellier pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LE PRINCE DE CONTI.

Louis-François de Bourbon, prince de Conti, quatrième du nom, naquit à Paris le 13 août 1717. On sait que le cardinal de Fleury, qui gouvernait en despote pendant la jeunesse de Louis XV, éloignait de ce Roi tous ceux qui, par leur naissance ou leur caractère, pouvaient alarmer son ambition. On peut croire que le prince de Conti, spirituel, insinuant, brave, aimant la guerre, jaloux de son rang, et prodigue à l'excès, dut inquiéter le Ministre, qui, dit-on, l'écarta du trône autant qu'il put. Mais les années s'étant écoulées, les talens du Prince furent reconnus et employés pendant la guerre de 1741.

Conti, dans l'âge des plaisirs, aimait la gloire, et sut, pour en acquérir, supporter le travail le plus pénible et vaincre tous les obstacles. Par une étude assidue, il prit une connaissance exacte de l'Italie, théâtre de la guerre; il savait par cœur les campagnes de Catinat et de Vendôme. Suppléant ainsi à l'expérience qui lui manquait, il commanda avec Dom Philippe l'armée combinée de France et d'Espagne. Il fallait franchir les Alpes: Conti se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban et de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Sture, Château-Dauphin et Demont, il forma le siége de Coni, place importante, au secours de

laquelle le roi de Sardaigne accourut. On en vint aux mains le 30 septembre, et la victoire et le champ de bataille restèrent aux Français. Le prince de Conti eut deux chevaux tués sous lui, et sa cuirasse percée de coups. On remarqua à sa louange que dans sa lettre à Louis XV il rapporte les traits de valeur de plusieurs officiers, et ne dit pas un mot de ses propres blessures. Malheureusement la rigueur de la saison, la fonte des neiges et le débordement des torrents rendirent cette victoire inutile. Le vainqueur fut obligé de lever le siége de Coni, et de repasser les monts. S'il n'eut plus d'occasions de déployer ses talens militaires, on peut croire que la fermeté de son caractère, son éloignement pour la flatterie, et le peu d'art qu'il mit à cacher son mécontentement de la cour, furent la cause de l'espèce d'éloignement où il resta des affaires. Il mourut le 2 août 1776, à l'âge de 59 ans.

Ce prince aimait les ouvrages et la personne de J. J. Rousseau. Lorsque ce dernier habitait la vallée de Montmorency, il raconte, dans ses Confessions, qu'il reçut la visite du Prince, et que faisant un jour une partie d'échecs avec lui, il aperçut que les courtisans lui faisaient signe de dissimuler sa supériorité. Rousseau, au contraire, profite de tous ses avantages, et s'adressant au Prince: « J'estime trop votre Altesse, lui dit-il, pour ne pas toujours la gagner aux échecs.

M.

ANNIBAL CARACHE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Annibal Carache pinx.t *Landon direx.t*

ANNIBAL CARACHE.

Annibal est le plus célèbre des Caraches; mais il serait injuste, en parlant de lui, de ne pas faire connaître la part de gloire que Louis et Augustin méritent, et les faits principaux de leur histoire qui naturellement fait partie de celle d'Annibal.

La peinture commençait à dégénérer, vers la fin du seizième siécle: l'exagération, le mauvais goût, les faux systèmes faisaient des progrès effrayans. Les principes de Michel-Ange et de Raphaël étaient méconnus, et l'on n'avait plus pour ces grands maîtres qu'une stérile admiration. Le Caravage et Josépin allaient achever la ruine de l'art, lorsqu'il sortit d'une pauvre famille de Bologne, trois hommes nés pour rendre à la peinture tout son éclat, toute sa grandeur, et surtout pour l'amener leurs contemporains dans la bonne route qui semblait être abandonnée sans retour. Louis Carache, qui naquit en 1555, est le premier des trois qui se fit connaître: son père était boucher, et n'en fit pas moins donner à Louis une excellente éducation. Le jeune homme suivit son goût pour les arts, voyagea quelque temps, et, après avoir étudié Jules-Romain, le Parmesan, le Corrège et les peintres vénitiens, fit un choix dans leurs différentes manières, pour perfectionner celle qu'il tenait de Prospero Fontana, son

premier maître. De retour à Bologne, il découvrit dans ses deux cousins, Augustin et Annibal Caraches, les dispositions les plus précieuses. Ils étaient fils d'un tailleur d'habits qui, charmé de la pénétration du premier, le destina à l'étude des belles-lettres. Augustin, qui avait dans l'esprit autant d'inconstance que de vivacité, se livra tour-à-tour, ou plutôt tout à la fois, à la poésie, à la musique, à la danse, aux mathématiques; mais un penchant plus prononcé le portait particulièrement vers la gravure et la peinture; les soins de Louis et la vue des chef-d'œuvres de Parme et de Venise où il séjourna, achevèrent de déterminer son goût pour ces deux arts. Annibal, né en 1560, avait deux ans de moins que son frère: ce grand homme qui, en éclipsant les succès d'Augustin et de Louis, devint le premier peintre de son siécle, apprit d'abord l'état de tailleur. Il n'avait pas montré le desir de s'instruire; cependant il sentit en lui quelque chose qui l'appelait à être plus qu'un artisan grossier. Son père s'en aperçut, le plaça chez un orfèvre, et, pour le rendre plus habile, chargea Louis Carache de lui donner quelques leçons de dessin: ce hasard décida de son sort; dès qu'il sût tenir un crayon, il fit prévoir ce qu'il pourrait être un jour. Louis, qui ne cherchait que la gloire de son art, et qui ne craignait pas de se donner des rivaux, fut si charmé du talent qu'il

apercevait déja dans son cousin, qu'il le logea chez lui, pourvut à tous ses besoins, et, par ses leçons et ses exemples, le mit bientôt en état de partager ses occupations. Ne s'en tenant pas là, il lui fournit les moyens de voyager. Un double motif le portait à éloigner Annibal de Bologne où Augustin était revenu depuis peu : ces deux frères s'aimaient, et cependant ne pouvaient vivre dans un parfait accord ; le moindre prétexte enflammait leur humeur que Louis avait beaucoup de peine à calmer, malgré sa prudence, sa douceur et l'empire qu'il avait pris sur eux. Annibal quitta donc Bologne, et c'est à compter de ce moment qu'il faut le placer à la tête des Caraches et de leur école. Les tableaux du Corrège lui révélèrent d'abord tous les secrets que Louis n'avait pu pénétrer, et il vit ce qu'il avait encore à faire pour atteindre à la perfection. Il trouva à Venise, où il se lia avec Paul Véronèse et le Tintoret, de nouvelles occasions de s'instruire, et l'on pense bien qu'il n'en laissa pas échapper une, lui qui fit de la peinture *son unique maîtresse*, comme il le disait quelquefois. Malheureusement il ne put pousser son voyage jusqu'à Rome où la vue des ouvrages de Raphaël et des statues antiques aurait dès-lors donné plus de correction à son dessin, comme cela eut lieu dans la suite. Plein du fruit de ses méditations, il revint à Bologne auprès de son cousin et de son frère. Louis était trop juste pour

ne pas reconnaître la supériorité que son ancien élève avait acquise, et à son tour il prit des leçons d'Annibal. Augustin, au contraire, ne voulant pas déchoir ainsi, ne se livra plus qu'à la gravure pendant un certain temps. Annibal et Louis produisirent dans leur nouvelle manière des ouvrages dans le plus grand goût, d'un dessin mâle, d'une composition admirable, et non moins remarquables par la noblesse que par la vérité. Les autres peintres bolonais ne manquèrent pas de dénigrer ces chef-d'œuvres, et Louis craignait de s'être trompé. Annibal, sûr de lui-même, persista dans ses idées et dissipa les doutes de son cousin. Ils furent d'abord obligés de donner gratuitement leurs tableaux; mais enfin les connaisseurs en apprécièrent toutes les beautés, et l'ignorance et l'envie furent réduites au silence. C'est alors que se forma la célèbre Académie des Caraches, la gloire de Bologne. Le nom des fondateurs, et surtout celui d'Annibal, attira un nombre considérable de jeunes artistes avides de connaissances et de succès. Louis dirigea tout par ses conseils et son savoir; Augustin enseigna la perspective, porta ses soins sur toutes les parties de l'art; Annibal donna des exemples et communiqua à tous les élèves le fruit de ses réflexions profondes. C'est ainsi que la peinture fut sauvée du naufrage dont elle était menacée. En peu de temps sortirent de cette école le Dominiquin, le Guide, l'Albane,

le Guerchin, Spada, Lanfranc, Cavedone, etc. La gloire d'avoir produit de tels élèves dut exciter la jalousie, et l'on vit dans la suite François Barache, jeune frère d'Augustin et d'Annibal, tenter de renverser cet établissement. Il mourut sans réputation dans un âge peu avancé.

Cependant Annibal, malgré les occupations que Bologne lui fournissait, conservait le desir de voir Rome, où il espérait trouver encore à acquérir. Une occasion se présenta : le cardinal Farnèse voulut faire peindre la galerie du palais qu'il avait à Rome, et le duc de Parme son frère détermina Annibal à se charger de ce travail immense. Il partit avec un certain nombre d'habiles élèves et entreprit cette vaste machine, sans s'inquiéter du prix qu'on mettrait à ses travaux. Pour suppléer aux connaissances poétiques qui lui manquaient, il recourut à Agucchi, homme de lettres et son ami; mais le littérateur et les élèves, tout fut subordonné à la science et au génie d'Annibal: il travailla pendant huit ans à cette galerie magnifique qui faisait dire au Poussin: « Annibal est le « seul peintre qui ait existé depuis Raphaël; « dans cet ouvrage il a surpassé tous les peintres « qui l'ont précédé et s'est surpassé lui-même. » Le modeste Annibal craignait pourtant de s'égarer loin des yeux de Louis; et celui-ci fut obligé, pour l'empêcher d'abandonner l'ouvrage, de venir de Bologne à Rome lui donner des applaudisso-

mens ; puis il se hâta de retourner dans sa patrie où il vécut chéri et admiré jusqu'à sa mort arrivée en 1619. Louis a laissé une réputation presqu'égale à celle d'Annibal. Augustin vint aussi à Rome dans le même temps pour revoir son frère qui ne pouvait vivre avec lui, ni sans lui ; il prenait une grande part à ses travaux, lorsque Tacconi, élève d'Annibal qui lui accordait sa confiance, suscita entre eux de nouveaux démêlés, le cardinal Farnèse fut obligé de séparer les deux frères. Il envoya Augustin à Parme, où de nombreux travaux ne purent distraire le malheureux artiste du chagrin que lui causa cette nouvelle séparation ; d'autres sujets de peine se joignirent à celui-là, et enfin il succomba à la douleur en 1602. En se livrant à la peinture avec plus d'application, il eût pu surpasser Annibal ; et peut-être ce dernier le redoutait-il. Quoi qu'il en soit, il pleura sincèrement Augustin, voulut lui faire élever un riche mausolée, et se chargea de l'éducation et de la fortune d'un fils naturel qu'il laissait. Ce fils, connu sous le nom d'Antoine, donna, grâces aux soins de son oncle, de grandes espérances, que sa mort prématurée ne lui laissa pas le temps de remplir entièrement.

Annibal acheva enfin sa vaste entreprise avec le plus grand succès ; mais une horrible injustice fut le fruit de ses nombreux travaux. On lui offrit un salaire si modique et si outrageant pour tant de

chef d'œuvres réunis, que malgré son désintéressement qui était extrême, il en conçut la plus vive indignation. Il ne se plaignit pas, mais son chagrin n'en fut que plus violent. Renonçant, pour ainsi dire, à un art qui semblait livrer au mépris ceux qui l'exerçaient, il ne prit plus ses pinceaux qu'avec répugnance, et plus d'une fois il lui arriva de les briser de dépit. Le voyage de Naples qu'il entreprit ne put arrêter les progrès de sa noire mélancolie qui s'accrut encore à son retour à Rome. Pour s'étourdir, il commit quelques imprudences; une maladie en fut la suite funeste, et l'ignorance des médecins le fit périr à 49 ans, de la même manière que Raphaël auprès de qui il demanda d'être enterré; non, disait-il, qu'il fût digne par son talent d'une telle sépulture, mais seulement par l'amour qu'il avait toujours eu pour ce grand peintre. On lui fit des obsèques auxquelles assistèrent les plus grands seigneurs de Rome. Ses élèves firent éclater les regrets les plus touchants. Ils ne devaient pas moins à un homme qui s'était plu à développer, à deviner même leurs dispositions, et qui leur procurait avec libéralité tous les moyens d'avancement. Annibal Carache, doux et modeste, sensible à l'excès, ennemi du faste, uniquement attaché à son art, fuyant la faveur des grands, joignait à tant de qualités un esprit vif et fécond en saillies. Josépin ayant appris qu'il s'était permis de plai-

santer sur ses ouvrages, voulut en avoir raison et vint le trouver dans le lieu où il travaillait pour lui proposer de mettre l'épée à la main : Annibal, sans se piquer d'une valeur inutile, prit un pinceau, et le montrant à son adversaire : « C'est « avec cette arme, lui dit-il, que je vous défie, et « que je veux vous vaincre. »

Souviens-toi que tu es fils d'un tailleur, répétait-il souvent à Augustin qui recherchait la société des grands. Un jour qu'il l'avait rencontré sur une place publique, entouré de riches seigneurs, il lui envoya le portrait de son père qu'il avait représenté avec des lunettes sur le nez et enfilant une aiguille.

Recommandable par la grandeur du style et la correction du dessin, la vigueur et la facilité du pinceau, souvent même par la vérité du coloris, Annibal Carache, sans être le peintre le plus parfait qui ait existé, est sans doute celui qui pour avoir constamment cherché l'union du beau idéal et de la nature, a marché dans la route la plus certaine ; l'on peut s'en convaincre par le nombre considérable d'excellens élèves qu'il a formés ; il est en cela supérieur à Raphaël même.

L.

ARISTOPHANE.

NAPOLI

Landon direx.t

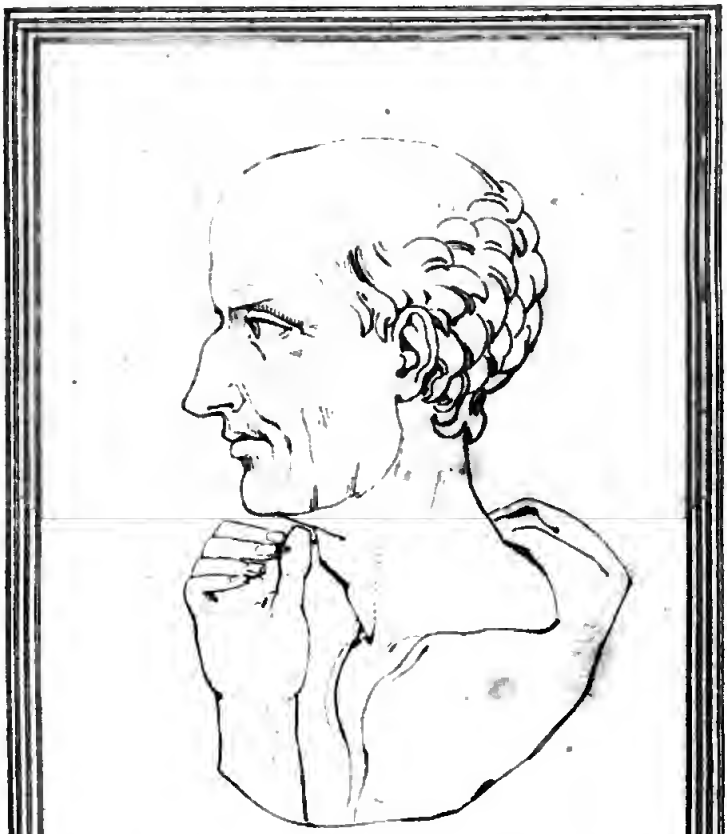
ARISTOPHANE.

C'est un malheur pour un écrivain d'avoir employé ses talens à servir des factions qui cessent d'intéresser lorsqu'elles n'existent plus, calomnié des grands hommes qui intéressent toujours, et blessé, la morale qui ne cesse jamais d'être respectable. Les écrits que les préventions politiques font naître, objets d'acharnement et d'enthousiasme, selon qu'ils blessent plus fortement un parti ou servent plus utilement un autre, lorsqu'ils paraissent, sont, malgré leur mérite, des énigmes 50 ans plus tard. Il nous serait impossible de bien saisir les personnages allégoriques d'Aristophane. comment trouverions-nous dans la comédie des Oiseaux, dans celle de la Paix, dans celle des Chevaliers, ce qui les faisait goûter des Athéniens? La réputation de Socrate appelle notre curiosité sur la pièce où l'on s'efforce d'avilir ce grand homme, et ce n'est point pour estimer Aristophane qu'on la lit. Le caractère d'impiété qui règne dans son Plutus nous le fait consulter pour juger du degré de liberté des Grecs en matières religieuses; mais, après une lecture, on laisse à l'écart la plupart des comédies d'un écrivain qui ne trouve point son commentaire dans l'histoire du cœur humain, mais dans celle des troubles et des dissentions de sa république. Il faut avouer

néanmoins qu'Aristophanes est plein d'esprit, de vivacité, d'invention; que son dialogue est rapide, qu'il peint habilement les caprices, l'inconstance, l'aveuglement du peuple d'Athènes, que ses Démagogues trompent et amusent comme un vieillard dont la raison est affaiblie. Le rôle qu'il fait jouer à Cléon, général athénien, prouve que les poètes n'avaient rien à craindre des magistrats, et qu'ils pouvaient attaquer impunément la puissance. Son style est d'une élégance vraiment attique; c'est pour cette raison, sans doute, que S. Jean Chrisostôme avait toujours un volume d'Aristophane sous le chevet de son lit. Il est celui des anciens que les modernes ont le moins imité, et par une raison bien simple; c'est un peintre dont les portraits manquent de ressemblance lorsqu'on n'a point les originaux sous les yeux. Racine déclare qu'il doit aux Guêpes d'Aristophanes, la comédie des Plaideurs; mais il n'a réellement pris du grec que l'idée de sa pièce. Sous le rapport de la licence, des tableaux indécens, des allusions politiques, le théâtre comique anglais a plus de rapport que le nôtre avec celui d'Aristophane. Le Père Brumoi et Poinsinet de Sivri l'ont traduit en français.

L'histoire de ce poète célèbre n'offre rien d'intéressant. Il florissait 436 ans avant Jésus-Christ.

L....e



ANTISTHÈNE.

NAPOLI

Landon direxit

ANTISTHÈNES.

Antisthènes, athénien qui vivait environ 324 ans avant J. C., fut le fondateur de la secte des philosophes cyniques. Il enseigna d'abord la rhétorique; mais, ayant un jour entendu Socrate, il laissa là son école, et tous les jours il faisait environ deux lieues pour assister aux leçons de ce philosophe. Il ne se contenta pas d'avoir abandonné sa profession, pour se livrer tout entier à la philosophie. Socrate faisait consister le bonheur dans la vertu; Antisthènes adopta ce principe, et l'exagéra en faisant consister la vertu uniquement dans le mépris des richesses et de la volupté. Pour accréditer sa doctrine, il parut en public, un bâton à la main, une besace sur les épaules, et revêtu d'un manteau déchiré. Socrate, qui démêlait sous cet extérieur la vanité et le desir de se faire remarquer, lui dit: « Antisthènes, je t'aperçois à travers les trous de « ton manteau. »

La singularité du spectacle que donnait le Philosophe cynique lui attira d'abord plusieurs disciples, et son éloquence les retint quelque temps auprès de lui; mais les austérités qu'il leur prescrivait les éloignèrent insensiblement; et Antisthènes, plus sensible à cet abandon qu'il n'aurait dû le paraître, d'après ses maximes, de dépit ferma son école. Cependant par la suite, vaincu par l'obstina-

tion et l'importunité de Diogènes, il lui communiqua ses principes. Diogènes les exagéra à son tour, et prétendit anéantir les passions que son maître n'avait voulu que réprimer.

Antisthènes prêchait l'unité de Dieu, mais il prêchait en même temps le suicide. Il n'avait renoncé à tout que pour ne se gêner sur rien. Il employait contre les vices une ironie amère; mais, dans son humeur chagrine, il voyait partout des vices, et ses sarcasmes n'épargnaient personne. Il contribua à venger la mort de son maître, en préparant par ses discours mordans l'exil d'Anytus et la mort de Mélitus, les deux accusateurs de Socrate.

La secte des philosophes dont Antisthènes fut le fondateur, tirait son nom du Cynosarge : c'était le lieu où il avait tenu son école. L'impudence et l'effronterie de ses disciples firent donner au nom de Cynique une autre origine, et celle-ci parut si convenable et si naturelle, qu'elle fit oublier la première.

Il y a eu deux écoles de Cyniques: la première est celle d'Antisthènes; elle finit à Cratès dont le disciple Zénon, trop sage pour approuver les excès des Cyniques, fonda la secte des Stoïciens. La seconde école parut sous les premiers empereurs romains; elle fut décriée et mérita de l'être. C'est à celle-ci qu'appartenait le philosophe Pérégrinus, qui se brûla publiquement à Olympie, pendant la célébration des jeux, sous l'empire de Marc-Aurèle.

M.

S.t DOMINIQUE.

M. del.t Landon dirext

NAPOLI

S. DOMINIQUE.

S. Dominique naquit, l'an 1170, de parens nobles et vertueux, à Calarvega, petite ville du diocèse d'Osma, sous le pontificat d'Alexandre III et le règne d'Alfonse VIII. La gravité de ses actions et de ses discours faisaient dès sa jeunesse l'étonnement de tous ceux qui le connaissaient. A 14 ans, ayant achevé ses humanités, il vint à l'université de Palencia, dans le royaume de Léon, pour y faire sa philosophie, et ses progrès dans les lettres répondirent à son amour pour le travail. Sorti de cette université, après s'y être distingué plusieurs années, il fut fait chanoine régulier de la cathédrale d'Osma. Il parcourut plusieurs villes d'Espagne, prêchant l'Evangile aux peuples, et vit la Castille et l'Aragon. Envoyé en France avec son évêque, de la part d'Alfonse, pour chercher la princesse promise à son fils, et cette princesse étant morte, il s'y fixa avec des abbés de l'ordre de Citeaux, et travailla avec eux à la conversion des Albigeois et des Veaudois. Après plusieurs moyens de douceur employés sans effet, il obtint d'Innocent III la permission d'avoir recours, contre cette nouvelle secte, aux armes des princes temporels; moyen violent, illégitime et cruel, qui, loin de faire des prosélytes, ne fit qu'irriter les esprits. On le vit lui-même prêcher une croisade contre les malheureux Albigeois; suivre, sous le titre de directeur, l'armée que le

comte de Montfort conduisait dans le Languedoc, courir à travers les rangs, et animer les soldats à *couper la racine de l'hérésie, en détruisant tous les hérétiques.*

La charge de grand inquisiteur dans les provinces ravagées était une récompense digne de ses succès; aussi lui fut-elle donnée. Il forma, dès 1215, le projet d'un institut qu'il voulait créer, et obtint, la même année, une bulle d'Innocent III qui l'approuvait et le confirmait sous le nom de *frères prêcheurs.* Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut établi par le pape premier maître de cette congrégation. Ce fut Dominique qui persuada à Honorius III, successeur d'Innocent, d'établir un lecteur du Sacré Palais, qui depuis obtint le titre de maître, et fut toujours tiré de l'ordre établi par ce fondateur. Il mourut le 4 août 1221, et fut canonisé quinze ans après sa mort par Grégoire IX.

Ce Saint avait de l'esprit; mais, guidé par un fanatisme ardent, il eut à se reprocher la mort de plusieurs milliers d'hommes, victimes de son enthousiasme. Cependant deux traits rapportés dans sa vie font voir que son caractère n'était pas naturellement cruel. Une femme lui demandait l'aumône pour racheter son fils, esclave d'un corsaire; Dominique, n'ayant point d'argent à lui donner, voulut, malgré ses prières, prendre la place de ce fils, et le rendre à sa famille. Lorsqu'en 1191 l'Espagne fut tourmentée par la famine, il vendit ses meubles et ses livres pour secourir les malheureux. B. A.

CÔME Ier.

A. Halwech del.t — Landon dirext

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

COSME I.er

Cosme I, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, naquit en 1519. Son père, Jean de Médicis, l'un des meilleurs généraux de son siécle, avait d'abord servi contre la France, et fait triompher les armes de Charles Quint en Italie. Mais, ayant quitté depuis le service des Impériaux, il s'unit à François I, et il combattait pour lui à la bataille de Pavie où ce prince fut fait prisonnier. Le fils, d'une humeur moins guerrière, se trouva, malgré lui, engagé dans les intérêts de Charles, et l'aida de son or dans le projet de reprendre Metz, que le roi de France Henri II venait de lui enlever. Ce furent les deux cent mille écus d'or, empruntés, comme le dit Voltaire, par le possesseur du Mexique au duc de Florence, qui aidèrent Charles à venir mettre le siége devant Metz, à la tête de 50,000 combattans. Le succès, comme on sait, ne répondit pas à la grandeur de l'entreprise, et Charles fut obligé de se retirer, sans avoir pris Metz, et après avoir perdu les deux tiers de son armée. Mais il n'en reconnut pas moins le service que lui avait rendu Cosme, et il joignit au duché de Toscane, Piombino, l'Ile d'Elbe et d'autres domaines. Le goût des lettres, qu'on pourrait nommer héréditaire dans la famille des Médicis, ne rendit pas moins célèbre

Cosme I que ses prédécesseurs. Il attira les savans, sut les attacher auprès de lui par des récompenses et des distinctions, et fonda l'université de Pise. Cette protection accordée aux savans ne fut pas au surplus le seul bienfait de l'administration de Cosme: il gouverna avec sagesse; et, s'il n'eut pas l'honneur d'être appelé comme le premier de son nom, le Père du peuple; ni, comme Laurent de Médicis, le Père des Muses, il prit sa part de la gloire de l'un et de l'autre. Ce règne des princes amis des lettres, qui fut aussi le règne des bons princes, mérite qu'on n'adopte pas légèrement les préventions de quelques philosophes qui ont semblé craindre que la protection accordée aux sciences et aux savans ne fût au moins stérile pour le bonheur des peuples et ne s'alliât mal avec l'art de régner. Cosme institua, en 1562, l'ordre militaire de S. Etienne. Il eut pour fils François Marie qui fut père de Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand, princesse qui mourut malheureusement dans un de ces asiles ouverts à l'indigence, loin des états de son père, et des états qu'elle avait gouvernés.

Cosme I mourut, en 1574, âgé de 55 ans.

Voltaire parle d'un Cosme I, duc de Florence, qui tua l'un de ses enfans qui avait assassiné l'autre. Ce fait est très-vrai, ajoute-t-il, et l'on a contesté très-mal à propos à Varillas cette aventure. L'examen de ce point historique n'est pas du ressort de cette Notice. A.

NEWTON.

Roëttiers del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

NEWTON.

Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez: du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

VOLT.

Cet homme, l'un des plus grands qui ayent jamais existé, et dont le nom est resté comme consacré pour désigner le génie, naquit vers la fin de l'an 1642, à Woolstrop en Angleterre, l'année même de la mort de Galilée. On ne connaît pas de lui de commencemens. Il paraît qu'après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les livres élémentaires, il s'éleva bientôt seul à des inventions nouvelles. A 27 ans, il avait déja trouvé sa Théorie de la Lumière, et le Calcul des Fluxions, appelé depuis le Calcul différentiel. Mais, jaloux de son repos, et redoutant les disputes littéraires, il tarda longtemps à les publier. Il y fut enfin déterminé par le docteur Barrow, son maître et son ami, qui, découvrant toute l'étendue de son génie, l'engagea à ne plus se dérober aux regards de ses contemporains, et lui céda sa place de professeur à l'université de Cambridge. Ce fut de même à la sollicitation de Halley et de la Société royale de Londres qu'il publia son Livre des *Principes de la Philosophie naturelle*, ouvrage admirable où

Newton posa les loix de la pesanteur universelle; régla les mouvemens des planètes, des comètes, des satellites; montra la cause de la précession des équinoxes, des inégalités du mouvement de la lune, et du flux et reflux de la mer. Ces découvertes, jointes à celles du Calcul des Fluxions, à la Théorie de la Lumière, à un grand nombre de recherches mathématiques, et à une multitude d'idées profondes jetées en avant de tout ce que l'on connaissait, forment autour de Newton un faisceau de gloire qui brillera dans l'avenir le plus éloigné, et qui perpétuera son souvenir, tant qu'il existera des hommes assez éclairés pour apprécier les trésors de la pensée. Le nom de Newton ne peut plus périr qu'avec l'extinction totale de la civilisation.

Le plus beau des ouvrages de Newton, après son Livre de la Philosophie naturelle, c'est son *Optique*. C'est là, que laissant son siécle bien loin derrière lui, il déposa une foule d'idées neuves et profondes que l'état des sciences physiques ne permettait pas alors de vérifier ou de poursuivre, et qui, pour la plupart, ont été déja confirmées depuis. De ce nombre sont l'existence d'un principe combustible dans l'eau et dans le diamant. Newton avait prévu ces résultats d'après l'action de ces deux substances sur la lumière, en observant que leur force réfringente est analogue à celle des huiles et des autres substances dans

lesquelles l'existence d'un principe combustible n'est pas contenu.

On a disputé à Newton l'invention du Calcul différentiel, ou plutôt on a voulu en faire partager l'honneur à Leibnitz. Il serait difficile de fixer précisément ce qui doit revenir de gloire à ces deux hommes célèbres pour cette importante découverte ; mais n'y aurait-il pas aussi quelque vraisemblance à penser qu'ils y ont été conduits tous deux en même temps par l'impulsion de leur siécle et l'état de la science à l'époque où ils vivaient. Cette opinion, qu'on a quelquefois avancée, n'a jamais été réfutée solidement, et c'est la seule qui ne fasse pas tort à leur mémoire.

Au reste, Newton est du petit nombre des grands hommes dont le mérite n'a pas été méconnu par leurs contemporains. L'université dont il était membre le choisit pour son représentant au parlement. Il fut créé directeur de la monnaie, puis chevalier, et enfin président perpétuel de la Société royale de Londres, titre qu'il conserva jusqu'à sa mort ; et ce corps célèbre ne craignit pas de déroger à ses statuts par cette préférence, bien persuadé que ce ne serait jamais un exemple dont personne pût se prévaloir.

Toute la vie de Newton fut heureuse et calme. Couvert de gloire, il n'aima rien tant que le repos qu'il appelait *la chose du monde la plus substantielle, rem prorsus substantialem.* Cette

tranquillité était jointe à la plus grande force d'ame. Attaqué de la pierre dans les dernières années de sa vie, il supportait les plus cruelles douleurs sans se plaindre, et les gouttes de sueur qui coulaient sur son visage étaient la seule marque des souffrances qu'il ressentait. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Son pays, qui l'avait honoré pendant sa vie, lui rendit après sa mort les honneurs funèbres les plus distingués. Son corps fut exposé sur un lit de parade dans l'église de Westminster, et les plus grands seigneurs de l'Angleterre se firent gloire de porter le drap mortuaire qui couvrait son cercueil. On lui fit une épitaphe simple mais éloquente; elle contenait l'énoncé de ses découvertes, et finissait par ces belles paroles : *sibi gratulentur mortales, tale tantumque extitisse humani generis decus :* que les hommes se félicitent de ce qu'il a existé un si grand honneur de l'humanité.

I. B.

TABLE

De la douzième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Annibal.
2. Saladin.
3. Démocrite.
4. Ménandre.
5. Archimède.
6. Henri VIII.
7. Antiochus Epiphanes.
8. Adrien.
9. Laurent de Médicis.
10. Castruccio.
11. Charles Martel.
12. Miltiade.
13. Numa.
14. Laure.
15. François Flamand.
16. Rienzi.
17. Isocrate.

18. Le Pogge.
19. Jacques Cœur.
20. Térence.
21. Marius.
22. Sylla.
23. Hérodote.
24. Hippocrate.
25. Néron.
26. Charles-Quint.
27. Van Ostade.
28. Thémistocle.
29. S. Thomas d'Aquin.
30. Le Prince de Conti.
31. Annibal Carache.
32. Aristophane.
33. Antisthènes.
34. S. Dominique.
35. Cosme I.
36. Newton.

VA1
155 1984

233.
B.
16.